
chroniques

numéro 18 / 19
juin / juillet 1976

PER

C-89

CON

contre-culture ou culture révolutionnaire

La contre-culture n'est jamais sortie de la culture bourgeoise; ce n'est pas dans son sein qu'il faut chercher des éléments d'opposition à la culture dominante, il faut les chercher chez celles et ceux qui luttent pour l'avènement d'une culture révolutionnaire.

Les fondements philosophiques de la contre-culture

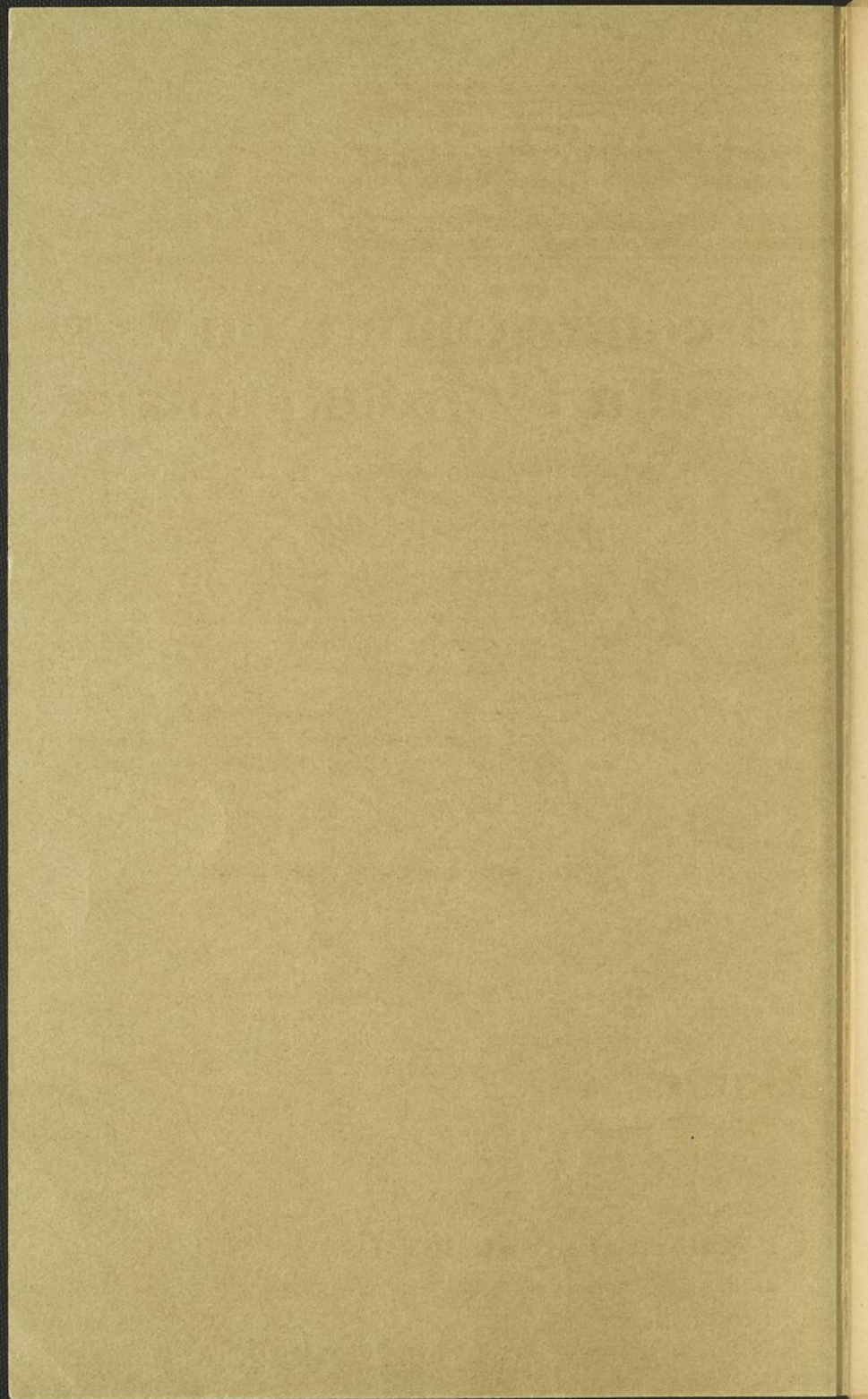
Ceux qui ont adhéré à la contre-culture n'ont pas manqué de conclure que la vérité se trouve quelque part en nous, toute constituée d'avance dans notre microcosme intérieur. A chacun de trouver sa "voie" pour l'atteindre.

Mainmise

A l'encontre d'une représentation des formations sociales comme lieux des rapports sociaux conflictuels, **Mainmise** offre une représentation du Monde et de la Société comme Totalité organique.

La renaissance du mystisme

Le renouveau charismatique, les Jésus Freaks et la secte de Moon.



sommaire

numéro 18 / 19
juin / juillet 1976

LIGNE OUVERTE	2
EDITORIAL	11
TEXTES A L'APPUI	
Les fondements philosophiques de la contre-culture par Michel Brissonnet	15
Mainmise: la nouvelle culture en dehors de la lutte des classes? par Jules Duchastel	38
Pour une analyse des techniques de créativité en éducation par Jacques Mercier	59
Le Multi: une école au-dessus de la réalité qu'elle veut changer par Martine Michaud	78
La renaissance du mysticisme par Denis Monière	96
Pour une théorie dialectique des représentations religieuses par José A. Prades	109
Voix / Vents par Patrick Straram le Bison ravi	126
ENTRETIEN	
Philippe Haeck questionne Paul Villeneuve, écrivain	134
CHRONIQUES	
Me vient un nouveau discours par Philippe Haeck	159
Histoire et désir du sujet par Réjean Jacques	176
Une nouvelle exigence par Geneviève Letarte	183
INFORMATIONS	188

ligne ouverte

Cher (Philippe Haeck),

Comment se sent-on entre parenthèses, le sais-tu maintenant (Philippe Haeck)? Tu te prends pour le bon Dieu ou quoi de nous donner ainsi la vie vingt-deux fois de suite en forme de E muet ENTRE PARENTHESES. Voyons donc comme dirait Madeleine, reviens-en comme on dit. Ce ne sont pas ces petites miettes ces petites politesses à la française qui vont nous faire avancer d'un seul pas dans notre prise de parole hors du discours mâle et quand je dis nous c'est nous, les femmes. Avant de t'interroger sur l'idéalisme des autres inquiète-toi donc un peu du tien, de ton paternalisme et de ton libéralisme aussi pendant que tu y es et de ton inconscience aussi pendant que j'y suis. Pour commencer relis cette phrase écrite par (Philippe Haeck) lui-même dans son texte "pour la création": "si je tiens à marquer les sexes c'est que quelques-unes ont commencé à marquer l'écriture féminine." "Quelques-unes"? "commencé"?? "écriture féminine"??? J'ai l'impression (Philippe Haeck) que cela ne t'a pas servi à grand chose d'utiliser le mot écriture à la place du mot littérature. Gratte ton fard, o.k.? Avec tes "il(elle)", tes "étudiant(e)s", tes "chacun(e)" vingt-deux fois de suite tu m'ennuies au point de me rendre nostalgique de mon absence dans l'accord du participe passé qui a au moins ceci de bon: d'être passé justement.

Vois-tu, (Philippe), (ici je me radoucis), même un camarade malgré sa bonne volonté peut être dangereux pour nous, nous devons être très vigilantes et jusque dans les détails, car c'est dans les détails très souvent que se dissimule l'oppression spécifique des femmes. Voir le Petit Robert: "ENTRE PARENTHESES: loc. adv. d'une manière accessoire, incidente." C'est clair et je n'avais pas besoin du dictionnaire pour m'en informer, mais toi, oui. C'est ça la différence la dominée le sait toujours avant le dominant parce qu'elle le sait dans son

corps même si elle n'a pas souvent les mots pour se le dire ni encore les outils pour s'en libérer.

"Pour la création" pro créer, tu ne vas pas m'apprendre ça à moi (Philippe Haeck), (ici je me durcis) moi, femme, qui suis partout depuis toujours, moi, l'accent aigu du participe passé, moi, l'accent grave du participe futur, moi, toutes les virgules, moi je femme, ce E(mu)et) éloquent sans qui nous n'avons pas de langue, moi je ne te laisserai pas nous violer ("PARENTHÈSE(du grec: ENTHESIS "action de mettre") mais ça c'est une autre histoire (voir Freud, Lacan, le signifié, le signifiant et tout le pataclan). Dans "Nattes" il y avait une sorte de tendresse dont le souvenir me fait espérer que tes petites paranthèses c'est seulement ton pas en arrière avant tes deux pas en avant comme la mer.

(C.Q.F.D. Ce qu'il fallait DAMER)
patricia(nolin)

P.S. Nietzsche n'a pas "tranché une fois pour toutes". Il n'y a pas de "une fois pour toutes" tu devrais bien savoir ça, professeur.

un après-midi, à villetaneuse, le 1er mai 1976

Université de Paris XIII (Paris-Nord), champignon-béton poussé depuis soixante-huit, comme tant d'autres, depuis la réforme de l'Université française, alors que les effectifs étudiants sont passés de 125,000 à 800,000. Masse informe et étrange où se côtoient, pour la plupart, fils et filles d'ouvriers et d'immigrés. Université militante d'où sont partis en janvier les premiers mouvements de grèves ainsi que les premières propositions concrètes qui allumèrent, à la "coordination nationale", les premières actions vers la grève générale des universités françaises qui dure déjà depuis deux mois. Son président est communiste, membre du P.C.F. Les **Jeunesses communistes** disposent gratuitement de locaux: ils y sont très nombreux. Le P.S.F. y a aussi sa place ainsi que tous les autres partis, groupes et groupuscules gauchistes. Il y a même les "inorganisés" qui se sont regroupés récemment et, ça n'est pas le seul paradoxe

pour nous du Québec, les "Inorganisés" sont présents, efficaces, et défendent des mandats politiques sérieux aux A.G. de facultés et nationales. En d'autres mots, même les "inorganisés" ici, se sont dotés d'une organisation solide.

Cet après-midi, veille du 1er mai, campus à peu près désert, triste encore plus que d'habitude. Tous doivent s'activer un peu partout à préparer la Manifestation du lendemain qui promet d'être la plus nombreuse et la plus heureuse depuis longtemps. Sur les pelouses, disséminés, quelques perdus passent le temps. Deux garçons jouent de la guitare, dans un coin, deux autres aux échecs dans un local désert; deux filles se brossent les cheveux. Quelques filles seules, quelques garçons en groupe; deux ou trois font des prouesses en moto. Certains discutent. Je n'ai vu qu'un seul couple d'amoureux passer. Il me semble que tout a bien changé. **Grève générale des étudiants.** Je trouve plus d'affiches que de vivants: De toutes sortes, toutes tendances, toutes couleurs, collées les unes sur les autres au fil des jours. C'est là, sur les colonnes ou contre les murs, que tous les groupuscules souvent rivaux se touchent. Sur ces lieux tout désolés, où les petites plaques jaunâtres de verdure ajoutent au dénuement, on dirait même qu'ils s'aiment. En tous cas, c'est la seule fête visible ici. Une grande foire sur papier et, contrairement au centre de Paris, aucune inscription fasciste. Tout ça se parle. Tout ça s'écrit. Discours complexes des sujets absents. Qui domine tout le reste, l'immense banderolle écrite rouge sur blanc: **Travailleurs Paysans Etudiants Tous dans la Lutte Bienvenue aux Camarades.** Et puis partout comme leitmotiv: "A bas le travail. Le travail c'est la mort pour tous." Sous-entendu, bien sûr, le travail de tous pour l'autre qui l'exploite.

Très loin de l'explosion de mai 68, partout il y a une gravité sérieuse qui insiste et se remarque. L'urgence est différente, comme en profondeur, qui travaille. Les forces du Capital plus ramassées encore qu'alors, la répression plus organisée, plus systématique, plus visible aussi. C'est l'assurance des deux côtés mais cette fois les explosions se passent à droite. Villetaneuse, campus absurde. Planté en plein milieu d'une banlieue ouvrière. Autour, quelques usines occupées. Des HLM tout aussi froids que la Cité des universitaires. Avec des pruniers qui ne produisent plus de fruits: on a négligé de les tailler. Sur la façade d'un HLM on a peint un affreux arbre vert, comme pour faire oublier tous ceux qu'on a rasés.

Un travailleur isolé tond les carrés de gazon. La seule action visible ici. Mais partout, comme en souterrain, des réunions, par petits groupes ou par A.G. La grève continue d'être re-votée pendant que la presse bourgeoise raconte que le mouvement s'effrite. Il ne semble pas que la réforme Saulnier-Giscard va passer. Ça ressemble à s'y méprendre à la réforme Després chez nous. Ceux-ci n'ont pas besoin de se rencontrer pour qu'il y ait, de l'un à l'autre, concertation. L'Université des patrons, l'Université des technocrates au service des grands monopoles, non, étudiants et enseignants n'en veulent pas et ils le disent de partout. La grève pose globalement, ici, le rôle de l'éducation en régime capitaliste, le rôle du travail et de son organisation. Les cours auront beau reprendre et la "réforme" être votée, les questions soulevées partout ici depuis janvier ne pourront plus longtemps être contenues par la peur de perdre son diplôme ou son emploi. Cette peur, avec tout ce qu'elle comportait de corporatiste, vient de céder le pas à une remise en question majoritaire du sens même de ce diplôme et de cet emploi. 76, ça n'est ni un Mai 68 déguisé, ni un Mai 68 diminué, comme certains aiment le répéter. C'est un approfondissement des questions soulevées à cette époque, approfondissement dû en grande partie à toutes les luttes et toutes les victoires — si peu éclatantes ont-elles pu être — conquises par la classe ouvrière. Ainsi qu'aux gains marqués par les forces combattives, en particulier, par la cohésion donnée aux mouvements dans et par l'union de la gauche.

Un ouvrier passé tout près pour ramasser tous les papiers sur l'herbe. Il s'arrête à quelques tracts dispersés, les déchiffre en s'allumant une cigarette... et prend des notes.

Madeleine Gagnon

Paris, le 7 mai 1976

Mon cher Jean-Marc,

Dans ta réponse à Guy Desautels, il y a un point, important me semble-t-il, que tu ne relèves pas. Dans sa lettre Desautels parlait de l'indépendance des partis

communistes qui devait s'inscrire dans le cadre de leur "responsabilité à l'égard du mouvement communiste international". Or c'est précisément la signification concrète de cette formule et les pratiques auxquelles elle a donné lieu qui posent un très sérieux problème. Il suffit de rappeler ce c'est justement au nom de la "responsabilité" du Parti tchécoslovaque à l'égard du mouvement communiste international et du camp socialiste que s'est effectuée l'intervention soviétique en Tchécoslovaquie et qu'on a cherché à la justifier. On a ensuite parlé en Occident de la thèse de la "souveraineté limitée" des pays de l'Europe de l'Est. Ce terme décrit effectivement assez bien le sens concret qui a été donné par l'U.R.S.S. à la "responsabilité internationale" des partis. Cette responsabilité des autres, l'U.R.S.S. ne l'a pas toujours imposée par les armes, mais elle n'en reste pas moins au centre des conflits de l'U.R.S.S. avec la Yougoslavie en 1948, avec la Pologne et la Hongrie en 1956, avec l'Albanie, la Chine et la Roumanie. C'est donc dire toute son importance problématique.

Par ailleurs, il est intéressant et important de noter que les relations économiques entre l'U.R.S.S. et les autres pays socialistes sont d'une nature très différente de ce que pourraient laisser supposer les relations politiques. Dans ta réponse à Desautels, tu dis te poser des questions sur le "type des rapports" entretenus par l'U.R.S.S. avec les autres membres du Comecon. C'est une question que nous avons discutée ensemble il y a plusieurs mois. Connaissant le point de vue soviétique en la matière, je voulais examiner les analyses indépendantes ou hostiles pour en arriver à une appréciation plus solide. Voici donc deux témoignages de cette nature, différents quant à leur orientation générale, mais qui arrivent aux mêmes conclusions. Dans une communication présentée en février dernier à l'Association d'Etudes Internationales à Toronto, un auteur libéral américain Carl Clark, professeur à l'Université du Mexique, écrivait qu'on "ne peut pas parler d'exploitation économique" par l'U.R.S.S. au sein du Comecon, si on considère la période qui va de 1956 jusqu'à maintenant. S'appuyant sur des recherches américaines (notamment: Marer, Paul, **Soviet and East European Foreign Trade**, Indiana University Press, 1972) Clark affirme qu'au contraire ces relations économiques, en termes de prix comparables sur le marché mondial, ont été plus avantageuses pour les pays de l'Europe de l'Est que pour l'U.R.S.S. Celle-ci fournit principalement des matières premières à l'Europe de

l'Est, à des prix très souvent différents de ceux du marché mondial, bien que ceux-ci demeurent des indicateurs. Avec la hausse du coût des matières premières ces dernières années, la marge d'avantages pour les pays du Comecon s'est réduite, mais néanmoins maintenue. Par exemple le prix du pétrole vendu par l'U.R.S.S. a depuis 3 ans augmenté de 100%. Il reste cependant inférieur de la moitié du prix du marché mondial. Un autre auteur, trotskyste cette fois, écrit que "les pays de l'Europe de l'Est ont effectivement reçu une marge de bénéfice en échange de la domination (politique) de l'U.R.S.S.". "En conséquence, écrit-il, il a été difficile de parler d'exploitation économique des pays de l'Europe de l'Est..." (H.H. Ticktin, "The Capitalist Crisis and Current Trends in the U.R.S.S.", revue **Critique**, spring 1975, p. 102).

C'est pour ces raisons, et aussi parce qu'à l'intérieur même de l'U.R.S.S. la république de Géorgie et les républiques baltes ont un niveau de vie supérieur à celui de la république russe, que je pense qu'il est tout à fait inadéquat de parler d'"impérialisme" et de "colonialisme" soviétique, si l'on s'entend sur le contenu économique qui donne leur sens principal à ces concepts. Ces relations économiques ont évidemment beaucoup à voir avec les économies planifiées et le mode de production en vigueur dans ces pays. Pour décrire la domination politique de l'U.R.S.S. assortie avec des moyens militaires, le terme d'"hégémonisme", bien que fort vague, a au moins le mérite de laisser place à des distinctions de première importance.

L'explication du phénomène reste à être faite scientifiquement et il faut sans doute en rechercher une des causes principales dans l'histoire du Komintern.

Jacques Lévesque

a notre sujet

Madeleine et Thérèse,

Vos deux textes sur **La nef des sorcières** voulaient tout dire à la fois sur les besoins et la lutte spécifique des femmes, comme **La nef des sorcières** aurait, elle aussi, voulu tout dire. Ce qui fait que tout cela s'écrit à travers nos peurs et nos manques. Ce qui fait que l'on confond le théâtre, la littérature, l'idéologie et la théorie. Ce qui fait

que l'on confond lutte des femmes et nouveau monde en perspective. Qui fait que l'on projette son moi dans une objectivation et un espace critique qui réduisent plus qu'ils n'interviennent à faire toucher le fond des rapports de force: homme / femme, adulte / enfant, bourgeois / ouvrier, informé / non-informé, etc. Rapports dont on peut faire l'analyse théorique (une science des lois qui régissent la survie de l'espèce); rapports dans lesquels on peut aussi refuser viscéralement de s'exécuter et qui font que des luttes existent pour l'égalité, le change, la jouissance. Il faut savoir si on est en lutte (aucune lutte n'est possible sans stratégie et pouvoir de négociation, à moins que l'on choisisse l'extermination pure et simple de l'ennemi; et l'ennemi dans toutes les luttes demeure ou plutôt s'incarne toujours dans un être humain); ou si l'on pratique au-delà du bien et du mal, la distanciation scientifique et théorique qui elle entrevoit les processus de transformation plus qu'elle n'y participe. Quand la théorie participe à un environnement politique, elle devient idéologie, en lutte, elle perd ce qui fait son essence: la distanciation. Il faut dire clairement d'où l'on parle. En général, cela rend l'effet plus précis et cela en rend l'usage plus facile.

Tout ceci pour revenir à votre conclusion ou plutôt au titre que vous utilisez sur la page couverture du numéro 16 de **Chroniques**. "Ce spectacle de l'isolement des femmes propose l'homosexualité comme alternative à la domination sexuelle et pose l'homme comme ennemi principal".

D'abord dire que l'isolement des femmes est une des premières difficultés à la solidarité des femmes et que ce serait être d'un idéalisme forcené que de prendre ses désirs pour des réalités à ce moment-ci de la lutte des femmes. Nous sommes isolées parce que tous nos rapports à la société sont médiatisés par l'homme, isolées aussi par les classes sociales auxquelles nous appartenons. Dire aussi qu'une autre de ces impossibles rencontres pour un projet commun entre femmes demeure l'irréductible asservissement à la grille d'évaluation masculine qu'elle soit d'ordre politique, sexuel ou d'économie générale.

Que le lesbianisme ait été dit dans un des six monologues, n'autorise personne à voir dans ce choix sexuel et politique l'unique réponse féministe. Il fallait écouter les autres monologues, chacun marqué d'un rythme de prise de conscience différent et dans des temps différents. Les femmes n'attendent pas de mots

d'ordre pour faire l'unanimité entre elles. Elles ont surtout besoin de reconnaître les forces et les désirs qui les habitent et que ceux-ci puissent avoir prise dans une dynamique sociale.

Quant à dire que "l'homme est l'ennemi principal", ne jouons pas sur les mots. Ou bien c'est le système et c'est un peu trop abstrait à mon goût, ou bien c'est la condition humaine et ça ne règle rien pour autant. Les féministes ne sont sûrement pas contre les anges, les femmes ou les enfants. Elles sont contre ceux qui ont le pouvoir économique, législatif et sexuel de les maintenir dans la dépendance, la crainte, l'ignorance et la servilité. Et ce sont les hommes qui ont ce pouvoir. Il faudrait bien comprendre que quand quelqu'un nous dit: "vous êtes féministes, oui, mais vous n'êtes pas contre les hommes?" que cela veut dire: "baisez-vous encore avec les hommes, **malgré tout?**" C'est ce petit "contre" qui fait toute la différence et la spécificité de la lutte des femmes. Tant que la reproduction de l'espèce ne sera pas assurée par autre chose que le coït, il ne pourra y avoir qu'une sexualité (normale: hétérosexualité, ou déviante (homosexualité). Mais non deux: bisexualité.

Ce n'est pas la différence qui "effraie" les féministes, mais **les conditions d'existence** produites par cette différence. Une femme sait très bien quand elle accouche, qu'un garçon ou une fille ça fait aussi mal. Elle ne fait pas la différence. La différence, elle, s'inscrit dans les rapports dominant / dominée et dans la double dépendance psychique qui donne lieu à la fascination morbide de l'Autre et l'Autre c'est toujours le plus ou le moins fort que soi.

En tout cas, Madeleine et Thérèse, c'est pour dire que si on ne peut pas se parler si facilement, c'est qu'il y a pleins d'écrans entre nous. Reste à trouver lesquels. C'est aussi cela le féminisme.

Nicole Brossard

a propos du congrès de la jeune chanson québécoise

Le "Congrès de la jeune chanson québécoise" prévu pour le mois d'avril a été reporté à une date ultérieure par

décision du comité provisoire de l'Association des Boîtes de la Relève.

Les directeurs du "Patriote" qui avaient proposé une aide matérielle et financière pour l'organisation du congrès s'étant retirés de l'Association.

Le comité provisoire voulant mener à bien une enquête approfondie auprès des différentes boîtes de la province avant la tenue du Congrès: "Le comité travaille sur une analyse complète des problèmes des boîtes, et sur les structures du regroupement. Pour ce faire, une équipe volante circule à travers la province pour visiter les boîtes, discuter avec les responsables et cerner véritablement la situation des boîtes à chanson québécoises. Ce travail préparatoire à un congrès national a pour objectif de structurer une association dynamique, viable à l'échelle de la province. Cet organisme fournira l'aide, les conseils les techniques administratives et productives nécessaires au bon roulement de ces boîtes. Un tel regroupement permettra un plus grand pouvoir de négociation face aux ministères et aux organismes actuels." (Communiqué de presse)

Le congrès portera donc sur les questions spécifiques des boîtes.

Quant aux problèmes de création artistique à l'intérieur de celles-ci, de la pratique de la chanson et d'un regroupement éventuel de chansonniers de la Relève, il apparaît nécessaire de les envisager parallèlement au travail de l'Association des Boîtes.

Toute personne intéressée à collaborer à ce travail pourrait me contacter (Y. Alix, 842-0265).

Un bottin des artistes de la Relève réalisé par François Arcand devrait être publié sous peu par le ministère des Affaires culturelles.

Yves Alix

la contre-culture ou la culture révolutionnaire

“Si vous ne faites pas partie de la solution, c’est que vous faite partie du problème, disait Eldrige Cleaver. Chacun de nous est devenu une minorité. Nos papes se chicanent. Nos chefs ont peur. La majorité s’ensilence. Bon. Que faisons-nous ensuite? Nous vivons au jour le jour, nous aimons, nous jouons, nous créons, nous écoutons, nous essayons de partager, nous bâtissons petit à petit un monde possible à vivre. Qui dit mieux?”: c’est là la conclusion d’un bref éditorial de **Mainmise** (mars 1976) qui dit s’être orienté “vers la musique comme première grande valeur culturelle québécoise” et “vers la recherche d’une définition du village alternatif lente mais progressive”. Voilà où en sont rendus nos contreculturels. Ça piétine dans une philosophie de l’instant et dans la création d’un monde parallèle, marginal; les prétentions révolutionnaires ont foutu le camp: on vit au jour le jour au rythme d’une musique pop rabâchée en rêvant de mysticisme et de retour à la terre.

Si les contreculturels ont eu au départ une attitude positive en critiquant la culture officielle et ses idoles, ils ont eu tort de croire que cette culture était morte, figée; elle n’était morte et figée que pour eux c’est-à-dire pour des jeunes qui avaient assez d’intelligence critique ou de flair pour comprendre que les promoteurs de la culture n’étaient pas les promoteurs d’une culture vivante, en transformation, créatrice, mais les prêtres des valeurs établies. Ils ont surtout eu tort de ne pas comprendre que la culture officielle était bourgeoise et qu’ils ne pouvaient

la combattre que par une théorie et une pratique de la culture qui n'ignorent pas l'apport du matérialisme historique et dialectique, d'une pensée et d'une pratique pour le prolétariat. Aussi ne faut-il pas se surprendre si leur critique de la culture officielle n'a pas duré; ils l'ont vite abandonnée pour établir à côté d'elle une autre culture, la leur: celle-ci aussi bourgeoise que celle-là par son apolitisme déclaré; cela montre bien que les contreculturels sont des individus corrects, tolérants, pacifiques. Tout ce qu'ils demandent maintenant c'est d'avoir un monde à eux: de la musique, un petit coin de terre québécoise où vivre en commune, en harmonie avec les besoins fondamentaux de leur moi. La bourgeoisie le leur accorde volontiers; elle est même assez fière de ses jeunes: ils sont beaux dans la tête, ils achètent beaucoup de disques américains, ils sont calmes: ils savent fumer, ils n'arrêtent pas de parler de retour à des origines où tout le monde vivait en harmonie, ils ne sont pas comme ces communistes qui ne pensent qu'à renverser son pouvoir. Les contreculturels servent aujourd'hui de prêtres d'amour qui mettent en garde contre toute lutte ayant pour but le contrôle du pouvoir d'Etat, ils demandent de vivre au jour le jour: rien ne les fatigue autant que ces femmes et ces hommes qui analysent la conjoncture pour organiser des actions à moyen ou à long terme. Les contreculturels sont les enfants du Québec. Ils veulent avoir l'innocence qu'ils supposent aux enfants: ils parlent du Québec comme de la terre promise, ils écoutent leurs musiques pour partir, pour oublier ces sociétés où les luttes deviennent de plus en plus vives, ils se contentent de révolutions sexuelles plus faciles apparemment à réaliser dans l'immédiat. Ces enfants du Québec ont tellement été privés de volupté — leurs parents la plupart du temps étaient des catholiques à sacrifices, à petits pains bénis, à messe obligatoire, à échine courbée — qu'ils s'y roulent maintenant; ils ne savent rien d'autre que leurs plaisirs individuels. Ils fuient le monde de la culture critique pour se fabriquer à côté de la culture dominante une culture aussi somnifère, aussi confortable: ils s'endorment avec leurs prophètes et leurs papes.

La contreculture n'est jamais sortie de la culture bourgeoise; ce n'est pas dans son sein qu'il faut chercher des éléments d'opposition à la culture dominante, il faut les chercher chez celles et ceux qui luttent.

Chez les intellectuels qui ont abandonné toute explication idéaliste, qui expliquent la réalité à partir des luttes qui s'y mènent: au niveau économique lutte entre

les intérêts de la minorité bourgeoise et de la majorité prolétarienne, au niveau politique lutte pour la formation d'un parti ouvrier, au niveau culturel lutte entre le camp idéaliste au service de la bourgeoisie impérialiste et le camp matérialiste au service de la conquête du pouvoir d'Etat par le prolétariat. Tout le travail de conscientisation effectué par les militants auprès des ouvriers, par les enseignants auprès des étudiants, prépare les esprits à vouloir une transformation radicale, à ne pas toujours se contenter de petites réformes vite effectuées aux points les plus chauds — il faut empêcher la bouilloire de sauter! —.

Chez les féministes qui ont décidé de prendre parole, d'affirmer les valeurs des femmes avec une force de vie qui n'a rien des pâmoisons faciles des contreculturels; avec elles la musique, le corps, la folie, l'amour ne servent plus à fuir la réalité mais à la mieux dire, à la mieux faire sentir. Ces valeurs ne correspondent plus à l'éternel féminin auquel l'idéologie bourgeoise les a toujours réduites mais deviennent des pratiques transformées par l'articulation qu'en font les femmes aux discours scientifiques (histoire de la condition féminine, médecine, psychanalyse, etc.) et aux luttes politiques (conditions de travail, garderie populaire, contraception, avortement, etc.); ainsi ces pratiques deviennent transformatrices pour les deux sexes.

Chez les travailleuses et les travailleurs syndiqués qui savent bien que toute action pour être efficace doit être collective et bien organisée, que pour tenir bon contre les représentants de l'Etat bourgeois il faut savoir se serrer les coudes, faire front commun, ce qui n'est pas facile quand la propagande bourgeoise vante la réussite individuelle, encourage chacune et chacun à tirer son épingle du jeu mais à laisser le jeu intact.

Si l'opposition entre la contre-culture et la culture révolutionnaire devient de plus en plus nette il faudrait prendre garde de commettre l'erreur de la contre-culture à l'égard de la culture officielle, c'est-à-dire de la considérer comme une affaire du passé, comme morte. La contre-culture est au contraire très active même si elle a abandonné ses prétentions révolutionnaires; c'est elle qui domine actuellement chez les jeunes grâce à l'appui de la propagande bourgeoise (la radio, le cinéma, les compagnies de disques, la télévision, la presse). Il ne s'agit donc pas de tomber dans une opposition mécaniste qui nous ferait dire que toutes les valeurs soutenues par la contre-culture sont à rejeter, qu'elles ne font que

traduire des besoins bourgeois. Ce qu'il faut au contraire c'est développer une utilisation révolutionnaire de l'insatisfaction portée par les contre-culturels et de leur envie d'un meilleur monde: il s'agit alors de les détourner de leurs fins mystiques, tous les retours: à l'Origine, à la Nature, à la Terre, à l'Harmonie, au Silence, au Vide, etc., pour en faire des moyens d'accomplissement d'individus oeuvrant réellement pour la révolution. Il faut savoir se méfier de celles et de ceux qui n'ont que l'esprit du sacrifice; pour faire la révolution nous avons besoin de femmes et d'hommes qui relient l'esprit du bonheur à l'engagement, qui sachent relier dialectiquement aux exigences de la lutte politique révolutionnaire le plaisir de se transformer eux-mêmes et elles-mêmes comme individus dans chacune de leurs pratiques.

Un bourgeois à un autre bourgeois: "Si la contre-culture n'existait pas il faudrait l'inventer."

Léopold Roy

Le Collectif / par Ph. H.

les fondements philosophiques de la contre-culture

Même si cela provoque une grimace de léger dégoût chez ses adeptes, il faut parler d'une "théorie" de la contre-culture. Depuis plus de dix ans elle a eu le temps de faire tache d'huile sur la société du Québec. On en retrouve des formes plus ou moins fortes à tous les niveaux de la population. Cette contribution à l'analyse du phénomène dans ses postulats philosophiques est adressée à ceux, nombreux, qui commencent à éprouver dans la pratique le caractère erroné de l'attitude contre-culturelle et à ceux qui ont commencé à se poser des questions sur le rôle objectif, sur le caractère de classe de la contre-culture. Nous nous intéresserons ici plus spécialement à la gnoséologie, c'est-à-dire à la théorie de la connaissance de la contre-culture en commençant par les conceptions que le mouvement a véhiculées et véhicule encore largement sur la question primordiale de la relation matière-esprit. Nous aborderons ensuite brièvement la mythologie qui se rattache à la gnoséologie contre-culturelle, en laissant de côté les pratiques utopiques qui nécessiteraient un article à part. Puis nous essaierons d'expliquer pourquoi les conceptions et pratiques contre-culturelles ont trouvé un terrain favorable au Québec. Dans la dernière partie enfin, nous répondrons à la question de son rôle objectif dans la lutte des classes au Québec, au moment où le régime est en voie de fascisation. La théorisation de la contre-culture sur la question fondamentale de la philosophie est éparpillée un peu partout au long du discours de ce

mouvement. Il a fallu opérer un regroupement à partir de revues underground américaines, du **Last whole earth catalog**, de la revue **Mainmise** pour le Québec (une trentaine de numéros en trois tranches de dix, du premier au plus récent). Nous avons fait appel aussi à une expérience directe du mouvement tel qu'il s'est manifesté depuis plusieurs années dans notre milieu de travail: le collège. C'est dire que nous avons également été séduit et influencé par cette tendance et que nous y avons porté un intérêt personnel surtout sous son aspect utopiste, et pour ses liens avec l'Orient, mais aussi à cause du souci écologique, de l'inventaire des "instruments planétaires", et de sa présence dans la poésie. Il faut ajouter à cet ensemble les discussions au fil des semestres avec les étudiants riches d'expérience et la lecture de leurs travaux d'essai ou de poésie.

la question fondamentale de la philosophie ...

C'est la question du rapport de l'esprit et de la matière. Engels dit:

"La question suprême de toute la philosophie, c'est celle du rapport entre l'être et la pensée, entre l'esprit et la nature (...) les philosophes se divisent en deux grands camps, suivant leur réponse à cette question. Ceux qui affirmaient le caractère primordial de l'esprit par rapport à la nature, et admettaient par conséquent en dernière instance une création du monde, de quelque manière que ce fut - (...) ceux-là formaient le camp de l'idéalisme. Les autres, qui considéraient la nature comme l'élément primordial, appartiennent aux différentes écoles du matérialisme."

(F. Engels. **Ludwig Feuerbach et la fin de la philosophie classique allemande**).

Il est utile pour la suite de notre propos de rappeler brièvement quelles sont les différentes écoles de matérialistes dont parle Engels.

1- Un matérialisme vulgaire, archaïque, qui identifie purement et simplement matière et esprit, et rejette tout

ce qui est spirituel.

2- Un matérialisme métaphysique, celui du XVIII^e siècle européen, qui se caractérise par son antihistoricisme. La pensée métaphysique ne tient pas compte de l'évolution de la nature et de l'activité spirituelle. Pour le métaphysicien, la question fondamentale de la philosophie, le rapport matière-esprit, est un rapport immuable, non soumis aux lois de l'histoire.

3- Le matérialisme mécaniste, variété du matérialisme métaphysique de "l'âge de la Raison". Il se caractérise par une réduction constante de toutes les formes supérieures de mouvement aux formes inférieures. La conscience y est assimilée à son processus physico-chimique. La pensée n'y est donc pas traitée comme une fonction supérieure de la matière (le cerveau humain).

4- Le matérialisme moderne ou matérialisme dialectique, développé par Marx et Engels, approfondi par Lénine, Staline, puis finalement par Mao Tsé-Toung, qui y apporte des précisions et un style didactique dont l'efficacité a fait ses preuves. Le matérialisme dialectique, qui "définit la structure interne de la philosophie marxiste-léniniste" (Boniface Kédrov, **Logique dialectique, gnoséologie, leur unité**, éd. de Moscou, p. 36), est un remarquable instrument de transformation du monde où sont fusionnés la théorie de la connaissance, la dialectique et la logique (dialectique et non formelle). Il est très important de bien distinguer ces différents aspects de l'évolution du matérialisme, parce qu'ils coexistent encore à notre époque et que les trois premières formes (vulgaire, métaphysique, mécaniste) sont d'une très grande utilité aux confusionnistes de la classe dominante: elles servent de repoussoirs. On peut ainsi entretenir le dégoût du "matérialisme" d'autant mieux que la manoeuvre est encore largement accompagnée d'une "conspiration du silence" de l'enseignement supérieur au Québec, contre le matérialisme dialectique (souvent ignoré des scientifiques, entre autres).

Dans le camp idéaliste les variétés sont si nombreuses qu'il n'est pas possible d'en faire le survol ici. Il est cependant bon de rappeler que la mère de toutes les attitudes idéalistes est la religion, quelle qu'elle soit. Lénine dit à ce sujet que "l'idéalisme n'est qu'une forme subtile et raffinée du fidéisme" (**Matérialisme et empirio-criticisme**, Editions sociales, Tome 14, p. 372). La lutte entre les deux tendances est très ancienne. Depuis l'antiquité d'Europe et d'Orient, elle continue

aujourd'hui sur de nombreux fronts (institutions d'enseignement, media, culture, etc...) et à l'intérieur de chacun de nous. Selon qu'une tendance ou l'autre domine, les conséquences vont être très différentes. Tout va en être affecté, depuis l'idée que vous vous faites de la matière, et de l'esprit, de votre rapport avec les choses (l'expérience), de la vérité relative, de la vérité absolue, de l'espace, du temps, de la liberté, et ainsi de suite jusqu'à votre conception de la société et jusqu'à la position objective que vous prendrez dans la lutte des classes. Examiner la question de la contre-culture sous l'angle philosophique n'est donc pas un luxe de théoricien "décroché", mais un travail que doivent faire ceux qui réajustent leurs positions. Les implications sont pratiques, politiques.

et comment la contre-culture y répond...

La contre-culture a charmé d'abord par la célébration des sens. Les retrouvailles avec le corps et la nature ont été enthousiastes. On s'est réconcilié avec son sexe et même l'odeur de sa merde. On a réappris à toucher, approfondi et affiné les gestes de l'amour, à grand renfort d'exemples orientaux. On a réappris à utiliser tout l'appareillage des sens, et on l'a stimulé par la dope. Tout cela avait été émoussé par l'éducation nord-américaine, indubitablement. On s'est avisé qu'on était ce qu'on mangeait, et on a commencé à faire attention à ce qu'on ingérait. On se découvrait "pollué" par la nourriture de "cadavre" des Steinberg, comme dirait Denis Vanier (ce souci semblait s'évanouir pour la dope pendant...). On s'est redécouvert partie du grand corps du Cosmos: "je te salue, matière" clame Chamberland. Nous allons voir qu'en fait ce salut (emprunté à Teilhard de Chardin) ne lui coûtait pas trop cher... En effet, il faut examiner de plus près ce qui semblait au début être un vigoureux renouveau de matérialisme sensualiste. En ce qui concerne le côté sensualiste, l'apport a été non négligeable et certainement très positif. Tout le monde a grand besoin de "se sentir mieux dans sa peau", et le sensualisme est consciencieusement pratiqué. Voyons pour le côté matérialisme. La clé de la question, c'est l'idée que les contre-culturels se font de la matière. Pour l'illustrer, j'ai choisi quelques passages de théorisations extraites de

"Mainmise". Quelle que soit la revue, d'ailleurs c'est une conception qui se retrouve chez la plus grande partie des contre-culturels (faut-il dire "orthodoxes"?) avec une remarquable constance:

"Tout vibre. La matière n'existe pas en tant que telle. Lorsqu'un doigt touche une pierre et se dit haha de la matière! La science contemporaine, elle, dit: un paquet d'ondes ben tassées, donc du vide, qui entre en contact avec un autre paquet d'ondes ben tassées et ben vides. Pour qui a pris de l'acide et voyagé ceci est d'une évidence première et simple."

(Charles Gosselin, **Mainmise**, no. 27, p. 42)
ou encore:

"Tout ce que nos pouvons observer ou concevoir se résume à de l'énergie informée."

(*ibidem*, p. 42).

Chez Chamberland:

"Notre civilisation aura eu pour effet spécifique d'opérer la densification maxima de la conscience involuée dans la matière et cela jusqu'à l'atome Hiroshima, le point limite où tout le processus de l'histoire s'inverse où la matière désintégrée mute brusquement en son contraire: l'énergie pure..."

(**MM**. 4e anniversaire, p. 22)

De nombreux étudiants contre-culturels ou influencés par le mouvement m'ont répété que "la matière, à un certain niveau de subtilité n'est plus la matière, c'est de l'énergie pure..." C'est là le fond de la question.

la disparition de la matière...

Pourquoi les contre-culturels tiennent-ils tant à ce que la matière soit subtilisée en "énergie pure"? Evidemment parce que de "l'énergie pure" à "l'énergie spirituelle" et à "l'esprit" tout court la distance est négligeable et vite franchie. Voilà pourquoi Chamberland peut saluer la matière sans y perdre des plumes! Partout, dans les publications underground américaines ou québécoises, se répète le dogme: "l'univers est fait d'énergie spirituelle plus ou moins dense"... "le continuum espace-temps

est une forme de l'énergie spirituelle"... On aura compris qu'"Il" n'est pas très loin derrière tout cela! Nous voici donc revenu à la position fondamentale d'un vieil idéaliste bien connu des étudiants du marxisme: George Berkeley, évêque et philosophe irlandais du XVIIIe siècle, qui théorisa déjà en 1710 sur l'inexistence de la matière. Evidemment on entend peu parler de Berkeley dans les textes de la contre-culture. Le postulat de l'inexistence de la matière y est étayé par des théories plus modernes: la contre-culture, qui fulmine contre "la science officielle" (non sans raison d'ailleurs) parce qu'elle est "aliénante" "dépassée" "malhonnête" "une drogue à ne pas prendre" etc., n'hésite cependant pas à y faire appel quand ça fait son affaire. La revue "mainmise" comme ses homologues américaines, est pleine d'arguments d'autorités scientifiques modernes qui viennent à l'appui de la "disparition de la matière". En voici deux exemplaires. Le premier est de l'astronome sir James Jeans (1877-1946):

"Il semble que le courant général de la connaissance se dirige vers une réalité non-mécanique"... (jusque là tout va bien, mais...). "De plus en plus l'univers ressemble à une gigantesque pensée plutôt qu'à une gigantesque machine. L'esprit ne nous apparaît plus comme un accident de la matière, mais bien comme le créateur et le gouverneur de la matière."

(MM. 36+ 1, p. 42).

le deuxième, de Charles Fillmore:

"Les découvertes contemporaines de la science, en particulier la découverte de l'énergie atomique au coeur de la matière sont un signe du retour de la grande sagesse ou de l'esprit. L'énergie atomique est la manifestation simple du cerveau cosmique. Elle reprend l'antique tradition qu'il est possible de transfigurer le corps physique."

(Cité dans MM 36 + 1, p. 21).

On aura senti derrière tout cela l'autorité d'Albert Einstein, qui est d'ailleurs constamment cité:

"Rien que des ondes! Einstein nous a fait la preuve sur papier, Hiroshima nous l'a faite en chair et sang, l'acide nous l'a faite en conscience."

(Charles Gosselin, MM. no 27, p. 40).

Nous avons ici affaire à un tour de passe-passe

relativement ancien: la dernière fois qu'il a été exécuté, c'est au début des années 1900, époque à laquelle, en Europe, l'idéalisme tenace est revenu à la charge en prétendant s'appuyer sur les découvertes de la physique et les commentaires qu'elles suscitaient chez des savants idéalistes ou agnostiques. Dans **Matérialisme et Empiriocriticisme**, écrit en 1908, Lénine réplique précisément à une attaque de ce genre, menée contre le marxisme par les "empiriocriticistes" russes principalement, mais aussi par des philosophes "modernes" de toute l'Europe. Ce qui est intéressant pour nous, ici, c'est que ces empiriocriticistes (Mach - Bogdanov - etc.) se disaient "une nouvelle sorte de Marxistes" et utilisaient des arguments étrangement semblables à ceux qu'on retrouve dans les conceptions fondamentales de la contre-culture. Profitant d'une période de "flottement théorique" causé par les nouvelles découvertes en physique, ils affirment, plus ou moins ouvertement, qu'on ne pouvait plus se fier à la science et qu'il fallait chercher la connaissance par "d'autres moyens". C'est au chapitre V de "Matérialisme et empiriocriticisme" que Lénine aborde "la disparition de la matière". Il montre que cette conclusion provient d'une interprétation, faussée par un mode de pensée métaphysique, des résultats des recherches sur le monde physique. Les empiriocriticistes disaient, comme M. Charles Gosselin, cité plus haut:

"Haha! il n'y a pas d'autre masse dans l'électron que la masse électromagnétique donc rien que de la force, de la force pure."

Autrement dit, on profitait du fait que, par l'avancement de la recherche, le "comment" avait changé pour remettre en question le "Quoi". Et ceci en parlant de la matière et de l'énergie comme d'entités séparées suivant la vieille tendance idéaliste à croire à "l'essence idéale, c'est-à-dire illusoire, inexplicable, de la force." (J. Dietzgen, cité par Lénine dans le même ouvrage).

Quand les physiciens disaient à l'époque que la matière "disparaissait", cela voulait dire en fait que disparaissait la **limite** jusqu'à laquelle la matière avait été explorée, que des propriétés de la matière qui paraissaient absolues étaient maintenant comprises comme relatives, et ne se rencontraient que dans des conditions particulières.

C'est par une semblable altération des conclusions tirées des travaux d'Einstein que la contre-culture d'aujourd'hui prétend avoir "dépassé" les "oppositions

surannées". Pour ce faire, elle appelle à la rescousse les savants idéalistes, comme les empiriocriticistes de 1900. Nous l'avons vu par l'exemple de sir James Jeans, l'astronome. Un des petits ouvrages de vulgarisation scientifique les plus lus ces dernières années, sur la théorie de la relativité d'Einstein a certainement été **Einstein et l'Univers** de Lincoln Barnett. De nombreux étudiants nous en ont parlé et il s'étudiait dans certains cours. On "trippait" avec ferveur sur la vision "too much" du Cosmos qui s'en dégageait, sans s'aviser du fait que la science n'a rien de "neutre", et que le brave M. Barnett, est un savant américain idéaliste. Voici la conclusion de l'ouvrage en question qui avance entre autres, qu'"Einstein a approfondi Berkeley" (p. 11):

"Se tenant à mi-chemin entre le macrocosme et le microcosme, il (l'homme) ne peut que s'émerveiller, comme le dit Saint Paul, de ce que le Monde ait été créé par la parole de Dieu, de telle sorte qu'il nous apparaisse fait de choses qui ne nous apparaissent point."

(Ouvrage cité, Idées, p. 178)

Lénine, qui était remarquablement informé de l'état des connaissances en sciences physiques et des points de vue philosophiques des savants idéalistes et matérialistes de toute l'Europe, a réfuté magistralement la "disparition de la matière". Pour bien montrer qu'Engels avait vu juste en affirmant que "le mouvement est inconcevable sans matière" (Engels, l'**Anti-Dühring**), Lénine se fonde lui aussi sur les autorités scientifiques. Par exemple le physicien agnostique allemand Ludwig Boltzmann dont la théorie de la connaissance était quand au fond, matérialiste. Boltzmann réfutant Ostwald, un confrère anglais idéaliste montre que:

"Ce dernier ne peut ni réfuter ni éliminer la formule de l'énergie cinétique (égale au produit de la moitié de la masse par le carré de la vitesse) et que déduisant d'abord l'énergie de la masse... pour définir ensuite la masse par l'énergie, il tourne dans un cercle vicieux."

(Cité par Lénine dans **Matérialisme et empiriocriticisme**, p. 300).

Les philosophes dialecticiens matérialistes d'aujourd'hui approfondissent le travail des grands prédécesseurs. Voici comment un physicien et philosophe russe, d'aujourd'hui, Boniface Kédrov, commente les

travaux d'Einstein quant à la relation matière-énergie :

“En liant la masse à l'énergie et en liant à ces dernières les lois de la conservation, la loi d'Einstein permet dans une forte mesure de faire émerger l'unité du monde dans sa **matérialité** (c'est nous qui soulignons), car la masse apparaît alors comme la mesure physique de la matière et l'énergie comme la mesure physique du mouvement inhérent à la matière.”

(Dialectique, logique, gnoséologie
leur Unité, p. 168)

Ainsi quand les théoriciens du “post-marxisme” s'efforcent de séparer énergie et matière ils commettent une erreur idéaliste qui consiste à ne pas voir que le mouvement n'est qu'une **propriété** de la matière, et manifestent par là que, malgré leurs dires, ils ignorent partiellement ou totalement la dialectique. Nous y reviendrons tout à l'heure.

nouvelle théologie...

Il faut comprendre que cette vision de la matière débouche sur du mysticisme. Les “théoriciens” de la contre-culture sont en réalité de véritables théologiens. Il faut reconnaître d'ailleurs qu'ils ne s'en cachent pas :

“D'après la mystique scientifique propre à notre continent” dit-on dans le **Mainmise**, no. 36, p. 54... “(Leary, Fuller, Chamberland, Languirand) Nous sommes les organes pionniers de la conscience qui prend conscience d'elle-même et qui flippe à chaque seconde de se découvrir telle.”

Et puisqu'il n'y a pas de matière, mais seulement que de l'énergie spirituelle, autant dire que “Dieu se fait à travers nous” ça serait plus net.

vieilles attaques...

Ce qui est amusant c'est de constater que, comme du temps du vieux Berkeley, qui éliminait la matière par “économie de pensée” disait-il, l'objectif de la manoeuvre

se révèle très partisan. Berkeley combattait le matérialisme parce que :

“toutes les constructions impies de l'athéisme et de la négation de la religion s'érigent sur la doctrine de la matière.”

(Cité par Lénine, p.25, de **Matérialisme et empiriocriticisme**)

Or dans le discours contre-culturel revient souvent l'affirmation que si l'homme n'a pas une conception mystique du Cosmos, c'est le chaos, la désintégration (voir les “analogies” du no. 36 de **Mainmise**). On aboutit à la domination militaire, ou au “stalinisme” ou autre calamité. On appréciera la nouveauté du chantage...

les effets de la disparition de la matière sur la gnoséologie contre-culturelle:

Qu'est-ce qui peut résulter d'une conception de la matière comme “énergie spirituelle”? Comme on est retombé par là en plein idéalisme à la Berkeley, ce qui va suivre inévitablement, c'est qu'on va refuser que l'être soit en dehors de la conscience, puisque “Toutt est dans Toutt” et que “toutt” est conscience. On va refuser que le monde objectif soit transmis par la conscience et que la conscience en soit le reflet, comme le pensent les matérialistes conséquents. Ce refus de reconnaître l'existence du monde objectif est exprimé un peu partout par la plupart des théologiens contre-culturels conséquents. Parfois c'est à mots couverts, (car il est quand même difficile d'avancer des trucs semblables sans une vague gêne) parfois c'est très clair, comme ici :

“Tout ce qui se trouve à l'extérieur de vous ou hors de portée de votre organisme n'existe pas. Ce n'est qu'une abstraction, une fantaisie. Branchez-vous sur vos propres ondes et vous percevrez véritablement l'univers. Ceci fait votre lumière intérieure brillera.”

(Ch. Gosselin, **MM.** no. 27, p. 60)

Il est certain que si vous avez à la base de votre vision du monde un postulat qui dit que la matière est de l'énergie spirituelle, tout ce qui précède est dans l'ordre. Votre propre cerveau n'étant qu'une forme de la “grande énergie cosmique” tout l'Univers est de nature essentiel-

lement psychique. Vous ne percevez que vos propres sensations et à la limite, comme nous l'expliquait un étudiant un jour: "Tout ça n'est qu'un spectacle organisé par un être supérieur, relaxe bonhomme". "De toutes façons" disent les contre-culturels "il ne faut pas tout séparer", et d'expliquer l'interdépendance entre sujet et objet, psychique et physique. Jusque là tout va bien. Mais à partir de cette interdépendance et faisant une utilisation bizarre de la loi dialectique de l'interaction entre les choses, ils affirment que "l'objet ne peut exister sans sujet" et que, en quelque sorte, le monde ne peut pas se passer de moi pour être. Ca s'appelle la "coordination de Principe" et nous verrons tout à l'heure que c'est un autre des vieux tours des empiriocriticistes, démasqué par Lénine au chapitre premier de "matérialisme et empiriocriticisme". C'est donc par cette "coordination de Principe", glissement à l'idéalisme à partir d'une position dialectique juste, qu'on justifie l'absence de toute réalité objective à l'extérieur de nous-mêmes. Selon la théologie contre-culturelle, ce que nous tenons pour la vérité patiemment obtenue par les progrès de la science, n'est que "schème mental" sans fondement.

"Ce qu'on croit être le monde n'est en fait qu'une description du monde que l'on nous a enfoncée à grands coups de marteau dans notre tête, dès l'instant de notre naissance". (MM. 22, p. 79).

Là encore il faut souligner la ressemblance avec "l'idéalisme physique" des empiriocriticistes qui "niaient qu'on puisse atteindre l'essence des phénomènes et considéraient nos concepts, théories et hypothèses comme de purs symboles". (B. Kédrov, ouvrage cité, p. 53). On sent bien derrière la théorie de la connaissance de la contre-culture l'influence de l'hindouisme, qui a été assez soulignée pour qu'on n'ait pas à y revenir ici. Tous les vieux idéalismes orientaux parlent du "peu de réalité du monde". Mais ce n'est pas que sur elle que les contre-culturels se fondent pour nier l'existence de la réalité objective, et donc de la vérité objective. Ils font encore appel à la science idéaliste selon le procédé que nous avons déjà mentionné. Voici comment un scientifique américain, Pearce, (cité dans MM. no. 29, p. 68) parle de la réalité et de la vérité objective:

"Il était admis avant que la physique était une entité "là-bas à l'extérieur de nous" que nos pensées ne pouvaient en rien

affecter. Ceux qui défendent cette position aujourd'hui sont les esprits forts de l'objectivité réaliste et sérieuse; mais ces toffes de l'objectivité ne sont que des aveugles pédants dont le "réalisme" ne consiste à percevoir que ce qu'il est admis et permis de percevoir. Il existe pourtant une façon de faire fusionner les événements physiques et mentaux (...). Un changement de vision du monde peut changer le monde qui est vu."

Notons au passage l'attaque contre les "esprits forts" (les matérialistes) qui n'est qu'un antique leitmotiv réactionnaire (Voir Berkeley qui fulmine contre les athées).

l'éclectisme

Une fois que vous avez subtilisé la matière au profit de l'esprit, assimilé le monde au psychique, rejeté toute vérité objective, il ne vous reste plus qu'à vous construire une vision du monde "adaptée à vos besoins" comme dirait le Rapport Nadeau, et vous aider pour cela de tout ce qui pourra aller dans le sens de votre subjectivisme. D'où la richesse de l'éclectisme contre-culturel. Il semble exister dans le mouvement un consensus pour aller puiser à toutes les sources pour autant cependant qu'elles viendront apporter de l'eau au moulin, c'est-à-dire qu'elles confirmeront les postulats fondamentaux que nous avons examinés. Chacun peut se composer son menu dans la mesure où il reste une variation sur le thème fondamental. Vous pouvez combiner à partir d'un vaste réservoir d'autorités: depuis le Yoga de Swâmi vivekânanda ou de Shri Aurobindo en passant par Timothy Leary, Buckminster Fuller, Mac Luhan, Einstein, Reich, jusqu'à Jésus Christ en personne (c'était un révolutionnaire, c'est bien connu...) et j'allais oublier Marx... qui voisine avec Robert Charroux et Lobsang Rampa et même Oswald Spengler, qui fut très apprécié en Allemagne nazie. Il y a des constantes dans le fonctionnement de l'éclectisme contre-culturel. En premier, nous l'avons déjà vu, utilisation "d'autorités" idéalistes ou agnostiques. Parmi celles-ci, Buckminster Fuller occupe une place de choix. Or pour Fuller, la

Providence semble être clairement à l'arrière-plan du fonctionnement du Cosmos: "Le vaisseau spatial terre fut dessiné et planifié d'une façon à ce point extraordinaire..." (MM. no. 33-34). Ou encore l'évolution semble décidée à nous assigner une place beaucoup plus importante que celle d'être une simple machine..." Selon Fuller nous avons une "tendance innée à la compréhension globale" (no. 34, p. 25). "En affirmant que l'univers physique est tout énergie... Einstein..." (no. 34, p. 32.) Fuller qui cite volontiers Jésus Christ, entretient suffisamment la confusion en parlant systématiquement d'énergie seulement, et en rappelant que cette énergie pure "est finie", "ne se détériore pas", pour aller dans le sens de la théologie nouvelle. Autre technique: faire appel à des scientifiques matérialistes (le suprême raffinement: citer des savants russes), mais en occultant leur côté matérialiste. Voici comment est présentée une autre figure centrale de la contre-culture: Reich. On oublie premièrement de mentionner que Reich était marxiste, ou bien on le mentionne en passant, sans spécifier ce que cela implique quant à la gnoséologie. Puis on insiste sur son côté "fou de génie" incompris et persécuté, par la science officielle à cause de sa théorie de l'orgone. Finalement, on suggère que l'orgone est du domaine du psychique: "l'orgone contredit la loi de l'entropie" (comme l'énergie pure chez Fuller) c'est une "énergie qui peut être contrôlée par l'esprit"... etc. De plus, le texte est accompagné de citations, encadrées dans des cartouches, du genre: "Celui qui atteint à la vérité du corps atteint à la vérité de l'univers" (proverbe tantrique) (MM. no. 36, p. 27). Tout ceci indique bien, encore une fois qu'on fait appel à Reich pour appuyer le dogme de "l'énergie pure". Ceci nous amène à un autre procédé de l'éclectisme contre-culturel que nous appellerons le "système Charroux" car il est visiblement inspiré de la façon qu'a l'auteur très lu de science-mystère d'accumuler des faits étranges et de soulever quantité de questions sans y répondre. Ces questions sont posées dans un tel contexte (une théorie toute personnelle et subjective des "grands-ancêtres-qui-en-savaient-plus-long-que-nous") que cela devient une véritable "suggestion dirigée".

la mythologie

Ceux qui ont adhéré à la contre-culture n'ont pas

manqué de conclure que la vérité se trouve quelque part en nous, toute constituée d'avance dans notre microcosme intérieur. A chacun de trouver sa "voie" pour l'atteindre.

Toutes les pratiques de méditation transcendantales, du Yoga au Tai Chi Chuan (pas celui de Chine populaire, cependant), les moyens chimiques bien connus, la musique rock même, sont autant de voies vers la connaissance toute constituée, dans la mesure où elles peuvent "briser vos structures mentales" et vous aider à "changer le réel en changeant votre façon de le voir". Cette connaissance mène à des "pouvoirs" qu'il est inutile de passer en revue ici tant ils ont été popularisés par le cinéma et la télé.

Un tel subjectivisme est générateur de mythes. La mythologie contre-culturelle comporte des bons et des méchants, des pays parfaits, des nourritures magiques, etc. Quelques bons pour exemple: la femme, douée d'une "essence" nécessairement positive, elle est "plus près des rythmes planétaires" "gardienne de la spiritualité" "la seule chance qui reste à la civilisation qu'on connaît" "moins compétitive" "plus rêveuse" "la Déesse" (voir le spécial Bonnes femmes de MM. no. 35). L'enfant aussi est un "bon" (Il a toujours été un "bon"). Le poète aussi (Rimbaldien, avec illuminations de préférence). Le primitif en général, parce qu'il mène la "vie sacrée" que nous ne connaissons pas, infortunés que nous sommes. L'Indien, est la grande vedette, cependant: C'est l'homme écologique par excellence, pur, détenteur d'une sagesse, initiateur parfois, quand c'est un sorcier (voir "The Teachings of Don Juan", par Carlos Castaneda). Il vous aidera à devenir un "guerrier", à voir au delà de l'illusion des sens et à acquérir "les pouvoirs". L'asiatique aussi est précieux à la contre-culture mais avec une remarquable absence de la Chine populaire au tableau. C'est qu'il y a eu trahison:

"Même les "jaunes" s'occidentalisent en empruntant nos techniques et en désacralisant le monde à leur tour!" (MM., 44, p. 13).

Nous sommes lâchés par l'Orient mystique. Où est-il le bon vieux temps où "ils" étaient confucéens? Tels semblent être les griefs sous-jacents envers la Chine rouge. On peut supposer qu'avec Indira Ghandi, la mythologie s'effrite gravement puisque c'est à la fois la femme et le pays idéal qui ne veulent plus correspondre à l'image qu'on entretenait. Heureusement, il reste le Québec: le Québec, lit-on, dans le tout premier

Mainmise, c'est "l'alternative utopique" face à la décadence généralisée de l'Europe et des USA. On retrouve là l'ancien mythe du Québec "sauveur de la spiritualité" en Amérique du Nord, entretenu par l'église du Québec de la fin du dix neuvième siècle jusqu'à une époque très récente. Terminons la liste des bons avec les extra-terrestres, surtout quand ils veillent sur l'humanité et prennent part très activement à notre évolution comme dans le film "2001, odyssée de l'espace", film de science-fiction fondamentalement mystique qui a beaucoup impressionné, si on en juge par le nombre de fois qu'on s'y réfère. Dans le camp des méchants, notons principalement la présence de "l'intellectuel". C'est un rationaliste pédant, un paranoïaque, un pogné, esprit fort, dénué de feeling, manquant d'humour, de sensualité, etc, etc... Mais s'il a le malheur d'être matérialiste en plus, c'est le diable en personne. Au fond, le véritable ennemi, qu'on nomme très vite et qu'on attaque prudemment, c'est "l'intellectuel marxiste". On le balaye (verbalement) du revers de la main, ou bien on prétend qu'il est "dépassé".

critique de la gnoséologie contre-culturelle:

Reprenons point par point la théorie de la connaissance contre-culturelle. On rencontre d'abord la "coordination de principe", condition nécessaire de "l'idéalisme énergétique" qui caractérise la théologie nouvelle. La "coordination de Principe", rappelons-le, consiste à affirmer la corrélation indissoluble du "moi" et du "milieu", puis, de là, à affirmer que le "milieu" n'existe pas sans le "moi". Les deux termes se ramènent en fait à un seul: ma conscience. Par la "coordination de principe", les empiriocriticistes prétendaient (déjà!) avoir "dépassé" la contradiction entre la conception qui va de l'objet à la conscience et la conception opposée, éliminé la contradiction entre matérialisme et idéalisme. "Vaines prétentions de la doctrine de Fichte légèrement retouchée" dit Lénine "Fichte s'imagine, lui aussi, avoir lié indissolublement le "moi" et le "milieu", la conscience et la chose, et résolu la question en rappelant que l'homme ne peut sortir de lui-même. Cela revient à répéter l'argument de Berkeley: je ne perçois que mes

sensations, je n'ai donc pas le droit de supposer l'existence d'un objet en soi hors de ma sensation" (Lénine, ouvrage cité, Chap. 1, p. 69). Ce monisme idéaliste qui prétend éliminer le dualisme de l'esprit et du corps est diamétralement opposé au monisme matérialiste qui consiste en ce que "l'esprit n'ayant pas d'existence indépendante du corps, est un facteur secondaire, une fonction du cerveau, l'image du monde extérieur" (*ibid.* p.91). En dehors de ces deux moyens opposés d'éliminer le dualisme, "il ne peut y avoir aucun autre moyen sauf l'éclectisme, c'est-à-dire la confusion incohérente du matérialisme et de l'idéalisme" (*ibid.* p. 91).

Ce qu'il faut toujours rappeler surtout, c'est que cette conception conduit au solipsisme, c'est-à-dire, logiquement, à nier l'existence de tous les autres hommes à l'exception de soi-même.

Sentant le cul-de-sac, les théologiens de la contre-culture ont cherché à y échapper en parant d'éventuelles objections par une autre vieille astuce: "l'inter-subjectivité". Il s'agit de dire comme Gusa Gustaitis dans le premier numéro de **Mainmise**:

"La conscience collective est une troisième puissance propre à notre époque"... "cette nouvelle conscience prend forme d'une communication immédiate inter-esprits"... "elle est capable d'une nouvelle extase, l'extase multidimensionnelle. Dès lors tu es Dieu et tout le monde est Dieu". (p. 93).

C'est ici que McLuhan fait son entrée. En effet, il fournit à la contre-culture une base technologique, une caution de sérieux, à la "fusion des esprits". Il n'est pas question pour nous de nier que les media "extensions de l'homme" peuvent être un puissant facteur de "spiritualisation", mais nous l'entendons au sens matérialiste, c'est-à-dire: approfondissement de la connaissance collective de la réalité objective et donc augmentation du pouvoir de la transformer à notre avantage. Une fois les conditions objectives transformées, elles augmentent en retour notre possibilité de connaître, et ainsi de suite, suivant la spirale du matérialisme dialectique et historique. Mais ce n'est pas en ce sens que les théologiens nouveaux l'entendent. Pour eux, les media permettent l'homogénéisation de "l'énergie spirituelle". Ils permettent de dire: nos consciences. Mais même avec l'appui de

McLuhan, c'est un sophisme. Parler d'une "fusion des consciences" ne change rien au fait qu'on est dans la trappe du solipsisme. Si le milieu et le moi sont identiques, je suis en conséquence "seul avec moi-même". Nous savons maintenant que la "coordination de principe" revient à nier l'existence de la réalité objective, et donc toute vérité objective. Dans le cas de l'idéalisme contre-culturel, il faut distinguer deux démarches parallèles: d'une part, on nie que l'essence des phénomènes puisse être atteinte, en disant que ce que nous croyons être la réalité n'est que "description du monde" "schème" "symbole", purement psychique. D'autre part, on affirme l'existence d'une vérité absolue (le point Pi, ou omega, "l'aleph" des alchimistes du Moyen-Age) qu'il s'agit de trouver par la méditation ou autre discipline de non-faire. Cela revient à dire: "inutile de se fatiguer à vouloir transformer le monde par la pratique sociale". Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'action dans la contre-culture: les communes sont là pour démontrer le contraire. Les contre-culturels communalistes ont certainement le mérite de chercher à vivre selon leurs convictions. Mais l'activité des communes n'est pas un faire éclairé par une théorie issue d'une pratique sociale. Les communes fondées sur la théologie que nous discutons ici, ne peuvent être qu'utopiques. C'est d'ailleurs bien clair dans les propos de communalistes contre-culturels: La commune, c'est en quelque sorte le milieu qui permet cette recherche individuelle de la sagesse. L'activité dans la commune doit être soigneusement proportionnée aux "vrais besoins", pour ne pas entraver la recherche de la "sagesse" de l'"harmonie". On est proche du monastère, sous cet angle, du moins.

Cette conception de la vérité absolue et subjective est un "dogmatisme métaphysique" (Tchang-en-Tsé. **Connaissance et vérité**, p. 83). Il faut opposer fermement à cette conception de la vérité celle du marxisme qui "reconnait la vérité absolue mais s'oppose résolument à la vérité absolue métaphysique, qui épuiserait définitivement la réalité... Le matérialisme dialectique admet la vérité absolue d'un monde réel qui se développe dans un processus sans fin, et sa réflexion dans l'esprit humain est par là-même un processus au développement illimité. Ces deux processus, par la continuité même de leur développement

ininterrompu peuvent progressivement s'harmoniser mais jamais d'une façon définitive et achevée. La connaissance se transforme sans cesse et la vérité se développe. La seule vérité définitive c'est qu'il n'y a pas de vérité définitive. La vérité absolue n'est pas éternelle et immuable, elle est inépuisable, on en approche à travers d'innombrables vérités relatives." (Tchang-en-Tsé, ouvrage cité, p. 83).

Il faut bien insister sur le point que là où est la différence fondamentale du marxisme avec la théologie contre-culturelle sur cette question de la vérité, c'est que ces vérités relatives qui s'additionnent et tendent à approximer la vérité absolue ne peuvent émaner pour les marxistes-léninistes que de la pratique sociale, c'est-à-dire de la lutte des classes, de la lutte pour la production, de l'activité scientifique, et non d'entreprises utopiques.

Mais il est vrai que ce sont justement là les principes "dépassés" par les "post-marxistes". Comment peut-on être post-marxistes? Le raisonnement est le suivant: Dans notre monde existe déjà notre substrat technologique qui nous "connecte" tous au point que nous sommes planétarisés". Nous sommes déjà communistes, dit Chamberland, et ça fait belle lurette qu'il existe une avant-garde, dont il est, bien sûr, qui a englobé le marxisme dans le "nouveau mysticisme scientifique" par lequel il s'agit de "matérialiser Dieu" (MM. no. 45, p. 8). Le marxisme est un "moule" qui ne correspond plus à la réalité d'aujourd'hui (apparemment, il ne s'est pas développé depuis Marx et Engels, si on en croit Chamberland). A son époque, il a aidé à la "planétarisation" mais il avait un défaut dont le "post-marxisme" l'a débarrassé: il était matérialiste!...

"l'époque matérialiste est maintenant révolue".

(Chamberland, MM. 45, p. 8)

Nous y voilà... On retrouve à nouveau le refrain des empiriocriticistes qui avaient aussi "dépassé la contradiction entre idéalisme et matérialisme". Le problème c'est: comment peut-on être post-marxiste quand on a visiblement jamais été marxiste? Sinon comment pourrait-on parler du marxisme comme d'un "moule" mental, "une forme organisatrice de l'expérience" comme disaient les empiriocriticistes. C'est une chanson très en vogue aujourd'hui chez les soi-disants

marxistes: le marxisme est une "grille d'analyse"... Si vous y regardez superficiellement vous aurez effectivement l'impression que les contre-culturels n'ignorent rien de la dialectique. Ils soutiennent que tout change, que les choses sont en interaction, que la quantité se transforme en qualité. Ils reconnaissent la loi de la contradiction (mais avec peine parce qu'elle est gênante pour "l'harmonie"). Mais si vous regardez mieux vous verrez que cette dialectique n'est pas matérialiste. "Les post-marxistes" ne sont en fait que des "post-hégéliens" qui n'appliquent pas la dialectique avec esprit de suite comme on l'a vu pour la relation matière-esprit et tout ce qui en résulte. Ils parlent surtout de dialectique idéaliste. Comment s'étonner après cela que Chamberland cite Theilhard de Chardin à tout bout de champ? En effet tout ce schéma de planétarisation, de fusion des consciences par la technologie, d'émancipation, de l'énergie spirituelle jusqu'au point oméga, n'est pas autre chose que du Theilhard légèrement retouché. On peut d'ailleurs dire que la contre-culture, dans son projet d'une "vie sacrée" fait preuve d'un zèle mystique qui doit faire envie aux ecclésiastiques. Mais surtout, tout ce post-communisme n'est en réalité qu'un anti-communisme pur et simple. Quelque fois, le masque tombe et les attaques se font plus hargneuses. Timothy Leary, par exemple, n'a pas la prudence de Chamberland. Pour lui le marxisme c'est "des fictions" (MM. 28, p. 59) "les matérialisations de Marx et des calvinistes capitalistes n'ont réussi qu'à produire une religion terre à terre" (les matérialistes n'ont pas de "vie spirituelle", tout le monde sait ça!...) On voit que le pape du L.S.D. n'est qu'un imposteur. C'est l'évêque George Berkeley déguisé qui n'en finit pas de nous seriner ses rengaines contre les fictions impies des matérialistes.

la contre-culture n'est pas tombée du ciel

Malgré les grincements de dents que cela peut provoquer, il faut le répéter: la contre-culture n'est qu'un autre effet de la colonisation américaine sur le Québec. Elle n'est pas un phénomène qui échappe, comme on le voudrait, à la loi qui s'énonce ainsi: une civilisation éco-

nomiquement puissante impose sa culture. Il n'est que de comparer l'économie et la puissance de diffusion de l'underground USA avec celui du Québec pour saisir cela. Le terrain était sans doute propice à bien des égards pour accueillir cet avatar du spiritualisme. C'est surtout à Montréal que la contre-culture s'est épanouie, dans la relative prospérité des années 60. Avec une économie plus faste, la marginalité, jusque là réservée à quelques-uns, (les artistes) devenait plus accessible. Les premiers adeptes de la contre-culture au Québec avaient sans doute de bonnes excuses: le passé avait été effectivement répressif. L'école n'avait pas su "répondre aux besoins" et l'éducation catholique n'a jamais été très épanouissante. Cette dernière d'ailleurs, "s'en allait chez le diable" avec le déclin de l'église au Québec. Les vieilles phobies anti-matérialistes et anti-communistes étaient encore largement et solidement implantées. Les jeunes n'avaient donc pas grand choix. Il faut préciser aussi qu'les jeunes en question étaient en majorité ceux de la petite-bourgeoisie. Ils n'étaient pas équipés pour se défendre contre un nouveau mirage idéaliste. Dans cette classe, le culte du livre est assez fort, et l'ignorance des "choses de la vie" aussi (lutte pour la production, lutte des classes). On oriente sa vie à partir de lectures éclectiques où domine l'idéalisme. Ce qui suit est plutôt hypothétique et incomplet et mériterait d'autres recherches, mais il nous semble que, sans être le facteur déterminant, l'éducation des collèges classiques et séminaires de philosophie n'y est pas pour rien dans la préparation du terrain de la contre-culture. Voici des noms de penseurs au programme de ces institutions d'avant 68: St-Thomas d'Aquin (le fond indispensable), Emmanuel Mounier, Maritain, Merleau-Ponty, Gabriel Marcel, Bergson, Daniel Rops, Camus (avec prudence), Sartre (parfois) et dans les derniers temps Theilhard de Chardin. Pour ce qui est du matérialisme dialectique et historique, là comme ailleurs, "la conspiration du silence" a joué. Dans le discours contre-culturel, quand il est question de matérialisme, le mot est toujours péjoratif, parce qu'il s'agit toujours des formes anciennes du matérialisme (vulgaire, métaphysique, mécaniste) dont nous avons dit au début que la bourgeoisie les utilisait (avec un certain succès, en apparence) comme repoussoirs. Il faut ajouter au tableau la faiblesse de l'enseignement historique et le côté rébarbatif de la science. Cette dernière, vendue, mécaniste, à courte vue, parce que la plupart des savants du continent ignorent le

matérialisme dialectique et sont idéalistes ou agnostiques hors de leur laboratoire, ne pouvait passionner personne. De plus elle apparaissait salie de toutes les compromissions avec le combinat militaire-industriel américain.

Dans le contexte "d'ouverture" et d'expérimentation de la révolution tranquille, le mouvement s'est accentué. Les collègues se sont mis très démagogiquement à "répondre aux besoins". Les profs, prompts à céder sous la poussée d'une masse étudiante en moyenne plus âgée qu'aujourd'hui (Il est amusant de voir comment beaucoup d'entre nous sont devenus plus rigoureux quand les étudiants ont rajeuni...) ont largement contribué à entretenir la contre-culture en lui ouvrant les portes de la classe (cours de poésie trippants, créativité galopante, "expression"... et absence de critique). Les philosophes se sont recyclés. Gérard Marier s'est mis à disserter sur le "Maintenant" politique et le "maintenant" contre-culturel:

"Le "Now" politique, dit-il, "c'est le Now d'hommes impatients de changer les choses. Un Now historique quoi. (...) Mais il y a un autre Now, sans lien quant à lui avec le passé et le futur. C'est celui des célébrants de la vie, tout à fait immergés dans le moment, peu soucieux du passé et de l'avenir, ils vivent ici et maintenant avec une totalité saisissante. Tout rappel, toute annonce, toute prévision, tout pronostic les fatiguerait au plus haut point en les arrachant à l'espèce de vie a-historique où ils sont plongés non sans volupté... Le premier Now dit-il "s'érige en Dieu", le deuxième "y participe jusqu'au panthéisme".

(Gérard Marier, dans **Révolution scolaire** éd. du Jour, p. 57-58).

La contre-culture, comme nous venons de le voir a été une bonne affaire pour l'idéalisme vieillissant. Puis arrive la crise d'Octobre. Elle a sans doute eu pour effet d'affermir les convictions des contre-culturels. C'était la preuve qu'il valait mieux "sauver son âme que s'agiter vainement". Le pessimisme petit-bourgeois prit le masque de l'utopie, fuite dans le futur. Ceux qui avaient commencé à s'intéresser à la théorie révolutionnaire, mais surtout dans une optique de perfectionnement individuel, livresque, n'étaient pas assez avancés pour évaluer correctement cette phase historique et basculè-

rent aussi dans la nouvelle théologie, et l'anarchisme "défensif" ("moi, je suis incomputable", "personne ne peut me coller d'étiquette", "je brouille mes tracks", "la gauche, la droite... ça veut rien dire", etc. etc...). Le pessimisme aidant leurs rationalisations ils décidèrent qu'une bataille perdue, c'est la guerre perdue. Un certain nombre ont échappé au naufrage cependant et dans le moment même où leurs communes éclataient sous les contradictions multiples, ils commençaient à lire les bons ouvrages et à militer sérieusement. Les autres, désemparés parce qu'ils voyaient s'éloigner "l'harmonie", étaient partis la chercher en Afghanistan, ... au Mexique... et autres pays "mythifiés."

ceux qui persistent...

Quel est leur rôle actuellement? La situation en est une de fascisation du Régime et donc de nécessité de répliquer coup pour coup aux attaques du gouvernement. Dans le no. 10 de **Chroniques**, J.M. Piote parle des caractéristiques de la fascisation: l'une d'elles est l'homogénéisation du discours bourgeois. Il est évident que depuis déjà pas mal de temps la contre-culture sert le processus. La bourgeoisie, une fois les premiers effrois passés devant les cheveux longs, la dope, le discours de revendication d'une sexualité libre, etc., a vite reconnu ses petits et le visage familier et rassurant de l'idéalisme. Elle a depuis largement diffusé sur les media ses formes, thèmes, et comportements démobilisateurs qui retombent en pluie sur la population. Le clergé décrépité et dédoré a vite compris l'avantage qu'il y avait à se recycler dans ce nouveau courant, plus ultra-montain que le pape dans son désir de "vie sacrée" et son Teilhardisme militant. L'alliance s'est faite depuis quelque temps: on a repeinturé Jésus Christ psychédélique, les messes swingent, les pastorales scolaires sont menées par des curés très "cool" très rogériens qui commencent parfois leurs cours par des séances de méditation dans la position du lotus, histoire de mettre vos enfants en condition... Il y a quelque temps la contre-culture pouvait encore nous apparaître sympathique. Elle a malgré tout apporté beaucoup de choses positives et nécessaires, qui resteront dans les formes de notre futur. Mais avec la crise qui avance et le contexte de

lutte qui existe aujourd'hui, la contre-culture cesse d'être amusante et sa complicité démobilisatrice apparaît plus nettement à ceux qui ne veulent pas se laisser faire.

Michel Brissonnet

mainmise: la nouvelle culture en dehors de la lutte des classes?

Introduction

Il me paraît important de souligner deux faits de conjoncture qui pourraient sembler importants pour la lecture de ce qui suit. Au mois d'avril 1975, s'est tenue à Montréal (Bibliothèque Nationale) une rencontre internationale de la contre-culture. Semaine agitée s'il en fût, mais qui se termina dans la plus triste platitude, la journée devant servir à la synthèse des travaux étant la même pendant laquelle, à quelques rues de là, siégeait le Tribunal de la culture (sans préfixe). Toute la semaine s'était déroulée dans une certaine confusion, malgré l'organisation assez systématique d'ateliers par thèmes. L'origine de cette confusion fut un duel renouvelé chaque jour entre les chantres de la nouvelle-culture et la critique marxiste, pour l'occasion, plus ou moins bien articulée. On ne débloqua pas vraiment, ni dans le sens d'une élaboration sérieuse des thèmes proposés, ni dans le sens d'une critique dépassant les généralités. De plus, d'internationalisme cette semaine se transforma rapidement en rencontre locale, relevée à quelques reprises par la présence de la contre-culture Yankee. A la suite d'un incident, en début de semaine, un délégué français quitta les lieux, croyant se retrouver à Nanterre, Mai '68. Quant aux Pères Américains Ginsberg et Burroughs, ils venaient nous dire que la contre ou nouvelle-culture était morte

déjà il y a un bon petit moment. Certes, dans **Mainmise**, il y a toujours eu une certaine conscience de l'épuisement du mouvement culturel. Mais il y avait le secret espoir que le Québec serait la terre d'élection d'une nouvelle culture pouvant servir de modèle au reste de la terre. Je crois donc que l'équipe de **Mainmise** a éprouvé durement ce constat d'épuisement. L'amincissement progressif du contenu de **Mainmise** au fil des âges en témoigne d'ailleurs partiellement. Mais brusque retour des choses, regain d'espoir, **Mainmise** fait peau neuve au numéro 53. Et c'est le deuxième fait que je voulais souligner. Il est intéressant, à ce propos, de jeter un coup d'oeil sur l'éditorial de ce numéro, intitulé: "**Mainmise**, une révolution permanente...". On y apprend que "le travail de recueillement, de synthétisation et de propagande des idées" a été accompli dans les vieux **Mainmises**. Mais devant "un éclatement du mouvement contre-culturel" — un de plus — on sent le besoin de se disperser. Pris à choisir entre une critique du monde-en-place-qui-va-éclater et une élaboration concrète de l'alternative, **Mainmise** a choisi une orientation qui, dit-elle, contient ces deux éléments et est "le ferment évolutionnaire le plus actif": la musique. **Mainmise** sera maintenant une revue spécialisée de musique. Mais elle n'oubliera pas la politique, car elle "s'engage officiellement ici à ne jamais prendre d'autre parti que celui de chercher à refléter à travers son équipe l'organicité du grand Village Québécois qui finira peut-être par servir de modèle au reste de l'Amérique".

Si je rappelle ces deux faits, c'est pour mettre en garde contre l'attitude qui voudrait considérer l'analyse qui suit comme dépassée, n'ayant plus d'objet. (1) Il me faut rappeler ici qu'il ne faut pas faire l'histoire d'une idéologie à partir de l'histoire d'une équipe de rédaction, mais bien plutôt à partir de son intrication dans des rapports sociaux et, plus généralement, dans la lutte des classes. Ce qui compte avant tout est d'utiliser le corpus proposé comme moyen de découvrir la systématité d'une idéologie qui lui donne son efficacité. A ce titre **Mainmise** me semble fournir ce moyen.

J'explique ici de quoi il est question. Les pages qui suivent ne sont que le point d'arrivée d'un travail en profondeur effectué sur la revue **Mainmise**. Je fais donc grâce au lecteur de tout l'appareil de justification

1- L'analyse porte sur les 42 premiers numéros.

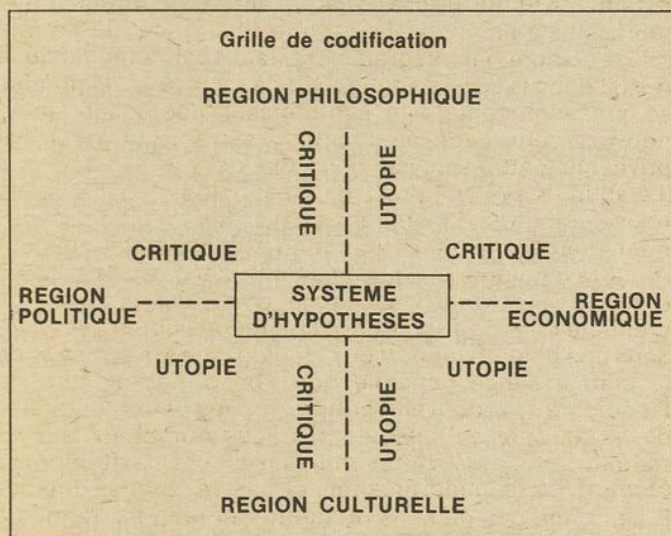
théorique et méthodologique qu'on pourra retrouver dans une publication ultérieure. Je me contente d'indiquer maintenant le but de cette analyse et très sommairement la procédure de cette recherche.

Mainmise s'est définie, elle-même, comme "un manuel de pilotage qui guide les hommes vers un devenir". Voilà une façon élégante de résumer le projet de la revue. Celle-ci s'est donné pour mission de fournir les outils nécessaires à une mutation de l'homme. Tout son projet est orienté vers le passage d'une culture traditionnelle et répressive à une nouvelle culture libératrice. Je ne fais que reprendre, ici intégralement, le discours même de la revue, dans le but de souligner qu'à ce niveau, **Mainmise** se présente comme le synthétiseur des idées de la nouvelle-culture (cf. plus haut). C'est à ce titre que j'ai privilégié cette analyse pour me donner les moyens d'établir la systématité d'une idéologie, celle de la nouvelle-culture. Le problème est évidemment de savoir, premièrement, si ce corpus rend compte adéquatement de cette idéologie et deuxièmement, dans quelle mesure elle a une certaine résonance chez les lecteurs. La première interrogation trouve une réponse plus adéquate dans une mise en rapport de l'idéologie de **Mainmise** et de la connaissance générale que l'on a par ailleurs de l'idéologie de la nouvelle-culture (i.e. les pères "naturels" de la nouvelle culture, les ouvrages nombreux qui en traitent...etc.). Mais mon propos n'est pas de développer ce point. La seconde question n'a pas de réponse directe. Il ne donne pas de sens de mettre en rapport, termes à termes, l'idéologie et son "consommateur". La réponse prendra plutôt la forme d'une élaboration sur le rapport qu'entretient cette idéologie à une conjoncture de lutte des classes (voir la fin de l'article).

Quant à la procédure, elle se résume à l'application de deux méthodes d'analyse de contenu que l'on peut qualifier de traditionnelles, à ceci près que le cadre théorique qui les structure n'appartient pas au champ théorique habituellement associé à l'utilisation de ces méthodes. Je ne fais qu'indiquer en passant que ce choix méthodologique est le fait d'un constat d'impuissance (temporaire?) des méthodes plus scientifiques (linguistiques, sémiologiques) à traiter la question du sens. La première analyse fut donc strictement descriptive. Elle rend compte du contenu explicite de la revue: les divers thèmes traités, les divers genres et formes de traitement, la source, l'importance et l'évolution de tout ceci. La

seconde analyse est une analyse plus en profondeur qui porte sur des thèmes idéologiques. Cette analyse thématique fut pratiquée à partir de la grille d'analyse que l'on retrouve au tableau 1.

tableau 1



Je ne fais que commenter brièvement cette grille. Le point central en est le système d'hypothèses, que l'on retrouvera plus loin et qui est au principe de la sélection des unités signifiantes dans les articles et éditoriaux échantillonnés. Les régions idéologiques appartiennent au champ de concrétisation de l'idéologie en général. Elles permettent de répartir les thèmes idéologiques concrets selon certains domaines d'application. Quant aux dimensions critique / utopie, elles réfèrent soit à l'aspect critique du discours de la nouvelle-culture portant sur une région ou sur un appareil, soit à l'aspect utopique de ce même discours en tant qu'il propose (apparemment) des éléments nouveaux.

1. bref aperçu du matériel publié

J'ai dit, plus haut, que l'analyse descriptive prétendait rendre compte du contenu explicite de **Mainmise**. Elle ne peut nous permettre d'approfondir les thèmes traités par la revue, encore moins de discerner les idéologies concrètes qui y sont véhiculées. Au plus, elles nous donne une idée du contenu, de sa forme et de sa source. Je vais ici tenter de résumer les résultats obtenus par cette démarche.

J'ai distingué plusieurs types d'unités écrites ou dessinées, publiées dans **Mainmise**: éditoriaux, articles, chroniques, bandes dessinées, oeuvres d'art, citations. Les articles et les chroniques occupent en importance la plus grande part (respectivement 42.6% et 26.1%). Les éditoriaux sont minces ou inexistantes. Les bandes dessinées, elles, occupent en permanence près de 20% des unités de la revue. Quant aux oeuvres de création, elles représentent au départ une très faible proportion du contenu publié. Elles augmenteront leur importance avec la venue de Raoul Duguay et Paul Chamberland. Dans l'évolution, on remarque principalement une baisse relative du nombre des articles et une augmentation inverse du nombre de chroniques. Ce phénomène a été interprété comme voulant dire que la revue est prise de plus en plus en charge par une équipe et qu'une politique de rédaction semble s'établir. Les articles sont des unités qui s'apprécient à la pièce autant pour l'éditeur que pour le lecteur. Les chroniques impliquent davantage une certaine forme de continuité.

Pour l'analyse thématique j'ai retenu les éditoriaux et les articles. Voyons donc sommairement les diverses catégories d'articles. Il est intéressant de constater que les divers articles consacrés à la nouvelle-culture, comme telle, représentent la catégorie la plus fréquente. Et cette tendance est même accentuée au fur et à mesure de l'évolution de la revue. Nous le verrons plus loin, il est de propos explicite pour la revue de contribuer à la constitution d'une nouvelle-culture. Cette volonté s'exprime donc concrètement par un accent important mis sur l'élaboration d'une philosophie, de valeurs et de modes de vie contribuant à bâtir une société "alternative". Les deux thèmes les plus importants qui suivent cette première catégorie d'article, sont la drogue et la musique. Ce sont vraiment les deux piliers sur

lesquels on veut fonder une expérience nouvelle. Il est à noter, cependant que le thème de la drogue perd de son importance dans les dernières périodes. Cela s'expliquerait peut-être par une certaine "récupération" de la question par les mass-média et une certaine libéralisation des moeurs vis-à-vis ce phénomène. La drogue perdrait, en partie, son caractère marginalisant. Enfin les thèmes traités à part égale et qui représentent bien les autres éléments de la nouvelle-culture sont: l'écologie, la sexualité, la santé du corps et les expériences religieuses. A mesure que l'importance de la drogue diminue dans le contenu de **Mainmise**, celui de l'écologie s'accroît. Il est curieux de noter que cet accroissement est concurrent d'un intérêt général de la société vis-à-vis ces problèmes.

L'examen de l'importance relative des diverses chroniques a tendance à confirmer les observations effectuées à propos des catégories d'article. Si on regarde le regroupement des diverses chroniques que j'ai effectué, il apparaît clairement que c'est le "Mouvement" (i.e. toutes les pratiques contribuant à la constitution d'une nouvelle-culture) qui est le thème préféré des chroniqueurs. Puis la musique est l'élément le plus important dans les chroniques après le "Mouvement". Enfin les autres thèmes de la nouvelle-culture sont tous abordés dans les autres chroniques.

Si on examine la forme du contenu publié, on peut affirmer qu'elle est originale. Dans l'ensemble des numéros plus de 35% des unités comprennent plus de la moitié de leur surface illustrée. Ce pourcentage était beaucoup plus avantageux au début, puisque 70% des unités avaient alors plus de la moitié de leur surface illustrée. Le pourcentage oscille, par la suite, entre 20 et 40%. Mais cela est relativement exceptionnel. La revue demeure une revue d'information et d'idéologie, plutôt que de création, mais on y investit au niveau de nouvelles formes.

Enfin le troisième élément descriptif concerne la source. J'ai pu démontrer que le contenu était majoritairement de source autochtone. Mais cela est encore plus vrai dans le second format (à partir du numéro 21) où le contenu autochtone s'accroît. Par contre, on constate que certains types d'unités sont plus majoritairement autochtones: les éditoriaux, les chroniques, les oeuvres de création. Les articles par contre sont dans l'ensemble pour moitié autochtones et pour moitié d'origine étrangère. Par contre les articles portant sur les

thèmes les plus généraux et les plus importants dans **Mainmise** (Nouvelle-culture, drogue, musique) sont davantage d'origine autochtone. Ce sont d'ailleurs ceux-là qui feront l'objet de l'analyse thématique. Les articles plus spécialisés proviennent davantage de l'étranger.

Enfin, il faut faire observer que la revue comprend de moins en moins de pages et que son contenu a tendance à s'amenuiser au fur et à mesure de son évolution dans le temps.

2. l'idéologie de mainmise

Je dois, ici, procéder à un raccourci qui pourra paraître inacceptable aux fervents lecteurs de **Mainmise**. Je ne peux, dans l'espace qui m'est réservé, rendre compte, fut-ce descriptivement, d'une idéologie qui se veut globale et qui, pour autant, emprunte des formes très complexes. J'ai donc choisi de procéder à partir des hypothèses de ma recherche et d'indiquer, pour chaque groupe d'hypothèses qui correspond à une région idéologique, la pertinence de ces hypothèses.

A. Hypothèse centrale: Région philosophique

La revue **Mainmise** accorde un primat absolu à l'**individu** (la personne) en tant que sujet libre, sensible, volontaire et source de toute expérience, à l'encontre d'une relégation au second plan des rapports sociaux (si elle ne les méconnaît pas tout simplement).

Corollaire 1: A l'encontre d'une représentation des formations sociales comme lieux de rapports sociaux conflictuels, **Mainmise** offre une représentation du Monde et de la Société comme **Totalité organique**.

Corollaire 2: Pour **Mainmise**, la transformation du tout (société, monde) passe par la libération de l'individu sous son double aspect d'une transformation des consciences et de l'expérience vécue quotidiennement.

Ces trois hypothèses interreliées, si elles s'avèrent exactes, cernent les contours du fondement philosophique de l'idéologie de **Mainmise**. L'Hypothèse centrale est

capitale pour le développement qui suit, en autant qu'elle désigne le fonctionnement premier de l'idéologie dominante du Mode de production capitaliste et que sa vérification établirait un lien de consanguinité entre celle-ci et l'idéologie de la nouvelle-culture. Sa spécialisation en corrolaires, si elle s'avère juste, contribuera à identifier les registres relativement autonomes du fonctionnement de l'idéologie de la nouvelle culture.

Si l'on procède, d'abord, par ce qui n'est pas dit dans **Mainmise**, il ne fait aucun doute que les rapports sociaux de production sont totalement méconnus, quelle que soit la forme idéologique qu'aurait pu prendre cette connaissance. Certes, à quelques reprises, est-il mention de l'exploitation capitaliste, mais en filigrane davantage comme un slogan que comme une analyse. De façon générale, tout indique au contraire une aversion marquée pour toute idéologie qui mettrait au centre de sa réflexion les problèmes de classes sociales ni encore moins de lutte de classes. Pour **Mainmise** la priorité, c'est l'individu. On méconnaît la théorie des classes, si ce n'est à quelques occasions des références à la société post-industrielle dont la fille naturelle est la notion de classe moyenne. Et si on reconnaît, en les méconnaissant, les classes, c'est alors pour déclamer la futilité de toute tentative pour les transformer politiquement. De là, l'**apolitisme** militant de **Mainmise**. L'individu doit revenir au centre des préoccupations. Pour **Mainmise**, c'est lui qu'on a défiguré, morcellé, atomisé. C'est lui qui doit retrouver sa totalité. L'idéologie de la nouvelle-culture est une idéologie de la quête d'un sujet renouvelé dans sa totalité perdue. L'homme "libre" de la révolution bourgeoise, jouissant des facultés de choix et d'initiative que lui procure la philosophie des lumières doit être dépassé en lui rendant, en plus, sa nature perdue (Rousseau). Toutes les analyses que j'ai faites du matériel montrent sans contredit la prédominance de ce point de vue.

Mais une première différence, par rapport au discours dominant, apparaît dans le lien indissociable qui est opéré entre le problème de la transformation et la définition même de l'individu. L'idéologie dominante tend à représenter l'individu-sujet dans l'éclairage du droit. Le sujet bourgeois est un sujet libre, jouissant du libre arbitre, et ainsi qualifié pour entrer en rapport contractuel avec d'autres sujets libres. Dans **Mainmise** on ne retrouve l'individu qu'en autant qu'il est question de le

libérer. Cela implique une critique tout azimut de la société actuelle. Pour étendue qu'elle est, cette critique n'est pas nécessairement profonde. Ce qui est reproché à la société, c'est d'avoir réduit l'individu, d'avoir réduit son champ de connaissances et d'expériences, d'avoir réduit sa sexualité, sa perception, sa jouissance, d'avoir encadré l'exercice de sa "liberté". La notion d'individu n'est pas remise en question, mais sa face opposée c'est-à-dire le principe idéologique de son regroupement, la société. "l'homme est bon, c'est la société qui le corrompt..." Il faut donc reprendre à la source, transformer la conscience des hommes. Cette transformation des consciences se fera par l'expérience vécue, quotidiennement: drogue, sexualité, musique...etc. Cette problématique qui oppose l'individu à la société a le net inconvénient de méconnaître totalement le caractère de classe d'une formation sociale de type capitaliste. Il n'y a pas le spectre angoissant d'une société sans pitié qui plane sur la tête de tous ses sujets, mais bien plutôt une classe exploiteuse qui est sans pitié pour une classe exploitée. Voilà toute l'ambiguïté de la nouvelle-culture: une critique virulente de certaines institutions, puis la reconduction du fonctionnement le plus essentiel au mode de production, l'isolement du sujet.

Si l'idéologie dominante propose à la fiction juridique du sujet libre le principe non moins fictif de sa représentation dans la société ou la nation, l'idéologie de **Mainmise** associe à la notion de l'individu retotalisé, la vision du monde comme totalité organique. L'Univers est un vaste système vivant dont les lois correspondent d'un niveau à l'autre. L'homme est un tout (i.e. autosuffisant jusqu'à un certain point) qui fait partie d'un **Grand tout** qui est à la fois à son image et au principe de son intelligence. Que ne sommes nous pas loin de l'idéologie du sujet "minuscule" dans son rapport au sujet "majuscule" (2) (représentation judéo-chrétienne). Si l'on passe sur l'aspect mystique, par ailleurs fort à la mode à **Mainmise**, on reconnaît dans cette vision le principe d'un Ordre. Ordre contesté un temps, dans la mesure où il émane de la société, mais aussitôt reconvoqué sous la figure d'une Nature universelle.

2- Louis Althusser "Idéologie et Appareils idéologiques d'Etat", in *La Pensée*, 1970.

Si je résume, je dois constater que l'hypothèse centrale et ses corrolaires se sont avérés justes. Premièrement, l'idéologie de la nouvelle-culture n'est qu'une expression particulière de l'idéologie dominante dans son fondement philosophique. Elle en est l'expression dans la mesure où elle contribue à l'isolement du sujet par le primat absolu qu'elle accorde à l'individu et dans la mesure où elle ignore les rapports sociaux, ignorance qui prend la forme d'un apolitisme militant. Deuxièmement, elle en est une expression **particulière** en autant que l'individu ou le sujet n'est pas présenté sous sa forme juridique, mais associé indissolublement au problème de sa libération. L'axe central du discours de **Mainmise** est le problème de la Transformation: du pôle fragmentation au pôle retotalisation. Par contre, cette poussée vers l'Utopie n'en demeure pas moins fondamentalement opposée à une véritable transformation, car elle est fondée sur une fausse opposition société / individu. L'ignorance des rapports de classe, oriente la lutte au niveau des effets des contradictions d'une formation sociale et non au coeur de ces contradictions. Mais il faut se garder de croire que ces luttes sont sans effets aucuns. Nous verrons plus loin qu'elles peuvent s'inscrire dans la surface complexe des diverses formes que peuvent prendre les luttes de classes dans une conjoncture. Troisièmement, l'orientation mystico-philosophique que la revue tend à prendre de façon de plus en plus prononcée conduit à penser qu'au-delà de la libération de l'individu, ce qu'on appelle, c'est un ordre nouveau. L'appel aux lois de la Nature, la vision d'un monde où tout a sa place et correspond sabrent toute velléité de luttes ayant un caractère social. L'idéologie de la nouvelle-culture, dans sa ressemblance et ses dissemblances, doit donc occuper une place particulière dans les rapports de classe. Je tenterai de l'indiquer plus loin.

B. Région politique

Hypothèse générale: Relativement à l'ensemble du contenu thématique du corpus étudié, la région politique est sous-développée.

Hypothèse spécifique: Une partie importante du contenu thématique de la région politique vise à condamner les formes de lutte politique dites traditionnelles, et à

encourager une dépolitisation.

Hypothèse spécifique: La théorie de l'organisation politique de la nouvelle-culture est sous-développée.

L'idéologie de la nouvelle-culture étant une idéologie globale, elle touche toutes les régions idéologiques. Cependant, parce que son projet est, en dernière analyse, de favoriser la révolution culturelle, on doit s'attendre à un sous-développement relatif des régions politique et économique. Cette hypothèse est vérifiable si l'on considère l'ensemble du contenu publié dans **Mainmise**. En effet, si l'on se réfère à l'analyse descriptive que j'ai effectuée par ailleurs, on constate bien peu de place accordée aux thèmes politiques. Par contre, les éditoriaux accordent une importance inattendue à cette dimension. De plus, la grille de lecture, appliquée au corpus échantillonné, a fait ressortir un grand nombre d'unités se référant à des thèmes politiques. Près d'un cinquième des unités codifiées sont classées dans la région politique, par rapport à une répartition nulle qui aurait dû donner 25%.

tableau II

Répartition des unités codifiées et leurs pourcentages selon les régions

Régions	Nombre d'unités	%	Total	% total
philosophique	54	24.3%	54	24.3%
économique	24	10.8%	24	10.8%
politique	43	19.4%	43	19.4%
culturelle				
société et culture	46	20.7%		
drogue	22	9.9%		
sexualité	22	9.9%		
écologie	11	5%		
Total culturelle	101	45.5%		
GRAND TOTAL	222	100%		

On peut conclure que cette hypothèse est vérifiée si l'on considère l'ensemble du contenu publié. Elle est par contre atténuée par deux facteurs: premièrement les éditoriaux reflètent plus la querelle qui est fait à **Mainmise** de son apolitisme et la défense qu'on y oppose. Deuxièmement, notre grille d'analyse a certainement extirpé au maximum l'information portant sur le thème politique, gonflant ainsi l'image de la réalité.

Si l'on regarde maintenant les deux hypothèses spécifiques, on doit constater, d'une part, qu'elles rendent compte de la réalité de **Mainmise** et d'autre part, qu'elles résument, somme toute, la totalité du contenu politique de **Mainmise**. Essentiellement, **Mainmise** condamne toute forme de pratique politique comme étant improductive d'une véritable transformation. Je dois rappeler ici le primat absolu accordé à la libération de l'individu, par la transformation des consciences, qui entraînera la libération culturelle, puis la libération sociale. Là est l'essentiel de la pensée "révolutionnaire" de **Mainmise**. Cela entraîne un apolitisme militant, qui prend la forme d'un vide: absence de mention de conflits de classe, de l'exploitation capitaliste mondiale ou de toute forme de lutte politique (3); et qui prend la forme d'un plein: incitation constante à une dépolitisation. Conséquence de ce qui précède, il n'est pas surprenant de voir confirmer l'hypothèse du sous-développement du discours sur l'organisation politique dans **Mainmise**. Pour tout dire, cette catégorie fut plus ou moins imposée à la problématique de **Mainmise**. La question posée au matériel était celle de l'identification des problèmes d'organisation et des solutions apportées. On voit que, dans **Mainmise**, ces questions sont rares et les réponses davantage. La solution est à rechercher, pour **Mainmise**, dans les expériences quotidiennes: organisations communales, Head shops...etc. La révolution procédant des parties vers le tout, l'organisation doit refléter cet éparpillement souhaité. Ces deux caractéristiques de l'idéologie de **Mainmise** nous éclairent sur la position qu'occupe ce discours dans la lutte des classes. Quelles chances les expériences de lutte ont-elles de réussir sans organisation? Nous le verrons un peu plus loin.

3- Ceci est sujet à des nuances que l'analyse plus complète du matériel autorise. Par contre, ces nuances ne contreviennent pas, quant au fond, à ce qui est dit ici.

C. Régions économiques :

Hypothèse centrale: Relativement à l'ensemble du contenu thématique du corpus étudié, la région économique est sous-développée.

Hypothèse spécifique: Les critiques adressées au système économique sont superficielles.

Hypothèse spécifique: les formes d'organisation économiques proposées par **Mainmise** sont passéistes.,

Un examen du Tableau II montre à l'évidence que très peu d'unités de codification furent repérées dans cette région. Par contre, il faut souligner qu'en ce qui concerne le problème de l'organisation économique préconisée par **Mainmise**, plusieurs articles, portant par exemple sur les communes, ne furent pas retenus pour l'analyse thématique. Dans cette mesure, on peut affirmer que si **Mainmise** accorde une certaine importance à la région économique, c'est par le biais de l'expérience vécue de nouveaux modes d'organisation. Mais cela n'invalide pas l'hypothèse, parce que le discours économique en tant que tel demeure sous-développé.

Les hypothèses spécifiques se sont aussi avérées justes. Les quelques mentions du système capitaliste comme système d'exploitation et de la propriété fondant l'exercice du pouvoir sont incidentes et non intégrées à une analyse en profondeur du système économique. Cette région s'organise aussi autour de l'axe de transformation: fragmentation / retotalisation. C'est-à-dire, bien peu de critiques du système, et bien plus de critiques de ces effets de parcellisation de l'activité humaine, d'atomisation des consciences et d'émiettement des facultés et capacités des individus. A ces maux, un remède: le retour en arrière. Il faut, en même temps qu'on retrouve la totalité de l'homme dans une Nature, retrouver les principes naturels de l'organisation humaine. De là la préconisation de formes d'organisation économique passéistes: la commune comme unité de production, l'agriculture, l'artisanat, le petit commerce comme moyens de subsistance, le troc comme moyen d'échange. La stratégie de **Mainmise** est de viser à l'autosuffisance, avec l'idée implicite que là

réside le bain de dissolution du système actuel. On verra plus loin que l'incapacité de discerner les mécanismes de fonctionnement des rapports économiques risque d'éloigner **Mainmise** du champ des luttes principales, tout en lui ménageant l'illusion d'être au centre des transformations.

D. Région culturelle:

Hypothèse générale: Relativement à l'ensemble du contenu thématique du corpus étudié, la région culturelle est nettement privilégiée.

Hypothèse spécifique: La revue **Mainmise** épouse la cause des mouvements sociaux à caractère culturel et appuie d'abord des luttes au niveau de la vie quotidienne.

Hypothèse spécifique: La critique culturelle porte plus sur les effets observés dans les appareils critiqués que sur les causes de ces effets (cf. Ecole, média, famille, bureaucratie, culture en général).

Hypothèse spécifique: La drogue, la sexualité, la technologie et la musique sont considérées comme les moyens et les véhicules de la révolution culturelle.

45.5% de toutes les unités codifiées touchent la région culturelle. Si l'on ajoute à cela les unités de contenu non retenues pour la présente analyse, étant donné leur caractère trop spécialisé (i.e. musique... etc.), on est amené à endosser l'auto-définition de **Mainmise** comme étant une revue orientée vers la définition d'une culture. La transformation de l'individu préconisée par **Mainmise** implique une transformation de ses expériences immédiates et quotidiennes: une modification de ses modes d'être, de faire et d'agir, pour reprendre une définition anthropologique de la culture. Il est donc logique que le gros du contenu porte sur la région culturelle.

La première hypothèse spécifique supposait que **Mainmise** appuyait les mouvements sociaux à caractère culturel. On peut définir ceux-ci comme mouvements sociaux dont l'enjeu est la libération d'une oppression dont le caractère dominant se situe à l'intérieur d'un appareil idéologique (ex.: rapports homme-femme dans la famille, répression sexuelle dans la famille, mouve-

ment étudiant ou drop-outs par rapport à l'école, l'usage de la drogue par rapport à plusieurs appareils... etc.). Qualifier ces mouvements de culturels n'enlève en rien leur caractère profondément ou possiblement politique. Cela vise à les distinguer de mouvements sociaux-économiques politiques ou dont le caractère global permet de croire qu'ils visent le pouvoir l'Etat comme enjeu de leur lutte. Nous l'avons vu plus haut, toute référence à des luttes politiques dites traditionnelles est condamnée. A cela, on oppose effectivement des luttes au niveau de la vie quotidienne, "subversives" dans la mesure où elles visent le renversement des tabous les plus sacrés de la société. On observe donc dans **Mainmise** un appui aux mouvements comme celui de la libération de la femme, celui de la libération des homosexuels (mâles), celui de la libération des lesbiennes, comme celui de la contestation passive de l'école par le dropping-out, comme celui de la libération des indiens, comme ceux, nombreux, caractérisés par une expérimentation mystique etc. Si tous ces mouvements sont encouragés aussitôt qu'ils se manifestent sous une forme un tant soit peu organisée, il est d'autant plus probant de constater que les moyens préconisés pour favoriser la transformation sont effectivement des moyens qu'on peut qualifier de culturels. Il s'agit d'abord de la drogue qui est considérée comme le moyen par excellence d'étendre les frontières de la conscience. A l'exception de l'héroïne, tous les "voyages" sont recommandés. L'épanouissement des consciences qui s'en suivra favorisera la libération de l'individu. Par contre, selon **Mainmise**, l'expérience de la drogue ne peut être menée de façon autonome, puisque les usagers "straight" n'en tirent pas le même bénéfice. La drogue fait pénétrer dans la nouvelle-culture. Mais celle-ci est à la fois condition du bon usage de la drogue. S'agit-il là de dialectique ou de la forme circulaire de tout discours idéologique? La sexualité possède les mêmes qualités catalytiques. On en préconise l'exercice le plus complet, dans le sens de l'éventail des possibilités (toutes celles auxquelles vous pourrez penser) et dans le sens d'une gymnastique érotique. La pratique libérée de la sexualité, libère à son tour les consciences. La technologie est aussi un véhicule de transformation. Il peut s'agir des média, dont le contrôle fournit la clé du village global. Il ne faut pas confondre les technologies chaudes ou froides. Les premières ne prolongent qu'un seul des sens (i.e. la

typographie), les secondes prolongeant plusieurs sens (i.e. télévision). Il faut donc viser à développer l'utilisation de ces technologies électroniques qui contribuent à favoriser la multidimensionnalité de l'homme et à réduire le monde à l'échelle d'un village. Mais il peut s'agir aussi de certaines technologies de survivance par opposition à la technologie industrielle. Enfin la musique est un autre moyen de la révolution. Notre corpus l'a exclu totalement de l'analyse. Par contre, dans l'analyse descriptive, on pouvait conclure qu'à peu près 7% du contenu global de **Mainmise** y était consacré. De plus je rappelle que le troisième format de **Mainmise** (à partir du numéro 53) sera consacré essentiellement à la musique définie comme "ferment évolutionnaire le plus actif".

Il faut faire deux remarques sur ces deux hypothèses confirmées. Cela nous permettra, entre autre, de vérifier l'hypothèse de la superficialité de la critique des institutions laissée en plan jusqu'ici. Premièrement, autant au niveau de l'appui des mouvements sociaux que du discours sur la transformation, il y a toujours comme prérequis la libération de l'individu. On la retrouve au point de départ. Quand l'homosexuel parle de sa libération, il en parle d'abord comme de sa libération personnelle. Il veut d'abord et avant tout "s'accepter lui-même", totalement en nourrissant l'espoir que sa libération, additionnée aux autres, produire une transformation profonde. L'acte de "fumer", bien qu'on en vante le caractère subversif, en ce qu'il remet en cause les mécanismes de discipline de la société, est d'abord et avant tout un acte de retour à soi. Il faut explorer ses profondeurs. Cet incessant retour sur la personne annonce ma deuxième remarque. En effet, l'incapacité de dépasser vraiment la libération personnelle provient de l'incapacité de faire une analyse des rapports sociaux et de la structure sociale. Les critiques des institutions portent sur les effets plutôt que sur leur fonctionnement. Par exemple **Mainmise** reprend le discours de l'école libre. Le procès du caractère répressif, atomisateur, parcellaire de l'école est bien mené. Mais en aucun temps n'est-on en mesure d'en montrer le fonctionnement au niveau de la reproduction des rapports sociaux de production, non plus que le caractère nécessaire des rapports que l'école entretient avec l'ensemble de la structure. De la même façon on fera le procès de la famille comme réprimant l'expression la plus profonde de l'individu, l'exercice de sa sexualité. Mais encore la

critique, incapable d'insérer ces constatations dans une analyse plus globale des rapports de dominance entre sexes, eux-mêmes dépendant des rapports plus généraux d'exploitation, est restreinte à proposer des solutions individuelles (gymnastique érotique) ou des simulâcles de solutions collectives (le mariage de groupe, la commune), dont tous les problèmes ne sont même pas encore répertoriés. Enfin un dernier exemple concerne la critique écologique. Encore une fois on est placé devant le tableau impressionnant des méfaits de l'ère industrielle. Par contre l'incapacité d'intégrer cette réflexion dans le cadre d'une pensée sur l'ensemble du mode de production conduit à des prophéties apocalyptiques. Et la seule solution proposée est un brutal retour en arrière, au bon vieux temps où l'homme était près de la Nature. Je l'ai dit plus haut l'axe de la transformation pour **Mainmise** va du constat de la fragmentation à la nécessité d'une retotalisation. Le problème c'est que la fragmentation est l'effet d'une totalité complexe à dominante qui est la forme concrète du mode de production capitaliste et que la retotalisation, figure à peine modifiée de la totalité expressive hégélienne, n'est que la représentation idéologique de ce qu'on souhaite être cette totalité.

3. Idéologie de la nouvelle-culture et luttes des classes

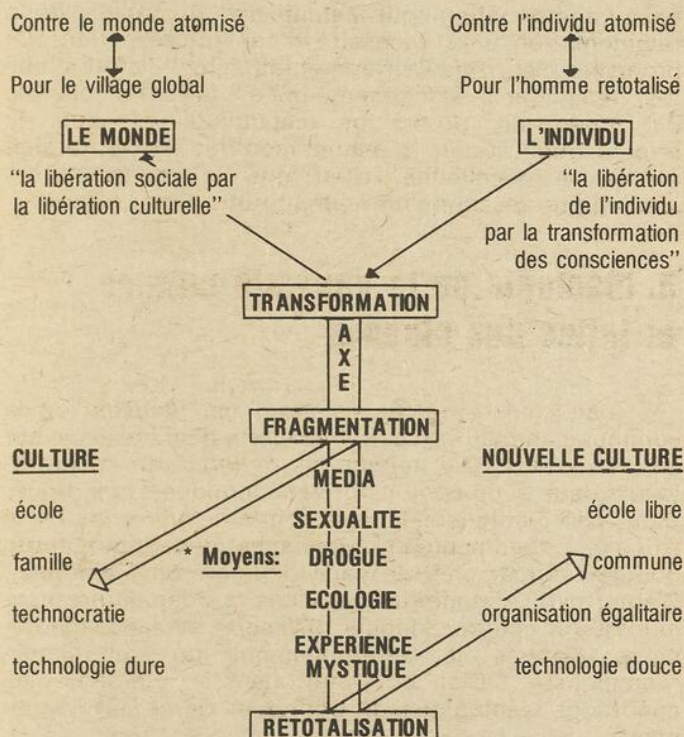
Dans ma recherche, écartant les modèles de la communication qui étudient les effets d'un message sur les récepteurs, j'ai retenu les notions de tendance idéologique et de conjoncture économique et politique. D'une part j'indiquerai le rapport interne qui existe entre l'idéologie dominante et la tendance idéologique petite bourgeoise (caractérisée par l'idéologie de **Mainmise**). D'autre part je montrerai que dans la conjoncture économique et politique depuis 1970 cette tendance idéologique favorise le développement du capitalisme monopoliste d'Etat en contribuant à renforcer les conditions idéologiques et politiques de ce développement.

Il me semble utopique de penser pouvoir décrire ici la conjoncture économique et politique depuis 1960 jusqu'à aujourd'hui. Je me contente de résumer en trois

propositions cette description qui servira de base aux considérations qui suivent: 1. le capitalisme monopoliste d'Etat se développe au Québec depuis les années '60; 2. la "Révolution Tranquille" représente le passage au capitalisme monopoliste d'Etat. La fraction de la bourgeoisie nationale, alliée à la petite bourgeoisie technocratique et nationaliste a fait les frais de cette transformation au profit de la fraction de la bourgeoisie internationale qui est maintenant au pouvoir; 3. les

tableau III

Schéma global de l'idéologie de Mainmise



La musique est exclue comme moyen, parce que exclue du corpus.
En réalité, la musique est considérée comme moyen primordial.

syndicats ont relativement collaboré à la modernisation de l'Etat. Une fois cette tâche accomplie (1966), le pacte fut brutalement rompu et les syndicats, dont incidemment le personnel dirigeant changea, prirent une conscience de plus en plus aiguë de l'antagonisme qui l'opposait à l'Etat, suite au durcissement grandissant à l'égard des travailleurs. En 1970 le Capital monopoliste d'Etat est installé, la fraction internationale de la bourgeoisie est au pouvoir, l'Etat montre sa détermination envers les travailleurs en imposant la loi des mesures de guerre et **Mainmise** paraît.

Il ne faudrait pas faire à **Mainmise** un procès simpliste. Par exemple la création artistique n'est pas suspecte pour autant qu'elle n'est pas l'expression nécessaire de cette conjoncture. Par contre **Mainmise** ne se veut pas une création ou une intervention ponctuelle, sans prétention, dans un domaine quelconque. **Mainmise** est le livre "alternatif". **Mainmise** propose, sous la forme de l'apolitisme, une position politique. Afin de ne rien simplifier, reprenons les choses dans l'ordre.

A un premier niveau, je m'interrogerai sur la relation qui existe entre le fondement philosophique de l'idéologie de **Mainmise** et celui de l'idéologie dominante. Il ne fait aucun doute que la catégorie centrale de l'idéologie dominante, c'est-à-dire le sujet, est aussi la catégorie centrale de l'idéologie de **Mainmise**. Le sujet "libre" est une caractéristique fondamentale des rapports sociaux de production capitalistes. Il fonde le rapport juridique du contrat de travail, mais il contribue à assurer des fonctions de cohésion et de discipline à tous les niveaux d'une formation sociale. De plus, il contribue à masquer les véritables rapports d'exploitation. L'idéologie de **Mainmise** appartient donc, de plein droit, à l'idéologie dominante.

Cependant l'idéologie nationaliste aussi participe à la même catégorie fondamentale. Il est donc plus intéressant de se demander en quoi cette tendance idéologique de la nouvelle-culture se distingue. Je crois pouvoir distinguer trois éléments principaux de l'analyse qui précède.

Mais avant j'expose ma thèse principale: si le développement du capitalisme monopoliste d'Etat exige sur le plan idéologique: un élargissement de la consommation par l'abolition de certains tabous, le démembrement des formes de conscience nationale, la massifi-

cation des individus; et sur le plan politique: la gestion des contestations, un élargissement de la base des partis politiques, un éparpillement des luttes, alors l'idéologie de la nouvelle-culture contribue à assurer les transformations au niveau de l'idéologie dominante nécessaires au développement du capitalisme monopoliste d'Etat.

Le premier élément qui distingue la tendance idéologique de **Mainmise** de l'idéologie dominante est celui de transformation. Je l'ai dit plus haut: **Mainmise** ne parle pas de l'individu sans parler de sa libération. Par contre l'analyse m'a conduit à conclure que cette notion, loin de favoriser une véritable transformation des rapports sociaux, favorise au contraire l'ordre établi. Premièrement l'axe de la transformation est articulé selon un couple de notions qui se font face: fragmentation / retotalisation. Cette conception contribue à représenter la société comme une entité extérieure aux individus qu'elle brime. Tous égaux devant la répression sociale! Cette idéologie produit donc une méconnaissance des rapports d'exploitation, des classes et de la lutte des classes. Deuxièmement la mise en évidence de cette notion contribue à créer l'illusion d'une libération. La transformation des consciences lorsqu'elle se concrétise dans un délire mystico-philosophique relève peut-être plus de l'engourdissement des consciences. Troisièmement la conception de Monde comme totalité organique, principe d'un retour à la totalisation de l'homme, favorise la soumission à un ordre naturel. Et en cela la nature est plus contraignante que la société.

Le deuxième élément distinctif de l'idéologie de **Mainmise** est son apolitisme militant. L'idéologie dominante encourage une participation politique par le biais de la notion de représentativité. Ces conceptions semblent pourtant largement désuètes et l'exercice de la politique aujourd'hui s'oriente beaucoup plus vers une désimplication politique totale. Les campagnes électorales se préparent par des experts en psychologie de masse. Cette tendance me semble encouragée par **Mainmise**. Premièrement la revue ne s'en prend pas seulement à la pratique libérale de la politique (illusion de l'exercice d'un pouvoir), mais aussi à toute lutte politique dont l'enjeu ultime est la prise du pouvoir d'Etat en vue de la transformation des rapports sociaux. Deuxièmement **Mainmise** manifeste une ignorance presque absolue des luttes économique et politique qui sont au centre de la lutte des classes et qui risquent d'entraîner

des transformations réelles. Troisièmement **Mainmise** joue l'anti-nationalisme au profit d'un internationalisme culturel. Elle commence à publier au moment même où les factions nationalistes sont absentes de l'exercice du pouvoir au Québec. D'ailleurs à quelques reprises une sympathie manifeste pour Pierre Elliot Trudeau s'exprime dans **Mainmise**.

Le troisième élément est l'appui général accordé aux luttes nombreuses et différentes menées par des individus qui se disent opprimés. Cet endossement systématique des mouvements sociaux n'est pas, en soi, suspect. Il ne saurait faire de doute que le champ des luttes s'est largement étendu et qu'il n'en faut négliger aucune. La lutte pour la libération des femmes, par exemple, n'est pas nécessairement à reléguer aux oubliettes parce qu'elle ne saurait s'imposer comme la lutte principale. Par contre **Mainmise**, faute de pouvoir produire une analyse des rapports qu'entretiennent diverses luttes entre elles et par rapport aux luttes principales, a tendance à individualiser les luttes et à individualiser les agents de ces luttes. **Mainmise** procède du modèle du "grignotement". Elle encourage la multiplication des luttes qui auraient un effet corrosif sur le système. D'autre part elle présente toutes les luttes sous la figure d'une libération d'abord personnelle. Enfin les moyens préconisés pour mener ces luttes sont à ce point "consommatoires" qu'ils ne peuvent qu'encourager un plus grand isolement (ex: drogue, musique... etc.).

Si on m'objectait qu'il semble curieux qu'une idéologie qui préconise un retour au passé (retour à la nature, mode d'organisation économique passiste... etc.) puisse favoriser le développement du capitalisme à son stade le plus avancé, je répondrais que les solutions souhaitées par **Mainmise** ne touchent qu'un petit nombre, mais que l'effet réel pour le plus grand nombre est celui d'une démission.

Jules Duchastel
Mars 1976

pour une analyse des techniques de créativité en éducation

Le peuple dit bien: "La vie est une école." Dans la langue de la philosophie matérialiste, cela signifie que l'on ne doit jamais cesser d'étudier, que l'étude doit se poursuivre sans interruption parallèlement à l'existence de chacun, cela veut dire également que le travail intellectuel ne peut être détaché du travail pratique. Cela signifie enfin que le travail, la création, la pensée sont complémentaires l'un de l'autre tout au long de la vie de l'homme, où la matière est primaire et la pensée secondaire. Apprendre, penser, sont le produit et le reflet du développement dialectique de la matière.

Enver Hoxha: **Pour la révolutionnarisation ultérieure de notre école.**

A travers l'ensemble du phénomène de la contre-culture, il se retrouve une velléité de sortir la société occidentale de ses nombreuses impasses par des solutions "originales": nouvelles formes de vie, d'expression, etc. On a voulu créer une nouvelle société. Dans le Québec d'après la Révolution Tranquille sont apparues de nouvelles expériences, des activités "divergentes" qui se voulaient autant de libérations par rapport aux pratiques sociales établies. Parallèlement se développe une grande volonté d'expression que ce soit

dans les milieux officiels de production culturelle, que ce soit dans les écoles issues des dernières réformes ou encore parmi ceux qui se veulent marginaux, le temps est à l'expérimentation pour ne pas dire à l'improvisation. On parle de la nécessité de la créativité. La libération passe aussi par la créativité. Sans trop chercher à savoir d'où ça vient, il faut pouvoir faire par soi-même et libérer son moi intérieur en faisant sortir ce qui s'y trouve. On se défoule, ça fait du bien pis c'est l'fun.

Ce que l'on nomme créativité n'est évidemment pas l'invention de la contre-culture. Mais la contre-culture a largement contribué à la diffuser. Ce qui se voulait "underground" a très vite été récupéré. Quant à la créativité... son origine n'était pas si underground que ça, nous le verrons. Ce qui explique que nous la retrouvons partout : dans l'entreprise, en psychothérapie, à l'école, du pré-scolaire à l'université. Après tout, en société démocratique, tout le monde a bien le droit de créer, non ? Mais en répandant ainsi la créativité, a-t-on pour autant démystifié la "création" ? A-t-on seulement défini cette merveilleuse créativité ? Et si l'utilisation des techniques de créativité en milieu scolaire, ce qui nous intéresse particulièrement ici, n'est pas due à la seule contre-culture, nous pouvons noter une évolution parallèle des deux phénomènes pendant les années '60. Durant cette période et encore aujourd'hui, au collégial comme à l'université, dans les cours de sciences humaines, de lettres, de business administration, il y a eu un intérêt croissant pour ces méthodes. Par ailleurs, la contre-culture fait aussi son apparition à l'école sous le couvert d'expérimentations de pédagogie libertaire qui se préoccupe d'expression et de créativité. La venue de l'âge d'or de l'école. Ce sont ces points qui motivent l'insertion d'un article sur la créativité dans le cadre du numéro de **Chroniques** sur la contre-culture. Et si nous voulons examiner ici les utilisations de la créativité en milieu scolaire, de même que démystifier le processus (car il s'agit bien d'un processus), nous tenons également à voir comment, dans une juste utilisation, les techniques dites de créativité pourraient rendre de très utiles services dans une orientation progressiste.

Qu'est-ce que la créativité ? Quelles en sont les techniques ? D'où viennent-elles ? Quelle utilisation en fait-on, en particulier à l'école ? Quelles sont les implications de cette utilisation en société capitaliste ? Voilà ce que nous voulons explorer ici. Mais nous voulons également voir comment la dialectique matérialiste peut

nous aider à mieux saisir l'ensemble du phénomène, et en particulier comment les théories matérialistes de la connaissance et de la contradiction ont depuis longtemps apporté une réponse au problème.

création et production

Les concepts de création et de créativité connotent encore trop l'idée de "tirer du néant". Avec cette acception, dans la même ligne d'ailleurs que celle de l'inspiration, nous sommes en plein idéalisme. Cependant il existe d'autres modes d'approche à la question qui eux, de prime abord du moins, semblent plus justes.

En effet, ce que nous nommerons plus loin le "problem-solving", en tant qu'instrument de travail, offre sur ce point un potentiel intéressant... mais attention : au niveau de ses modes d'application et de leurs conséquences, il n'est pas neutre ! Et nos ténons à en critiquer les utilisations qui nous paraissent erronées à un degré plus ou moins élevé. Cependant nous ne voulons pas tomber dans le piège du dogmatisme. Nous ne voulons pas répéter avec le "problem solving" les erreurs de ceux que Staline nommait les "troglydites" (dans **Le marxisme et les problèmes de linguistique**, p. 15) soit, ceux qui après la Révolution de 1917 voulurent démanteler le réseau ferroviaire russe sous prétexte qu'il était bourgeois et qu'il fallait construire des chemins de fer prolétariens. Nous croyons que les contributions des chercheurs Américains dans le domaine du problem-solving pourront éventuellement rendre des services intéressants si elles sont abordées avec discrimination.

Qu'est-ce que la création ? Dans l'optique que nous envisageons ici, il s'agit de la production de "nouvelles" idées (nouvelles au moins pour le producteur). De nouvelles idées que l'on espère justes. Ces nouvelles idées ne tombent évidemment pas du ciel, elles s'élaborent à partir de l'expérience, de la pratique de l'observation du monde qui nous entoure, de la pratique de l'apprentissage. On ne crée pas à partir de rien : on crée à partir de ce que l'on sait déjà. Les psycho-pédagogues nous disent que c'est là un processus de synthèse : faire de nouveaux liens entre des acquis antérieurs, entre ces acquis et la situation actuelle. Conséquemment, plus un

individu en aura appris, plus il sera informé, plus il aura des chances d'être "créatif", de produire quantitativement et qualitativement.



créativité et solution de problème

Que sont au juste les techniques de créativité? De quoi s'agit-il quand on parle de processus de création? Ici, même les praticiens et les pédagogues Américains (Bloom, Gagné, Guilford, Parnes, pour n'en nommer que quelques-uns (1)) ne tombent pas, dans leurs théories, dans le piège de la création ex nihilo. Ils ne limitent pas leur définition du terme à la production d'oeuvres personnelles (littéraires, par exemple). La création et les techniques de créativité se rattachent en fait à ce qu'ils nomment le "problem-solving"—la solution de problème. Cette catégorie d'activités regroupe non seulement la production d'oeuvres personnelles (littéraires, rédactions de rapports, etc.), mais aussi les synthèses théoriques

(lecture profonde d'un texte qui fait des liens entre les idées, déduction de principes nouveaux et plus complexes à partir de principes plus simples) et la préparation de plans d'action (prévoir un itinéraire facile pour la circulation des heures de pointe, planifier son marché en comparant les prix des items, élaborer une stratégie de lutte syndicale...).

Depuis le temps des Muses, nous voilà retombés bien prosaïquement sur le plancher des vaches. Adieu aussi ce je-ne-sais-quoi, cette mystérieuse-force-de-la-nature-que-quelques-privilegiés-reçoivent-à-la-naissance-et-portent-précieusement-toute-leur-vie-dans-leur-for-intérieur (laquelle, comme par hasard, de toute façon, ne se définit pas car la définir serait la tuer...). L'activité de solution de problème repose bel et bien sur la connaissance, elle-même issue de la pratique. La "création" est un processus qui fonctionne sur une base bien matérielle où l'on retrouve le rôle du langage (très important ici pour la représentation du monde, qui mériterait que l'on s'y attarde plus que le cadre de cet article ne le permet), celui des "habiletés intellectuelles" qui y sont liées, et des habiletés motrices ("physiques"), les trois en rapport dialectique entre eux et avec le monde objectif. Les théories de l'apprentissage et de l'enseignement rejoignent ici des aspects importants de la théorie matérialiste-dialectique de la connaissance, en particulier pour le cheminement depuis l'accumulation des données sensibles vers l'échaffaudage de la connaissance rationnelle jusqu'à l'élaboration de plans d'actions qui retournent à, et vérifient leur justesse par la pratique. (On peut relire à ce sujet **D'où viennent les idées justes**, du Président Mao Tsé-Toung). Nous verrons plus loin en détail le fonctionnement du processus.

Mais avant d'examiner les techniques de créativité et de solution de problème, voyons comment ces dernières sont apparues. Etant donné leur influence manifeste sur notre contexte nous examinerons surtout les contributions américaines dans le domaine qui ont marqué toutes les applications dans le monde occidental. Mais signalons que des travaux importants ont également été accomplis sur la question en Pologne et en U.R.S.S. Il nous a malheureusement été impossible d'en explorer la teneur.

Un survol rapide permet de voir que les "habiletés de problem-solving" préoccupent depuis longtemps les éducateurs, en particulier dans les disciplines scientifiques. Du côté américain, il semblerait que l'intérêt pour le

problem-solving soit d'abord apparu au début du siècle lors de la mise au point d'instruments de mesure de l'intelligence pouvant, entre autres, évaluer cette habileté. Les développements obtenus en psychométrie ont par la suite été appliqués avec succès à l'enseignement du problem-solving. De là l'évolution prend de l'ampleur et les applications se répandent dans l'entreprise privée, puis, en particulier avec la seconde guerre mondiale, dans les forces armées. La variété des applications n'a pas cessé de croître depuis, tant à l'école que dans l'industrie (pensons aux nombreux organismes-conseils pour l'organisation scientifique des entreprises qui fleurissent à Montréal, aux E.U., en France ou ailleurs à grand renfort de brainstorming!). Quant à leur application courante dans les forces armées, ceux qui ont vu le film de Robin Spry **Les événements d'octobre '70** se souviendront peut-être d'un groupe de travail qui, dans son bureau discret d'Ottawa, cherchait à produire des scénarios hypothétiques pour le développement des événements -en cours, à partir desquels diverses investigations étaient ensuite menées. Mais les plus

un stage de créativité
payé par la boîte,
mais *vachement* bien...
une espèce de manoir aménagé
super luxe, très chouette.

et ça a consisté en quoi
ce stage ?



grands utilisateurs des techniques de créativité sont bien les secteurs de production et de vente de biens consommables qui sont toujours "nouveaux et originaux".

Si la créativité et le problem-solving ont été popularisés à l'école ces dernières années, cela tient probablement à deux raisons. D'une part l'apprentissage de l'habileté de la méthode de travail pouvait être nécessaire à une discipline donnée. Dans une perspective générale de l'école, cette application a surtout été réservée aux cours de sciences de façon très pragmatiste (dans les cours de sciences humaines, de lettres ou d'art, le processus de problem-solving est généralement masqué par l'étiquette "création" ...). Mais, d'autre part, les techniques de créativité (par le climat de détente, la suspension du jugement critique, le travail d'équipe bien mené, le caractère plaisant de l'activité) ont été perçues tant par les étudiants que les enseignants comme étant très motivantes, très "renforçantes", selon l'expression des behavioristes. Au delà d'un emploi justifié par les objectifs des cours, ou par une orientation d'ensemble de l'éducation, on a fait du problem-solving une application opportuniste et démagogique qui constitue un des principaux points à critiquer dans l'utilisation de la créativité à l'école. On parle alors de créer pour "libérer", de créer pour créer en soi, le tout sans référence à une véritable problématique d'ensemble. Les étudiants sont motivés par la création donc on l'utilise... Enfin, notons aussi qu'il existe plusieurs techniques de solution de problème dont les aspects peuvent varier en fonction (des besoins?) du problème spécifique: une apparente fragmentation "logique" de la réalité dont il faudrait examiner les effets au niveau de la perception des liens entre les phénomènes de la réalité objective.

solution de problème et résolution de contradiction

Examinons à titre d'illustration les principaux aspects d'une méthode de solution de problème qu'il nous a été possible d'observer et d'utiliser dans l'enseignement collégial et universitaire. La méthode en question est issue et adaptée du travail de plusieurs

*Ben le premier jour
on t'apprend à te concentrer
et à te déconcentrer,
par la respiration, tu vois.*



groupes de recherche universitaires américains sur la créativité (dont celui de Buffalo) de même que d'une entreprise de Princeton.

La méthode nous a semblé particulièrement intéressante à cause de son parallélisme avec l'application de la théorie de la contradiction (voir le Président Mao Tsé-Toung **De la contradiction**) qui constitue une méthode d'analyse de la réalité et de résolution des contradictions-problèmes fondée sur la dialectique matérialiste. Nous tenterons ici de dégager ce parallélisme.

**Etapas de la méthode
de problem-solving:**

- 1° Définition du problème
- 2° Analyse du problème et des sous problèmes; reformulation du problème.

**Application de la
théorie de la
contradiction:**

- 1° Connaissance de la contradiction principale et des contradictions secondaires.

- | | |
|---|--|
| <p>3° Production de suggestions de solutions (par brainstorming ou diverses méthodes).</p> <p>4° Evaluation des suggestions et implantation de la solution choisie.</p> | <p>2° Analyse de l'aspect principal de la contradiction et des aspects secondaires.</p> <p>3° Elaboration de la méthode correcte de résolution.</p> <p>4° Vérification de la méthode correcte par le retour à la pratique.</p> |
|---|--|

Nous sommes face à deux méthodes de travail qui ont des démarches assez semblables. Dans les deux cas nous partons de l'analyse du problème pour aboutir à la production et la mise en pratique d'une solution. Mais la similitude est superficielle: déjà "problème" (difficulté, obstacle à une intention) diffère de contradiction (rapport de forces, lutte de contraires).

*après tu vas bouffer,
après t'as des débats sur le créatif
mais très libres, pas du tout directifs,
t'es en cabine individuelle^{fs}
avec des écouteurs... après tu bouffes^{fs}
tu te détends...*



La méthode de problem-solving a ses mérites pour qui la comprend et l'utilise bien: elle a alors sa rigueur et sa discipline. Et, dans une vue très pragmatiste, elle est efficace. Elle atteint son but qui est de produire le plus grand nombre de suggestions de solutions possible (le raisonnement étant que plus il y aura de suggestions, plus il y aura de chances de trouver des bonnes solutions). Il y a là un potentiel à exploiter, c'est évident.

Quant à l'application de la théorie de la contradiction, elle constitue une méthode non seulement de problem-solving, mais aussi de connaissance du monde objectif qui a depuis très longtemps fait ses preuves. Et pour en voir les implications dans la vie quotidienne des travailleurs, il suffit de parcourir les **Essais philosophiques choisis des ouvriers, paysans et soldats** (Editions en langues étrangères, Pékin). (1)

(Il demeure tout de même étonnant que les diffuseurs des méthodes de problem-solving, en particulier en milieu universitaire, ne fassent pas de rapprochement avec la théorie de la contradiction. On peut vraiment se demander pourquoi. Il est douteux que ce soit par ignorance. Il est plus probable que ce soit à cause des "implications philosophiques" sans doute (et politiques pour sûr), car les Institutions doivent rester au-dessus de tout cela. Mais revenons à la comparaison des méthodes).

le rôle de la connaissance , le choix du problème

Dans les deux cas nous notons l'importance du rôle de la connaissance du problème: il doit nécessairement y avoir analyse et compréhension de la situation de la façon la plus complète possible. Mais d'une méthode à l'autre, la perspective diffère. D'une part, la théorie de la contradiction, appliquant la théorie matérialiste dialectique de la connaissance va chercher à expliciter les rapports de force qui entrent en jeu de même que le processus de leur développement, en partant de l'enquête:

"Vous ne pouvez pas résoudre un problème: eh bien! allez vous informer de son état actuel et de son historique! Quand

vosre enquête vous aura permis de tout élucider, vous saurez comment le résoudre. (...)

L'enquête est comparable à une longue gestation, et la solution d'un problème au jour de la délivrance. Enquêter sur un problème, C'est le résoudre."

Mao Tsé-toung: **Contre le culte du livre.**

Mais le problem-solving en contexte scolaire diffère d'approche à la fois au niveau du choix des problèmes et de la façon de les traiter. Comme il s'agit d'une situation d'apprentissage on ne cherchera pas à s'attaquer à des problèmes trop complexes ni à s'attarder à examiner toutes les implications du problème. Dans les cas qu'il nous a été donnés de voir, il ne fallait surtout pas aborder le plan idéologique mais demeurer au niveau "de la réalité concrète parce qu'au niveau idéologique, on ne peut pas régler quoi que ce soit". D'un seul coup, le problem-solving est écarté et purifié de toute utilisation politique... du moins à ce qu'il semble. (L'exemple cité du film de Spry démystifie bien de telles assertions).

*Ceci dit on ne bosse pas
toute la journée... y a beaucoup
temps libre... y a une discothèque
et salle de projection,
un auditorium,
c'est bien foutu...*



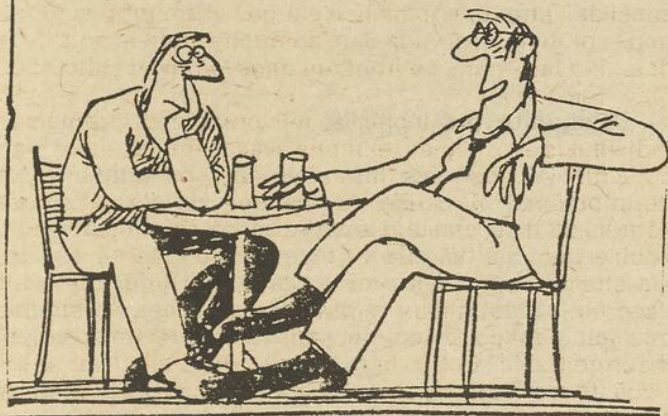
Les problèmes choisis, (2) pour leur part, sont évidemment plus individuels que collectifs. Toujours pour des raisons d'ordre pédagogique: ne pas s'embarquer dans des choses trop complexes en situation d'apprentissage, et aussi pour l'aspect motivationnel bien à la mode, celui de répondre aux besoins de l'étudiant (l'étudiant dont le problème est étudié est d'ailleurs fréquemment appelé le "client"). La notion de besoin, si chère au rapport Nadeau, mérite aussi de l'attention mais là n'est pas notre propos (nous nous contentons de signaler l'approche intéressante de la question faite dans **Le front uni dans le travail culturel** de Mao Tsé-toung).

Pourquoi privilégier à tel point les problèmes individuels et éviter les relations avec le milieu sur le plan collectif? A cause des difficultés que poserait l'analyse du problème? A cause du manque de formation de l'étudiant? Il est vrai que le cadre actuel fourni par l'école équipe très mal l'étudiant pour percevoir les liens entre les choses, entre les problèmes. Il est vrai que pour l'apprentissage, mieux vaut s'attaquer à des problèmes que l'étudiant peut résoudre sans rencontrer de difficulté insurmontable. Enfin, le rapport Nadeau vient lui aussi nous fournir un argument contre les problématiques collectives: il semble qu'ils ne ressentent pas de besoin de ce côté non plus. Mais tout de même, si ce sont là les arguments en faveur d'une démarche individualiste, il faudrait aussi se demander quand et comment un étudiant pourra déboucher sur une perspective collective! n'oublions pas que l'apprentissage du problem-solving se fait en groupe, et qu'un problème de groupe serait lui-aussi très motivant. Et si l'on reconnaît que le processus de problem-solving vérifie la pertinence de son travail dans la pratique, comment s'attendre à sa juste application dans les situations problématiques de la vie courante qui elles sont sociales, si l'étudiant ne s'y fait pas les dents en apprentissage?

la question du «brainstorming»

Outre les questions du choix et de la connaissance du problème, le mode de résolution du problème doit également attirer notre attention. Dans le cas du problem-solving, plusieurs méthodes sont utilisées pour

Ce doit coûter chaud à la Boîte
mais enfin si ça peut donner
des idées à la promotion
du Sanitaire en France
moi je veux bien...



produire des voies de solution: le jeu de rôle, les "excursions fantaisistes", etc., parmi lesquelles nous retrouvons le brainstorming de façon prédominante. Le choix des méthodes permet de laisser entendre que si chaque problème spécifique a sa solution spécifique, il peut aussi avoir sa technique spécifique de problem-solving (ce qui compartimente convenablement les choses de façon à masquer des liens gênants). Quant au brainstorming, on a l'impression que les étudiants n'attendent que ça, à entendre certains des utilisateurs démagogiques. Le brainstorming est stimulant et satisfaisant: il est motivant. Le problème compris, la production d'idées commence. Pour créer un climat favorable au maximum, on adopte la consigne de l'abstention du jugement critique qui sera différé aux étapes ultérieures. Détente et liberté. Le brainstorming est la phase la plus collective du processus. L'équipe y trouve sa raison d'être. Le problème étant en principe perçu clairement de tous, on pourra procéder avec facilité et même fantaisie. Mais jusqu'à quel point cette facilité est-elle mystificatrice? Utilise-t-on uniquement les

techniques comme le brainstorming pour trouver des idées nouvelles et "originales"? Pour faire des liens inusités entre des aspects du connu? Ou n'y aurait-il pas là, si l'affirmation que "enquêter sur un problème, c'est le résoudre" est juste, à la fois la relance du mythe spontanéiste de la création ex nihilo, et une tentative possible de masquer une connaissance superficielle du problème? Il y a très probablement dans le raccourci de la production d'idées la marque de l'insuffisance dans l'enquête préalable.

la critique, la pratique

L'étape suivante est celle de l'évaluation des solutions produites. Elle se fait en fonction de critères établis dans la phase d'analyse et de reformulation du problème. La production d'idées s'est faite en équipe. Mais comme le problème est individuel, la critique et le choix de la solution ne peuvent être que personnels. Ainsi la boucle du problem-solving se trouve proprement bouclée.

Finalement, la solution sera implantée dans la pratique sous la seule responsabilité du "client". Le problem-solving est efficace. Mais une telle utilisation n'est certainement pas à la mesure de ses possibilités.

En privilégiant à tel point l'aspect production d'idées, en le coupant en quelque sorte des autres aspects du travail, on reproduit sa division des autres activités sociales, la division entre le créateur spécialisé et les autres travailleurs. Et en rendant le "client" seul responsable de l'application de la solution du problème, en séparant les créateurs des applications de leur travail, des conséquences de leur travail, on risque de former des spécialistes de production d'idées très superficiellement liés à leur milieu. L'action dialectique qui est sensée s'établir entre le groupe de travail et le problème du milieu est drôlement prise à la légère et sur-simplifiée dans le cadre scolaire. Pour un travail de groupe qui se veut discipliné et rigoureux ceci demeure ambigu. En fait, on semble se contenter de mettre le paquet sur la phase renforçante du processus: la production d'idées. Ceci contribue à renforcer l'illusion (d'ailleurs un initiateur au problem-solving a déjà comparé la stimulation et le climat de la production d'idée à l'effet du pot...). Il y a là occultation plus ou moins volontaire de tout le processus

de connaissance qui doit précéder l'élaboration de la solution et du processus critique qui doit le suivre. Le processus de "créativité" ne se déroule ni hors du milieu social, ni hors de l'histoire. Une telle utilisation à courte vue du problem-solving ne peut que réduire la portée de l'apprentissage méthodologique qu'on en donne, et anéantir à toutes fins pratiques tout effet positif de conscientisation par rapport au milieu qui en temps normal devrait en découler.



Extrait d'une page du NOUVEL OBSERVATEUR LES FRUSTRES de Claire Bretécher

De telles pratiques pragmatistes et utilitaristes, si souvent à la base de méthodes de créativité, de techniques pédagogiques et psychologiques (comme celle dite "du développement de la personne" de Carl Rogers) sont malheureusement caractéristiques de la société capitaliste. L'après-moi-le-déluge maintient la production du profit comme elle est. Il n'y a qu'à voir la contribution philosophique et éducative de John Dewey dans l'école nord-américaine (lui qui sert souvent d'appui aux partisans de la créativité): combien ses idéaux

d'inter-communication, d'interaction, de démocratie, de liberté et de stimulation de l'intérêt, ont servi de fait à camoufler les liens entre l'école et l'économie, en subordonnant l'école aux intérêts du capital sous l'apparence de répondre aux besoins individuels des étudiants. L'illusion a peut-être été efficace, mais l'idéalisme ne peut triompher de la réalité. Le rôle nécessaire de la critique finit toujours par faire la lumière, que ce soit sur la création, le problem-solving ou l'école :

Des intentions vraiment bonnes exigent qu'on tienne compte des résultats, qu'on établisse un bilan de l'expérience acquise, qu'on étudie les méthodes ou - s'il s'agit de création - les moyens d'expression. Des intentions vraiment bonnes exigent une autocritique absolument sincère des insuffisances et des erreurs dans le travail, et la résolution de les corriger. C'est ainsi que les communistes appliquent la méthode de l'autocritique. Seule cette position est juste.

Mao Tsé-toung : **Causeries sur la littérature et l'art.**

Croire que la simple utilisation des techniques de créativité peut contribuer à changer l'école, et à travers elle la société, est illusoire. L'école ne peut dépasser ses limites actuelles sans changement de la société. Les utilisations auxquelles ont été vouées les techniques de créativité démontrent bien l'illusion. Depuis la production culturelle dans les cours de littérature à la solution de problèmes dans les cours de publicité et de marketing, quelle est la contribution progressiste de l'école? Quand contribution il y a, comme elle est fragile! Non, l'école ne peut être le seul moyen de changement. et de toute façon, l'action ne peut-être entreprise sans critique d'ensemble.

Et les recherches très pertinentes effectuées en milieu universitaire sur la nature et le fonctionnement du problem-solving sont, dans cette perspective, intéressantes. Mais reste à savoir comment leurs contributions seront utilisées. Les chances sont fortes qu'elles le seront dans les stages de formation des cadres d'entreprise d'abord! Il ne faut pas oublier que le travail scientifique de l'université est tributaire de notre économie. Les subventions ne tombent pas du ciel et peuvent aussi être victimes de la lutte contre l'inflation.

oser la transformation

Face aux problèmes de l'utilisation des techniques de problem-solving et de l'approche du phénomène de la créativité, une étude critique devra se poursuivre, et ce en particulier sur le plan de leurs conséquences pédagogiques sociales et politiques. Car dans les utilisations actuelles, "innocentes et pures", bien des questions sont passées sous silence. Il est à souhaiter que l'analyse somme toute superficielle faite ici suscite des examens plus serrés des divers aspects des questions que nous soulevons.

Ainsi, nous pouvons entrevoir des possibilités d'utilisations progressistes du potentiel "créateur"-producteur du problem-solving issues d'une étude à la lumière du matérialisme dialectique. Il y a du travail à faire en ce sens. Les classiques du marxisme-léninisme signalent l'importance de l'utilisation créatrice, novatrice de la théorie. Dans cette perspective, la "création" au service du prolétariat est à développer. Mais comment? Ici les réponses du matérialisme-dialectique sont claires. Sa théorie prend franchement position et ne tente pas de s'en cacher. Il est illusoire de croire à une réforme de la "créativité" en soi, tout comme à une réforme de l'école en soi. Le tout s'inscrit nécessairement dans un processus historique de transformation révolutionnaire de la société, et ne peut se concevoir sans lui.

Il ne fait aucun doute que dans un tel contexte nous avons dans le matérialisme dialectique et historique toute l'instrumentation nécessaire à une pratique progressiste de la résolution des problèmes-contradictions. La méthode dialectique-matérialiste en tant que processus de connaissance du monde et science des connexions universelles (selon l'expression d'Engels dans sa **Dialectique de la nature**) est la démarche d'apprentissage que devrait utiliser l'école. Nous entendons par là que, face au problème posé dans l'école capitaliste d'un apprentissage atomisant qui laisse peu de possibilités de synthèse et de compréhension des aspects de la réalité qui nous entoure, nous devons nous munir d'une théorie qui nous donne une base d'apprentissage juste et complète tant sur le plan des connaissances que sur celui des méthodes de travail et de la philosophie (philosophie que l'école capitaliste tend à réduire à une série de visions-du-monde de service).

Avec une connaissance juste du monde objectif sur la base du matérialisme dialectique, la théorie de la contradiction devient un excellent instrument de travail comme méthode de problem-solving et de critique. C'est, à notre sens, dans cette perspective que les enseignants progressistes qui souhaitent développer chez leurs étudiants des habitudes de travail justes dans la théorie et la pratique, devraient orienter leur pédagogie.

Non seulement cela devrait-il se faire à l'école, mais aussi dans toutes les sphères de l'activité sociale. Que la pensée matérialiste puisse se diffuser au sein du prolétariat. Alors nous pourrions parler d'une créativité renouvelée et juste, une créativité matérialiste-dialectique orientée par le choix des problèmes que vivent les classes exploitées par l'analyse de notre réalité objective, par l'étude de la théorie de la contradiction et de la théorie matérialiste dialectique de la connaissance, et par une attitude critique vigilante, à la lumière de la théorie et de la pratique, dans l'élaboration des solutions à implanter.

Jacques Mercier

1- On y explique en outre comment les ouvriers du chantier naval de Sinkang à Tientsin ont construit un cargo de 10,000 tonnes dans une cale pour bateau de 5,000 tonnes. Il le firent en analysant leurs conditions objectives: la coque d'un cargot de 10,000 tonnes est plus large, plus longue et plus lourde que celle d'un cargo de 5000 tonnes. Appliquant la théorie de la contradiction, ils déterminèrent la contradiction principale: peu importait que les extrémités de la coque dépassent la cale ou que sa largeur gêne un peu le travail, il demeurait que le poids de la coque dépassait de 1,000 tonnes les capacités de chargement de la cale. Ils analysèrent scientifiquement la cale pour dégager l'aspect principal de la contradiction: plus s'accroît le poids de la coque, plus s'accroît sa pression sur la cale. Mais en multipliant les points d'appui de la coque, la pression sur la cale est divisée d'autant... Après de minutieux examens et calculs, ils purent donc transformer les conditions objectives de pression en disposant plus d'étais sur la cale pour en étendre la superficie de contact. Et ils consolidèrent avec du ciment la portion de la cale qui porterait le poids le plus lourd. Par la suite, ils appliquèrent également avec succès la dialectique à l'élaboration des plans du cargo, à la fabrication et au montage de ses pièces et enfin à son lancement.

2- C'est à travers deux expériences de problem solving que nous avons constaté ceci. D'une part pour avoir suivi un cours d'initiation au problem solving. Ce cours universitaire d'un programme de certification des maîtres regroupait des enseignants de diverses disciplines de l'élémentaire, du secondaire et du collégial. Invités à appliquer la méthode de

problem solving à une question qui les touchait particulièrement sur des cas d'étudiants ayant des difficultés comportementales ou familiales et une sur le cas de son enfant à l'élémentaire qui ne voulait pas suivre les cours d'éducation physique. Tous de vrais problèmes. Mais ou bien ils sont très localisés, ou bien leur portée est volontairement restreinte. Ainsi il a été surprenant (quoique dans le cadre du cours cela semblait tout à fait normal) de constater à quel point les enseignants assumaient toute la responsabilité de remédier dans leur enseignement à des problèmes dus à leurs conditions de travail ou à celles de leurs étudiants, problèmes qui se règlent difficilement individuellement.

D'autre part, nous avons également utilisé le problem solving dans des cours de niveau collégial en orientant la démarche des étudiants sur des problématiques qu'ils pouvaient repérer dans la vie quotidienne. Mais si cela pouvait laisser entrevoir des résultats positifs, il demeure qu'à la fois à cause de l'aspect inhabituel d'interroger la réalité pour en dégager une problématique, et de la difficulté de pouvoir se familiariser tout simplement adéquatement avec cette réalité, l'application du problem solving est difficile dans le cadre actuel.

3- Pour cet article, nous nous sommes basés sur les ouvrages suivants qui nous ont paru particulièrement représentatifs de la littérature éducative :

B.S. Bloom et ses collaborateurs: **Taxonomie des objectifs pédagogiques** (tome I: domaine cognitif), traduit par Marcel Lavallée, Montréal: Éducation Nouvelle.

J. Dewey: **Expérience et éducation**, Paris: Armand Collin.

R.M. Gagné: **The Conditions of Learning** (2nd édition), New York: Holt, Rinehart and Winston.

J.P. Guilford: **Intelligence, Creativity and their Educational Implications**, San Diego: R.R. Knapp.

S.J. Parnes: **Creative Behavior Guidebook**, New York: Charles Scribner Sons.

R.C. Rogers: **Le développement de la personne**, Paris: Dunod.

B.F. Skinner: **La révolution scientifique de l'enseignement**, Bruxelles: Dessart.

Par ailleurs les ouvrages suivants ont fourni les autres références et citations :

F. Engels: **Dialectique de la nature**, Paris: Éditions sociales.

Essais philosophiques choisis des ouvriers, paysans et soldats, Pékin: Éditions en langues étrangères

E. Hoxha: **Discours 1967-1968**, Tirana: Éditions Naim Frasherri.

Mao Tsé-toung: **Oeuvres choisies** tome III, Pékin: Éditions en langues étrangères.

Mao Tsé-toung: **Textes choisis**, Pékin: Éditions en langues étrangères.

J. Staline: **Le marxisme et les problèmes de linguistique**, Pékin: Éditions en langues étrangères.

le multi: une école au-dessus de la réalité qu'elle veut changer

Un groupe de professeurs du Cégep du Vieux-Montréal proposait en 1971 un projet d'expérimentation aux services pédagogiques du collège. L'expérience pédagogique multidisciplinaire, généralement appelée le Multi, débutait en septembre '71 pour une période "pilote" de deux ans. Au printemps '73, l'administration du collège donnait son approbation au projet qui se continue depuis maintenant cinq ans.

En tant que professeur au Vieux-Montréal, j'ai participé à l'expérience en '72-'73, intéressée par la possibilité de travailler avec des groupes restreints d'étudiants, en accord avec les principes pédagogiques qu'on y mettait de l'avant sans toutefois en percevoir les implications idéologiques. En mars dernier, j'y suis retournée prendre des renseignements sur le cadre de conceptualisation et d'organisation de l'expérience.

Il m'est apparu nécessaire de décrire brièvement le fonctionnement interne de l'expérience. J'exposerai ensuite les principaux éléments du discours que les participants du Multi véhiculent sur la fonction de l'école et sur le rôle qu'ils attribuent au Multi. Dans un troisième temps, j'analyserai la fonction philosophique et politique de ce discours.

Il ne faudrait cependant pas fausser le propos de cet article: j'examine ici les implications d'un discours auquel les individus du Multi ne sont pas les seuls adhérents. Il importe de poursuivre le débat entrepris à plusieurs niveaux autour de quelques-unes des tendances de la "pédagogie nouvelle" et d'en faire le

rapprochement avec les positions idéologiques de ce qu'on nomme la contre-culture.

cadre administratif (1)

Ouvert aux étudiants des concentrations de droit, de philosophie, des sciences de l'éducation, d'assistance sociale et de service social, le Multi regroupe maintenant cent cinquante étudiants et six professeurs. Les professeurs proviennent de diverses disciplines: français, philosophie, anthropologie, histoire, politique et psychologie.

Au moment de l'admission, les aides pédagogiques du collège ainsi que des professeurs du Multi informent les étudiants qu'ils ont la possibilité d'obtenir un DEC soit dans les cadres habituels de l'enseignement collégial, soit dans les cadres de l'expérience multidisciplinaire. L'échantillonnage se fait sur la base du volontariat: les premiers cent cinquante étudiants qui choisissent de s'inscrire à la pédagogie Multi formeront le bassin étudiant de l'expérience. Ils sont ensuite dirigés vers le pavillon Lomer-Gouin du Cégep du Vieux-Montréal.

Les profs du Multi ne dispensent pas des cours dits traditionnels. Ils animent des ateliers sur des sujets divers. D'une session à l'autre, les thèmes et le nombre des ateliers varient, selon eux, en fonction de facteurs tels que: "les besoins exprimés par les étudiants, individuellement ou en groupe, les besoins non-exprimés mais identifiés par les prof-tuteurs, les buts généraux poursuivis par le Multi (développement des capacités d'auto-apprentissage, d'ordres manuel et intellectuel, participation à la vie communautaire) et les animateurs disponibles". Durant l'année 1975-76, les étudiants ont pu participer à des ateliers de musique, philosophie, droit, yoga, politique, cuisine, actualité, écriture, histoire, lecture, éducation physique, etc... En plus de ces ateliers animés par des professeurs, les étudiants ont monté une garderie, des ateliers de batik, de photographie, d'éducation, de radio, de télévision qu'ils animent eux-mêmes. Ils peuvent aussi s'inscrire à des activités offertes par les services aux étudiants, ils

1. Cette partie est largement inspirée de textes diffusées à l'intérieur des cadres mêmes de l'expérience.

ont accès au service audio-visuel du collège pour la réalisation de projets de télévision, de super 8mm et de montage audio-visuel, etc...

Ces ateliers ne sont pas présentés aux étudiants comme étant obligatoires. Le but qu'on leur assigne est "d'aider l'étudiant à amorcer et à poursuivre son auto-éducation, à réaliser ses objectifs". Tout en participant aux ateliers du Multi, l'étudiant peut également participer à des activités à l'extérieur des cadres immédiats du collège, par exemple, à des stages dans des écoles, à des expériences communautaires comme le **Projet 80** (centre-sud de la ville), le centre Gadbois (Verdun), et le service secours de St-Henri.

La pédagogie multi repose principalement sur le tutorat obligatoire, individuel et en groupes. Durant les deux premières semaines d'une session, l'étudiant choisit son tuteur qu'il devra rencontrer régulièrement, c'est-à-dire, à chaque semaine ou au quinze jours selon le cas. Un professeur décrit le tutorat :

"Au cours de ces rencontres, l'étudiant et le tuteur déterminent les objectifs à atteindre, les obstacles à surmonter, les apprentissages manuels et intellectuels à réaliser: ces rencontres permettent également à l'étudiant de faire le point sur son développement affectif, son insertion au Multi, sa participation sociale; enfin on y discute aussi des réussites, des échecs, et des lacunes des ateliers et des activités du module (...), l'étudiant comme le tuteur fait face à ses responsabilités, ses forces et ses faiblesses. On y apprend autant qu'on y est instruit; l'erreur comme la réussite est considérée comme source d'apprentissage, et non de punition (...), le tutorat est une source de motivation pour les membres-participants à aller plus loin et de façon plus efficace".

L'étudiant peut toutefois réaligner ses objectifs en cours de route: par exemple, un étudiant qui aurait prévu faire un stage dans une école pourrait décider que la participation à un atelier de théâtre l'intéresse davantage.

En plus du tutorat, on incite fortement l'étudiant à monter un "cahier pédagogique" qui consisterait en une description de son activité hebdomadaire, de ses objectifs, des moyens qu'il a pris pour les réaliser et de

ce qu'il a appris. Un professeur explique plus concrètement le contenu de ces cahiers: "Certains étaient axés sur l'acquisition de techniques intellectuelles ou manuelles (...), d'autres témoignaient d'objectifs beaucoup plus larges, par exemple, mieux se connaître, apprendre à communiquer ou à travailler avec les autres, régler ses problèmes familiaux..."

En évaluation de fin de session, l'étudiant rencontre son tuteur pendant une période d'en moyenne une heure. On fait alors le bilan.

L'évaluation se fait principalement en fonction de sa démarche d'auto-apprentissage ou cheminement individuel. Le tuteur détermine avec l'étudiant une note moyenne quantitative de session. Au dossier cumulatif, on répartit ensuite cette moyenne sur l'ensemble des cours de la concentration auxquels l'étudiant s'était inscrit selon les exigences de la DGEC. Pour résumer, l'étudiant ayant passé quatre sessions au Multi n'obtient pas un DEC multidisciplinaire mais un DEC du Cégep du Vieux-Montréal dans telle ou telle concentration.

l'école-libération

La fonction que les professeurs du Multi attribuent à l'école peut, dans un premier temps, apparaître tout à fait séduisante, voire même progressiste. L'ensemble des professeurs considère qu'il est inadmissible de parler de l'école hors du contexte socio-politique ou de lui conférer un caractère de neutralité. Le rapport final de l'expérience, portant sur les sessions automne '71 à hiver '73, voit dans l'école traditionnelle une première fonction, "l'école-conditionnement": "elle est chargée d'assurer la survie de la société en inculquant à chacun de ses membres un minimum de réflexes conditionnés, de préjugés, de valeurs et de préceptes susceptibles de la maintenir dans un état qu'elle juge stable et équilibré" (p. 2). Pour les profs du Multi, la fonction de l'école ne semble justement pas déterminée par les conditions matérielles dans lesquelles l'appareil scolaire s'inscrit objectivement (société de classes, propriété privée des moyens de production). Elle serait plutôt tributaire d'un mode de pensée "réductiviste":

"Toute notre philosophie occidentale et québécoise se fonde sur un pragmatisme

et sur des idées dogmatisées régissant notre action. **Ainsi les différentes institutions qui en découlent sont des illustrations de cette pensée réductive. Les institutions gouvernementales sont une reproduction des finalités et des intentions sociales, et en ce sens, font de l'école le LIEU de cette reproduction**" (c'est moi qui souligne). 3

Puisque c'est la pensée qui semble déterminer la fonction des institutions, ce sera aussi par la pensée que l'école ne doit plus être le lieu de la reproduction sociale. Ainsi s'explique la deuxième fonction que le discours-multi attribue à l'école, "l'école-libération": "elle doit aussi permettre à l'individu de se forger les instruments capables de le libérer des effets trop nivelants que la première fonction occasionne" (rapport final...p.2).

Ces deux fonctions ne sont pas perçues comme contradictoires, on dit qu'elles sont plutôt les deux extrêmes d'une même réalité. Et puisqu'il faut l'argument scientifique pour illustrer ce dynamisme de la réalité, on le fera à partir des travaux de H. Laborit sur le fonctionnement du cerveau de l'homme:

"Il est désormais connu que le paléocéphale, chez l'homme, lui sert à emmagasiner sous forme de conditionnements réflexés une foule d'expériences personnelles et sociales engrammées antérieurement. Cependant, réduit à ce seul paléocéphale l'homme, comme les autres animaux, connaîtrait un déterminisme étroit peu utile à résoudre les défis posés par son environnement. La découverte du rôle joué par le néocortex, chez l'homme, nous montre que celui-ci dispose de cet instrument indispensable qu'il lui permet d'inventer de nouvelles structures utiles pour se réadapter aux variations qu'il provoque dans son environnement grâce, ici aussi, à son néocortex qui le met en disposition constante de créer." (rapport final...p.2)

L'argument scientifique justifie alors la double fonction que l'on donne à l'école: enrichir le

2. **Le grand joual vert**, numéro 3, p. 19. (journal publié par les professeurs et les étudiants du Multi).

paléocéphale d'expériences que celui-ci retiendrait sous formes de réflexes conditionnés et d'autre part, offrir au néocortex les possibilités de "découvrir des solutions nouvelles qui lui permettraient, plus tard, de répondre entièrement, de façon conditionnée, aux changements intervenus dans son environnement" (rapport final...p.3). Ce mouvement du cerveau est, dit-on, un "jeu de création-adaptation-création" et serait synonyme de ce que d'autres appellent "équilibre constant à faire entre le ça et le surmoi" ou "solutions à apporter aux contradictions" (sic! je reviendrai sur la conception que le Multi se fait de la dialectique). C'est par le même subterfuge "scientifique" que l'on déduit le rôle des jeunes dans le conflit des générations: dans une société, il se produirait un décalage entre les structures (autrefois nouvelles) rigidement imposées et une "réalité nouvelle" à laquelle cette même société fait face. "Nécessité est donc, pour les jeunes générations, de se concentrer sur les mécanismes libérant les forces créatrices de son néocortex" (rapport final...p.3).

Je ne peux céder à la tentation de me demander si la création du Multi ne serait pas l'oeuvre d'un néocortex mystérieux qui aurait su trouver une nouvelle structure mieux adaptée à un "milieu" toujours "changeant"...

Voyons cependant l'analyse que l'on donne de la conjoncture des années '69-70 en réponse à laquelle des professeurs ont formé le projet multi: Le Multi "doit sa naissance à la cristallisation de toute une série de réflexions et de discussions suscitées autant par des malaises déjà perçus chez les étudiants que par des remises en cause, parfois violentes, occasionnées par l'arrivée massive de jeunes professeurs au niveau collégial" (rapport final...p.9). On souligne toutefois que ces malaises sont surtout reliés au climat social et politique du Québec, lors du projet de loi 63, de la crise d'octobre, des manifestations étudiantes, des grèves et occupations des cégeps, du "rôle des leaders étudiants politisés, conscients de la lutte des classes dans la société". Période de crise qui aurait donné l'occasion aux étudiants et professeurs de se rapprocher et de remettre en question l'enseignement donné au cégep.

abolition du rapport autoritaire maître-élève

Dans sa remise en question de l'enseignement, le Multi se veut une alternative à l'autoritarisme et à la directivité qu'il dénonce dans l'appareil scolaire. On veut plutôt faire du Multi "un milieu de vie où profs et étudiants s'enseignent mutuellement". L'apprentissage à l'école d'un rapport égalitaire professeurs-étudiants aurait permis, à court terme, de "transformer le rôle traditionnel du professeur en faisant de lui un instrument voué au service des étudiants plutôt qu'au service d'un système". A long terme, on considère ainsi pouvoir abolir les classes sociales...

Le numéro 3 du **grand joual vert** comprend, en plus d'une photo de Mao, plusieurs analyses autour des implications socio-politiques de l'abolition du rapport autoritaire maître-élève:

"Un contact plus proche d'enseignant et d'enseigné contribuera à abolir la distance qui sépare dirigeant de dirigé, à rendre l'étudiant ou le gouverné plus actif (...). **Cette structure pourra à la longue se reproduire dans la société** où les rapports entre individus deviendront ceux de la coopération et du respect réciproque et non ceux de la classe et de la conquête compétitive du pouvoir et de la domination (...), **cette structure favorisera aussi l'initiative et les gens seront peut-être en mesure de s'inventer ou de se créer de nouveaux emplois**" p. 2, c'est moi qui souligne).

Dans le même numéro, ils délimitent les conditions nécessaires à l'abolition des inégalités sociales: la domination d'une classe sur une autre serait basée sur la spécialisation autoritaire des rôles sociaux répartis entre ceux qui "pensent" et ceux qui "exécutent". L'abolition de l'inégalité de classes passerait par la suppression des différences entre les "pensants" et les "exécutants". Tous deviendraient alors à la fois "des dominants et des dominés, des dirigeants et des dirigés, des hommes et des femmes, des adultes et des enfants". Bref, "chacun doit être capable d'exécuter ce qu'il pense et vice-versa..."

une pédagogie-Idéologie troisième voie

Le Multi cherche une solution typiquement québécoise, une sorte de "troisième voie" au collégial, entre les "pensants" du secteur général et les "exécutants" du secteur professionnel. C'est par la formation d'ateliers où l'on fait de la cuisine, de la musique, ou par des stages dans le "milieu" que l'on dit intégrer le geste à la pédagogie. Le Multi se voit ainsi en deça (ou au delà?) des débats suscités autour de la sortie du Manuel du 1er mai au printemps dernier, débats qu'ils qualifient de chicanas idéologiques manichéennes entre les "bons conformistes" et les "méchants révolutionnaires".

"Au Multi, nous nous refusons de nous soumettre à un tel écartellement(...). Si la révolution des mots ne s'accompagne pas de celle de l'action, il ne nous reste qu'à nous spécialiser dans la conscientisation des classes sociales(...). Notre conscientisation ne s'articule pas exclusivement en termes idéologiques". L'école doit faire le lien entre théorie et pratique car, "réaliser et faire réaliser que les Québécois sont des paysans devenus des prolétaires ne nous sort guère de notre léthargie si nous n'apprenons pas en plus à être créateurs (...); conscientiser les gens, c'est les rendre actifs, créateurs, capables de se prendre en charge et de changer leur milieu ambiant". **Le grand joul vert**, p. 15).

créer pour se libérer se libérer pour créer

Dans la lutte idéologique, on se donne comme objectif que les étudiants apprennent à être un peu moins consommateurs naïfs, à se libérer des contraintes capitalistes. A l'atelier de cuisine par exemple, apprendre à faire son propre pain pour consommer moins et produire soi-même au lieu de toujours acheter. Comment s'y prend-on alors pour obtenir la farine, les casseroles et le four? On veut aussi en arriver à ce que les étudiants

puissent démystifier les choses, la musique, la création. On entend par là faire un enseignement démocratique par "l'élaboration de techniques adaptées à la masse et non à une minorité élitique", dans le style tout le monde peut chanter... tout le monde peut créer. Créer au Multi, c'est sortir, sans trop se demander d'où ça vient, ce qu'on a au fond de soi d'original, de personnel, de nouveau. Un texte rédigé en '73 en parlait ainsi:

"la créativité est d'une part, l'établissement par l'étudiant de nouveaux rapports entre des éléments déjà identifiés et d'autre part, l'expression ou la matérialisation de cette nouvelle organisation d'éléments (...). La créativité consiste en l'expression originale d'une forme nouvelle: c'est un "essai de réponse" par l'étudiant à différentes situations qu'il a vécues et identifiées (...). Le tutorat vise au développement maximum des facultés créatrices." (texte signé par des professeurs du Multi en 72-73 dont moi-même!)

de la pratique?...

Il est souvent question au Multi de la dialectique. Entre autres, une description des différents ateliers dit qu'on y ferait l'utilisation pratique de la dialectique. J'ai demandé en quoi pouvait consister l'apprentissage de l'utilisation pratique de la dialectique. On m'a répondu qu'on apprend au Multi à "être dialectique", donc à "être politique et efficace". L'efficacité dialectique consisterait à être capable de "recevoir des contradictions" pour ensuite les "dépasser" ou les résoudre. On dépasse les contradictions "en trouvant les structures ou les moyens pour s'adapter à son idée". Des exemples de contradictions que le Multi dit avoir rencontrées: vouloir un réfrigérateur pour l'atelier-cuisine, vouloir le matériel nécessaire pour monter leur studio de télévision ou encore vouloir faire en Europe un stage d'observation des expériences pédagogiques Freinet, Summerhill et Montessori et ne pas avoir les ressources économiques pour réaliser son idée. Résoudre ces contradictions, c'est dans les faits réussir, par l'intermédiaire des budgets du collège ou autres à débloquer des fonds pour réaliser le

projet qu'on avait imaginé.

Ils disent aussi tirer leurs idées de la pratique: d'une part c'est par la pratique d'une session précédente que l'on réoriente ce que sera le Multi la session suivante; d'autre part, la méthodologie du travail d'atelier est aussi dite dialectique: "c'est en faisant que tu apprends, apprendre par la pratique à transformer les gens eux-mêmes dans le processus éducatif, pour qu'ils soient ensuite des agents de changements dans la société". Le tutorat s'inscrit dans cette perspective: partir de la pratique du "vécu de l'étudiant, de sa vie quotidienne" pour remettre en question ses modes de fonctionnement sociaux, moraux et intellectuels.

Toujours dans la dialectique multi, une révolution vient de la base, la base étant les individus comme agents de changement qui font l'apprentissage de ce comportement par la pratique ou l'action créatrice. A cet effet, le multi aurait permis de résoudre nombre de contradictions constatées à l'intérieur de l'enseignement traditionnel. D'une part, une première contradiction entre une structure (dite superstructure) qui valorise l'apprentissage des connaissances requise pour accéder à l'université ou au marché du travail et un étudiant (dit infrastructure) qui appelle une pédagogie axée sur ses capacités d'expression, de création, d'originalité; d'autre part, une deuxième contradiction entre l'école traditionnelle "coupée de la réalité" et un souhait de ne pas couper l'école de la vie. Le Multi dit les avoir résolues en axant le centre de sa démarche sur l'individu, en faisant l'école un milieu de vie à la fois où l'on fait et pense de sorte que "l'action scolaire soit déjà une action dans le monde réel".

Un individu, agent de changement, est celui qui apprend à faire constamment une remise en question des expériences qu'il vit. Les institutions comme l'école sont alors perçues comme statiques car elles "n'intègrent pas le mouvement de la réalité" (il faut entendre celle de l'individu) qui serait toujours en "révolution permanente". Le Multi dit échapper à la sclérose puisqu'il "se réoriente constamment au gré des besoins de tous ceux qui y participent". Toujours "en train de se faire", le "mouvement multi" permettrait "à chacun d'élargir son temps et son espace, l'amenant ainsi à toujours reconsidérer la vision qu'il a de lui-même, des autres et du monde" (texte de diffusion interne, **La structure fonctionnelle du Multi**).

Un professeur m'explique que leur réalité étant en

mouvement, les valeurs sont toujours en transformation. Conséquemment, comme on ne peut "fixer les valeurs", le Multi ne peut pas avoir d'idéologie...

un discours idéaliste

Ce que j'ai nommé le discours-multi est en fait un discours dont l'argumentation se fonde sur **une représentation idéaliste de la réalité**. Utiliser certains termes du discours matérialiste, parler de théorie, de pratique, de dialectique et de reproduction des classes sociales n'implique pas nécessairement que l'on se représente la réalité de façon matérialiste.

On prétend ne pas avoir d'idéologie ou être en deça des chicanes idéologiques tout en perpétuant les vieilles lunes de l'idéologie idéaliste. Entre le Dieu pur esprit créateur de la matière et la pensée de l'homme créatrice des structures sociales (nouvelles ou anciennes), l'idéalisme s'est raffiné en se recyclant à l'école de la terminologie contemporaine. L'ensemble de ce discours dit qu'on est ouvert à tout mais il se révèle fermé à l'analyse des conditions objectives historiques de la réalité.

C'est d'abord dans la représentation de la structure sociale que l'idéalisme se manifeste. La célèbre métaphore spatiale d'un édifice fondé sur une base économique (infrastructure) sur laquelle s'élèvent les étages de la superstructure politique et idéologique nous a désormais démontré que les étages de la superstructure sont déterminés en dernière instance par la base économique. Tout en reconnaissant la justesse théorique de cette représentation visuelle de la structure sociale, le discours idéaliste du Multi dans son analyse de l'école comme appareil idéologique d'Etat continue d'énoncer des clichés tels que "changer l'école pour changer la société ou changer l'individu pour changer la société"...

Ces énoncés démontrent que l'on fausse allégrement la connaissance de la pratique sociale. En plus de considérer que l'infrastructure est un individu-agent-de-changement plutôt qu'une base économique, on refuse d'admettre que les rapports maître-élève ne pourront être abolis qu'avec une transformation radicale, au niveau de l'infrastructure, des rapports de production (rapports autoritaires possédants-exploiteurs / exploités). L'er-

reur majeure du discours idéaliste, c'est de nier que l'activité de production des biens matériels dans une société donnée constitue la base même de l'activité pratique et détermine toute autre activité au niveau politique et idéologique.

refus d'une connaissance juste de la réalité

La conception que le discours-multi se fait de la pratique et de la connaissance ne peut s'analyser qu'en fonction de sa représentation idéaliste de la réalité. Intégrer le geste ou l'action à la pédagogie, dire qu'on apprend en faisant pour illustrer le lien entre la pratique et la théorie m'apparaît d'une conception fort simplifiée du rapport entre la pratique et la connaissance. La pratique semble se réduire ici au geste, à l'action immédiatement efficace et satisfaisante pour celui qui la fait. L'important, c'est l'action, peu importe ce sur quoi on agit, pourvu que l'individu soit en mouvement et que cela réponde à ses besoins propres. Quant à la connaissance elle viendrait "en cours de route" selon le besoin ressenti par l'individu qui se serait libéré par des activités créatrices et dont les valeurs seraient toujours en "révolution permanente". Ne serait-on pas dans le vieil idéalisme subjectif dont parle Lénine dans **Matérialisme et empiricisme**? Les prétentions de l'idéalisme subjectif servent à la moderne, quand elles ne s'affirment pas au-dessus du matérialisme et de l'idéalisme jugent que Mon vécu (ou de la réalité) est la sensation que j'en ai, les besoins que je projette à l'extérieur sont Mes besoins, la création que Je fais vient de Mon for intérieur, du néocortex de mon cerveau, que c'est le Moi-agent-de-changement, penseur d'une idée qui se matérialisera si Je sais dépasser les contradictions qui m'empêchent d'avoir ce que je veux, etc... On imagine ainsi avoir rejoint par l'individu "les deux extrêmes d'une même réalité", l'harmonie entre le soi et le milieu, entre la conscience et la réalité.

La grande recherche de la "conscience cosmique", chère à la contre-culture, rejoint la recherche d'un bonheur individuel et d'une paix intérieure, à l'abri des contradictions. Un équilibre statique. Pour y arriver, faudra-t-il apprendre les lois de l'univers, sinon celles de l'astrologie, ces lois harmonieuses qui échapperaient aux

basses contradictions matérielles? Apprendre à ne plus agir en s'affrontant parce que tout le monde, n'est-il pas beau et gentil?

Refuser sous prétexte que les valeurs ne se fixent pas une connaissance juste du monde objectif, c'est jouer dangereusement les cartes du libéralisme bourgeois. En cours de route "puisque tout va si vite", on a oublié les principes fondamentaux de la théorie matérialiste-dialectique de la connaissance:

"Considérer le problème de la connaissance sans tenir compte de la nature sociale des hommes, sans tenir compte du développement historique de l'humanité, c'est demeurer impuissant à comprendre que la connaissance dépend de la pratique sociale (...) les hommes n'ont d'autre critère de la vérité de leur connaissance du monde extérieur que leur pratique sociale. Car, en fait, c'est seulement en arrivant, dans la pratique sociale (dans le processus de la production matérielle, de la lutte des classes, des expériences scientifiques), aux résultats qu'ils attendent que les hommes reçoivent la confirmation de la vérité de leurs connaissances" (Mao Tsé-toung, **De la pratique**).

le parallèle n'est pas neutre...

Dans la velléité nouvelle vague d'apporter des solutions neuves et originales aux problèmes de la société capitaliste, le Multi n'est pas seul à véhiculer une analyse idéaliste de la société. En passant par les Krishna, le yoga, le pot, l'hindouisme et les sessions de bioénergétique, la libération individuelle devient une fin sinon un moyen de "changer de l'intérieur" les institutions telles que l'école ou la famille pour en faire table rase de cette société occidentale répressive et pragmatiste. A cet effet, le colloque de la contre-culture du printemps '75 en a révélé les nombreuses ramifications. Tout comme l'ennemi principal est la famille pour les tenants des communes, pour les multiples tendances rogréennes, illichéennes en

éducation 3, (pour ne nommer que celles-là), l'ennemi principal c'est l'école traditionnelle.

On s'isole dans les oeillères d'un travail strictement pédagogique donnant ainsi à l'école des allures démocratiques alors qu'elle demeure l'une des instances de l'Etat bourgeois qui continue à s'en servir selon ses intérêts: former les futurs travailleurs qui devront vendre leurs compétences sur le marché du travail et servir souvent malgré eux les intérêts économiques de la classe possédante. Penser faire la révolution "here-now" en éducation ou dans la commune est une illusion fort complice de la classe bourgeoise qui elle n'a surtout pas intérêt à ce qu'on démasque l'ennemi véritable et qu'on détermine à quelle instance de la structure sociale se fonde principalement sa domination.



“Euh les gars, ça donne rien de s’pousser!... Y’a une solution ben plus efficace... Il faut changer le système de l’intérieur!”

3. **La Strappe**, journal révolutionnaire des enseignants, dans le col. 2, nos 3-4, analyse de façon particulièrement éclairante les implications politiques de ces deux tendances de la “pédagogie nouvelle”. Voir surtout les articles “Un piège de la pédagogie libérale: apprendre à apprendre et apprendre à choisir” (pages 21-28) et “l’école, illich et la révolution chinoise” (pages 29-35).

Les tenants du discours idéaliste subjectiviste proposent le communisme "pur et intégral" des gauchistes de la maladie infantile du communisme. L'erreur, dit Lénine, c'est de prendre leur façon de voir en idéologie et en politique pour une réalité objective. "Nous pouvons (et devons) commencer à construire le socialisme, non pas avec du matériel humain imaginaire ou que nous aurions spécialement formé à cet effet, mais avec ce que nous a légué le capitalisme" (Lénine, **La Maladie Infantile du Communisme**).

Ce qu'on appelle faire la révolution de l'intérieur passe par le rejet ou du moins la boutade envers les structures de lutte déjà formées parce qu'avec elles ça ne va pas assez vite. Pour un étudiant du Multi:

"...commencer par être fort à l'intérieur de nos propres murs, et se préparer ensuite à l'énorme bataille que serait de s'implanter parmi la faune étudiante, et tout le pataclan de grèves et de simili-contestation... Il y a des moyens beaucoup plus efficaces de s'organiser que de continuer à baver notre même vieille bave fatigante..."

On dit croire à la nécessité de l'action collective mais on considère les luttes syndicales des enseignants et $\frac{1}{3}$ ou les associations étudiantes comme étant enfermées dans une structure bureaucratique éloignée des besoins des gens. On veut se sortir des sentiers battus: c'est ce qu'on appelle être créateur et actif dans le milieu de travail. Les syndicats ne se préoccupent pas de la pédagogie et des étudiants, tant pis, nous le ferons... si nécessaire, inventons des structures parallèles "efficaces". Pourquoi attendre la diminution du nombre d'étudiants dans les cours et la réduction de la tâche des enseignants?

En réponse à ce discours, Tchang en-tsé dans **Connaissance et vérité**:

"Comme les outils qui sont créés par l'homme pour un usage utilitaire, "l'efficacité" et l'"utilité" sont la mesure même de la vérité. Il est à remarquer que ce que pragmatisme appelle "utilité", "efficacité", ne désigne pas un résultat objectif, ou quelque usage social, mais une utilité ou un usage purement subjectif. Autrement dit, la vérité se déplace selon ma subjectivité. Ce qui m'est "utile" est la vérité, ce qui m'est inutile n'est pas vrai; ce qui m'est utile aujourd'hui

est aujourd'hui la vérité, mais s'il me devient inutile demain il ne sera plus la vérité. L'on voit clairement que la conception utilitariste de la vérité relève entièrement de l'idéalisme subjectif (...) C'est là rigoureusement la conception de la bourgeoisie impérialiste (...) Cette manière de prendre "mon" intérêt pour mesure de la vérité, c'est en fait trancher de la vérité suivant les intérêts de la bourgeoisie. La bourgeoisie fait passer pour erreur les lois scientifiques les plus rigoureuses et les plus vraies, si elles ne sont pas conformes à ses intérêts (...), les mystifications et les absurdités les plus fantastiques et les plus contraires à la science, les superstitions religieuses qui conviennent à ses intérêts de classe, elle en fait des vérités."

conclusion

Pour montrer la marginalité de l'expérience multi, il suffit de l'opposer aux conditions de l'enseignement régulier au collégial. Comparativement à cent cinquante étudiants par professeur, par semaine et dans des groupes-classes pouvant aller jusqu'à quarante étudiants, au Multi, on compte cent cinquante étudiants pour un groupe de six professeurs dans des locaux réservés à l'expérience et aménagés à cet effet. Le Multi refuse toutefois d'admettre le caractère privilégié de sa situation en répondant qu'il suffirait aux autres professeurs de former eux aussi des projets semblables. Dans leurs diverses tentatives de faire connaître leur expérience à l'intérieur comme à l'extérieur du Collège, les profs et les étudiants du Multi affirment que si l'on sait être créateur, on trouvera bien le moyen de transformer les conditions présentes de l'enseignement. Ce qu'ils disent généralisable à l'ensemble de l'appareil scolaire n'est en somme possible que pour une très faible minorité. Le contexte présent des négociations syndicales dans le secteur scolaire illustre combien la lutte pour une simple diminution du nombre d'étudiants / classes et une réduction de la tâche des enseignants **dans l'ensemble du front scolaire** se heurte, non

pas au manque d'initiative des individus, mais aux impératifs économiques défendus par un Etat-patron.

Revenons cependant aux cadres internes de l'expérience multi. Les moyens pédagogiques ne manquent certes pas d'intérêt. Le tutorat individuel ou en petits groupes permet, beaucoup plus qu'on ne peut le faire dans l'enseignement régulier, de suivre le cheminement de chaque étudiant et d'identifier ses difficultés d'apprentissage. Les ateliers offrent en outre la possibilité de relier le travail manuel au travail intellectuel, et ceci dans un climat plus détendu et plus agréable que celui d'une classe surchargée. La souplesse des cadres de l'expérience favorise l'initiative des individus qui y participent. En principe, on ne peut critiquer une pédagogie axée sur le développement des capacités des individus, ni un objectif de formation d'"agents-de-changement". C'est par rapport à la représentation que le discours-multi se fait de la pratique sociale qu'il est surtout possible d'interroger les objectifs de l'expérience et les implications des moyens pédagogiques utilisés.

De quel type d'agent de changement parle-t-on lorsqu'en même temps, on refuse presque systématiquement de transmettre une connaissance juste de la réalité? Beaucoup d'initiative individuelle, oui, mais quelle sera la capacité de l'étudiant de participer aux luttes collectives et d'évaluer, à court et à long termes, les gains qui souvent ne sont pas immédiatement satisfaisants?

Bien qu'on dise vouloir remettre en question la vision que l'étudiant se fait de la réalité, il importe de relier ce voeu à la préoccupation d'amener ce même étudiant à se libérer, avant tout sur une base individuelle, de ce qu'on appelle les "contraintes capitalistes". Sans reprendre ici le débat autour de l'idéologie des besoins, il m'a été possible d'observer qu'au Multi, lorsqu'on dit partir des besoins des individus, on en fait une application dans le sens restreint du terme, hors-histoire, autonomisé de sa pratique sociale de classe 4. On perpétue ainsi, sans possiblement s'en rendre compte, l'individualisme bourgeois tout en croyant "être au service des individus plutôt qu'au service d'un système".

Au Multi, toutes les activités se situent au même niveau d'importance: produire un vidéo, faire la cuisine,

4. L'expression "pratique sociale de classes" est empruntée ici à l'article "Petite bourgeoisie et consommation des besoins / désirs", dans **Chroniques**, numéro 13.

pratiquer sa flûte, faire du yoga, faire de l'observation dans une Cour de Justice, se donner de l'information sur diverses disciplines, connaître aussi bien le structuralisme, le pragmatisme que le matérialisme dialectique... Ainsi le veut le libéralisme bourgeois. Noyer l'importance d'une connaissance juste de la réalité dans une gamme infinie d'informations et d'activités pour satisfaire un besoin immédiat de connaissances dites toutes aussi utiles les unes que les autres. On justifie les bienfaits d'une pédagogie centrée sur l'individu parce qu'elle ne reproduirait pas les connaissances traditionnelles. Et alors quelles connaissances propose-t-on en retour? Que l'étudiant ne soit pas une oie à gaver (de Rogers), j'en conviens! Malgré tout on le gave et d'une bonne part de mystifications... De l'illusion dans un pâté de foie gras, c'est rétro par les temps qui courent, ça s'avale peut-être bien mais ça laisse des trous dans l'estomac.

Bien que dans son discours sur la société, l'expérience Multi transmette une représentation idéaliste bourgeoise de la réalité, il importe de préciser que le projet même constitue une forme de revendication contre la simple reproduction des rapports sociaux dominants. Le Multi demeure une tentative de réponse à un malaise, voire à une révolte que beaucoup d'enseignants et d'étudiants ressentent autour des implications politiques de l'école comme appareil de transmission des connaissances et des comportements imposés par notre mode de production capitaliste. Malgré ses intentions, le Multi n'arrive pas très bien à identifier ou à préciser quelles sont les limites et les possibilités de la lutte dans l'appareil scolaire. Je crois avoir suffisamment démontré l'utopisme d'imaginer pouvoir transformer l'infrastructure économique par une lutte jugée déterminante au niveau des appareils de la superstructure idéologique. Les possibilités de lutte dans l'appareil scolaire doivent s'élaborer dans une pédagogie-stratégie qui se pense dans la lutte de classe, par la diffusion d'une contre-idéologie pouvant démontrer les mécanismes de l'idéologie dominante, par la transmission d'un mode de connaissance agissant dans le sens d'une transformation définitive de nos conditions COLLECTIVES de vie.

Martine Michaud

la renaissance du mysticisme

“La religion est le soupir de la créature opprimée, le sentiment d'un monde sans coeur et l'âme d'une société sans âme, elle est l'opium du peuple.” (K. Marx).

Depuis le siècle des lumières, avec le développement des forces productives, la domination du mode de production capitaliste et de son idéologie fondée sur la rationalité utilisatrice, l'individualisme et le progrès indéfini, les tendances irrationnelles de l'imaginaire ont été repoussées dans les bas-fonds de la conscience occidentale. La raison mise au service de l'accumulation du capital s'est imposée comme logique de rapport au monde refoulant dans l'inconscient certaines angoisses métaphysiques. Elle a produit une sécurité relative de l'homme face à l'univers en lui fournissant les moyens d'intervenir, de contrôler et d'exploiter la nature. A la toute puissance de Dieu s'est substituée la toute puissance de l'homme et, en particulier, de celui qui possédait les moyens de production. La religion sans être jetée aux poubelles de l'histoire fut plus ou moins reléguée au domaine privé ce qui laissa place à une sécularisation-laïcisation progressive et relative de la société et de l'Etat.

Cependant cette idéologie dominante était particulière; elle justifiait la domination de la bourgeoisie et cachait la réalité des sociétés industrielles: exploitation et domination de l'homme, utilisation irrationnelle des ressources, gaspillage, inégalités sociales, répressions, etc... On s'est vite rendu compte que le rationalisme bourgeois et son pendant politique le libéralisme ne signifiaient pas la libération des servitudes matérielles,

sociales, morales et intellectuelles, et s'est alors engagée une longue lutte où la classe ouvrière représenta les espoirs de libération de l'humanité trahie par la bourgeoisie. Mais en raison de l'opportunisme de ses dirigeants, de la sclérose de ses organisations, de la répression qui le frappa, la combativité du mouvement ouvrier s'émoussa du moins dans les sociétés capitalistes avancées et après la Seconde guerre mondiale le relais dans cette longue marche fut assumé par les peuples du Tiers-Monde en lutte contre le colonialisme et l'impérialisme.

Parallèlement aux transformations révolutionnaires à la périphérie, les contradictions s'accroissaient dans les centres capitalistes. Au début des années 60, dans les pays capitalistes avancés, on a assisté à la révolte des minorités. Mouvement contre la guerre au Vietnam, révoltes étudiantes, mouvements de libération nationale (Noirs aux E.U., Québécois au Canada, catholiques en Irlande du Nord, Bretons en France, etc...), mouvements féministes, mouvements écologiques, tous visaient un changement radical de la structure du pouvoir, soit violemment, soit pacifiquement, et tous s'attaquaient à l'irrationalité du monde capitaliste rendue encore plus flagrante par le développement technologique et les contradictions entre les possibilités techniques et leur utilisation. Ces révoltes s'articulaient plus ou moins sur une prise de conscience des écarts grandissants entre la croissance de la capacité de production et de destruction et celle de la satisfaction des besoins entraînant une dégradation qualitative des conditions de vie. Sauf quelques aménagements superficiels, on peut dire que toutes ces révoltes ont échoué écrasées par la capacité répressive et récupératrice de l'ordre établi. A l'ère de l'optimisme et du progrès s'est substituée l'ère des catastrophes et de l'impuissance, et ceux qui s'étaient engagés dans ces différents mouvements, déçus et déprimés, ont pris trois orientations (souvent cumulées): la drogue, le retour à la vie communautaire et à la nature, et le spiritualisme, le mysticisme et l'occultisme.

C'est dans ce contexte de déception, de dépolitisation et de crise culturelle que prend racine la renaissance du mysticisme qui se manifeste par la prolifération de nouvelles sectes religieuses: Hare Krishna, Jésus Freaks-Jésus People, méditation transcendante, mouvement charismatique, secte de Moon, par l'influence croissante du Zen et des diverses

religions orientales, et enfin par la popularité des prédictions de Billy Graham, de l'astrologie et des films d'épouvante, etc... En dépit des différences qui distinguent ces diverses manifestations mystiques, on peut retrouver un dénominateur commun, qui est le rejet de l'héritage rationaliste du monde occidental, de l'idée de progrès et du matérialisme, le refus de l'engagement politique et de l'action et la foi en des forces surnaturelles qui dirigent les destinées du monde. Ils expriment un manque de confiance dans la capacité de l'homme de construire un monde de paix et d'harmonie et un pessimisme foncier pour tout ce qui est le fruit de l'action et de la volonté humaine. Pour eux, l'oeuvre humaine mène à la catastrophe et à la destruction universelle. L'humanité est en crise, les sociétés éclatent de l'intérieur, les guerres, les famines, les cataclysmes, les désordres écologiques, la crise du pétrole sont des signes annonciateurs de la fin des temps. L'approche de la fin du millénaire est certes propice à ce genre de rhétorique et même si pour l'instant ces mouvements sont marginaux, leur persistance et leur croissance sont des indicateurs d'un changement de perspective idéologique dans les sociétés occidentales où les appels à l'émotion collective, à l'autoritarisme, à des forces extra-humaines, accompagnés du refus de la réalité et des responsabilités, trouvent de plus en plus d'échos.

l'effondrement du ciel québécois

Au Québec, après un siècle d'hégémonie idéologique et politique, la religion catholique subit depuis deux décennies les pressions érosives des transformations socio-économiques inhérentes à l'insertion de la société québécoise dans la phase monopoliste du capitalisme. L'estacade des valeurs traditionnelles n'a pu résister à la poussée des forces matérielles qui depuis le début du XXe siècle tracent les voies de développement de la société québécoise. L'industrialisation, l'urbanisation, le développement des moyens de communications nécessitaient une modernisation des superstructures que tentèrent de réaliser les promoteurs de la révolution tranquille. L'Etat remplaçant l'Eglise comme institution centrale de la collectivité, on assista alors à la désacralisation des institutions. La vie sociale fut

sécularisée par l'étatisation des collèges classiques et du système hospitalier, par la déconfessionnalisation des syndicats etc.

Le ciel québécois s'est effondré. Au spiritualisme séculaire de l'idéologie dominante succédait une philosophie sociale plus matérialiste et plus rationaliste. Cette crise du catholicisme québécois se traduisait par le déclin de la pratique religieuse, par la baisse du recrutement sacerdotal (alors que le chiffre annuel des vocations était de 2000 en 1946, il est tombé à un peu plus d'une centaine en 1970), par la faillite financière de nombreuses paroisses, par l'éclatement de la communauté chrétienne, par l'abandon du rigorisme moral et l'expansion de l'incroyance chez les jeunes et en milieu ouvrier.

A ces pressions internes qui favorisaient le déclin des valeurs religieuses, est venue s'ajouter une influence externe: le concile de Vatican II, qui dans sa tentative d'adapter l'Eglise au monde moderne allait, du moins à court terme, renforcer la tendance à la désaffection religieuse. Des certitudes s'effondraient, le monolithisme s'effritait car l'Eglise reconnaissait le pluralisme religieux. Le changement était possible même à l'intérieur de l'institution: tolérance envers les autres religions, ouverture au dialogue entre clercs et laïcs, modification du rituel et de la pastorale. Ces réformes, même si elles étaient superficielles, provoquèrent un certain désarroi chez les chrétiens qui restaient.

Mais, en définitive, ces diverses manifestations de mise au rancart de la religion furent plus apparentes que réelles. Ces mutations n'ont pas entraîné une liquidation des attitudes passées. La rupture fut loin d'être totale. Si, à un certain moment, la foi fut repoussée dans la marginalité, c'est-à-dire qu'on osait plus au Québec affirmer ses convictions religieuses, elle profitera de cette retraite forcée pour renaître de la marginalité, se laissant porter par elle, par cette contre-culture qui se veut tolérante, ouverte à toutes les expériences. Alors pourquoi pas celle du mysticisme?

Alors qu'il y a quelques années on "débarquait" de l'Eglise abandonnant les dogmes religieux, aujourd'hui pour compenser le désarroi devant la réalité, on a tendance à revenir à la foi, à la spiritualité. Le moteur de cette renaissance du mysticisme tire sa force des diverses aliénations engendrées par la société capitaliste avancée. Pour combler le sentiment de vide,

d'absurdité, d'isolement et d'impuissance qui émerge de la vie quotidienne, on fuit la réalité, on se tourne vers l'intériorité, vers l'en-dedans, espérant trouver la paix et l'harmonie dans et par l'esprit, par une contemplation introspective déréalisante.

Pour illustrer notre propos, nous décrivons trois manifestations de ce phénomène généralisé: d'abord, le renouveau charismatique qui est le mouvement mystique le plus important au Québec, et ensuite deux sectes moins actualisées ici mais qui sont significatives de cette tendance dans les sociétés occidentales: les Jésus People et la secte de Moon qui représentent les deux extrêmes de ce renouveau du mysticisme, la première étant d'inspiration libertaire et la seconde d'inspiration fasciste.

le renouveau charismatique

Dans l'éventail des nouvelles manifestations mystiques, le mouvement charismatique est celui qui a connu la germination la plus forte dans le terreau québécois probablement parce qu'il s'insère dans le cadre de l'Eglise officielle.

Ce mouvement est né aux Etats-Unis et constitue une adaptation catholique des préceptes du Pentecôtisme qui reposent sur la conviction que les dons du Saint-Esprit opèrent encore à l'âge moderne et que leur octroi à un chrétien se manifeste par la possession de divers charismes: don des langues, don de guérison et de prophétie.

Lié au développement des industries et des villes, ce mouvement attirait particulièrement aux U.S.A. les immigrants qui ayant des difficultés avec la langue anglaise parvenaient difficilement à s'intégrer et étaient frustrés dans leurs aspirations sociales. Ils espéraient par le don des langues régler leurs problèmes. L'appel à l'émotion, l'expression de sentiments intenses dans les réunions de prière, le contact physique avec les autres, servaient d'échappatoire à la frustration et à l'oppression ressenties dans leur vie quotidienne et permettaient une adaptation sociale.

L'idéologie pentecôtiste exerçait aussi un attrait par sa dimension laïque qui contestait l'establishment religieux des Eglises traditionnelles en s'opposant aux sacrements et au sacerdoce et en professant que tous

les croyants sont des prêtres ouverts à l'opération du Saint-Esprit.

Ce mouvement est très florissant en Amérique latine où il compterait quatre millions d'adhérents au Brésil et rejoindrait 14% de la population chilienne; au Québec, il semble que la version catholique du Pentecôtisme fasse tache d'huile dans toutes les régions et rassemble 12,000 catholiques. Pour l'instant, le mouve-



ment semble bien encadré par le bas-clergé et s'intègre au renouveau chrétien préconisé par Vatican II. Ceux qui y participent trouvent dans la prière collective, le chant, l'extériorisation émotive de la foi, un sentiment de sécurité, de communauté et de fraternité.

Selon le portrait sociologique du charismatique québécois établi par l'enquête de Roland Chagnon de l'U.Q.A.M., le renouveau charismatique recrute sa clientèle dans un certain type de marginalité en regroupant principalement des personnes âgées. Les jeunes, tout en étant présents, demeurent très minoritaires. Mais pour pallier cette faiblesse, un groupe appelé Témoignage-Jeunesse vient d'être formé pour donner aux jeunes "le goût de Jésus". Ce sont surtout des femmes (75%) qui participent à ce mouvement. On y retrouve aussi en grand nombre des religieux et religieuses qui cherchent à redonner un sens à leur vocation. Les catégories socio-économiques prédominantes sont les professeurs, les retraités et les ménagères. Pour ces gens dépourvus de pouvoir, isolés et dévalorisés par les transformations de la société québécoise, les pouvoirs surnaturels, les charismes exercent une véritable fascination.

Pour la plupart, ils estiment qu'il y a actuellement au Québec un malaise social profond. Mais pour les charismatiques, si ça va mal dans le monde, cela est dû en grande partie à des facteurs individuels et moraux (l'égoïsme) et non à des facteurs structurels. Pour eux la solution réside dans la conversion des cœurs par l'action de l'Esprit. La transformation spirituelle doit précéder les transformations sociales. Les charismatiques croient avant tout à l'intériorité.

Sur le plan politique les charismatiques votent principalement pour le parti libéral. Ils sont très défavorables à la création d'un parti des travailleurs. Ils s'opposent aussi à l'engagement politique des syndicats car à leurs yeux le syndicalisme n'est acceptable que s'il ne remet pas en question l'ordre établi. Le conflit d'ailleurs n'a pas de place dans leur vision du monde. Les attitudes des charismatiques penchent nettement du côté du conservatisme socio-politique. La spiritualité est pour eux la voie royale de leur rapport au monde. Par la prière et la paix intérieure ils espèrent transformer l'Eglise et la société. En définitive ils optent pour une libération dans l'imaginaire.

Jésus people ou les Jésus freaks

Ce mouvement se veut critique et à gauche de l'Eglise établie. C'est la contrepartie underground de la religion. Il présente Jésus comme un révolutionnaire et un hippie. Il a été fondé aux Etats-Unis par Duane Pederson. Cette nouvelle religion utilise une rhétorique "hip" qui s'adresse aux jeunes "drop outs", aux usagers de la drogue, qui se sentent aliénés par le système et le mode de vie capitaliste. Elle veut se donner une image contre-culture et même révolutionnaire en empruntant les symboles des radicaux américains et en proclamant sa solidarité avec ceux qui vivent en marge de la loi. Dans leurs écrits les dirigeants de ce mouvement attaquent la classe dominante parce qu'elle pervertit tout par la commercialisation. Ils critiquent aussi la mise en marché de leur style de vie récupéré par la logique du profit (l'opéra rock "Jésus Christ Super Star"). Mais même s'ils rejettent le bas matérialisme, ils ne perdent pas le sens des réalités économiques car dès le début, le mouvement s'est fait incorporer sous le nom de Jesus People Church Inc., afin d'obtenir une exemption fiscale.

Ce mouvement recrute surtout ses adhérents parmi la jeunesse désorientée, déçue, revenue de ses champs de bataille avec le goût amer de la défaite. Pour beaucoup ces Jesus Freaks sont d'anciens militants des droits civiques, de la lutte contre la guerre au Vietnam, qui, après diverses expériences hallucinogènes, se sont donnés un nouvel opium en s'abandonnant à Jésus. On retrouve aussi un autre type d'adhérent, ceux qui n'ont pas participé aux mouvements étudiants, les enfants sages de la classe moyenne, qui, de cette façon, rejoignent cette partie de leur génération dont ils étaient séparés. Le mouvement compterait quelque 150,000 adeptes dont quelques centaines au Québec.

L'une des idées forces du mouvement est que Jésus va bientôt revenir: "Jésus est la réponse", "Jésus est vivant", "Soyez victorieux avec Jésus", constituent les principaux psaumes de cette nouvelle religion et on les retrouve imprimés sur des boutons et affichettes collées sur les pare-chocs des voitures. Le discours des Jesus Freaks encourage les convertis à chercher les signes de la venue d'un nouveau Messie à travers les malaises ou la crise de la société. Il faut être prêt à le

recevoir car Jésus n'a-t-il pas dit à ses disciples qu'il reviendrait sur terre durant une guerre thermo-nucléaire? Ces prédictions reviennent fréquemment dans la presse officielle du mouvement le **Hollywood Free Paper** dont le tirage varie entre 260.000 et 400.000.

Leur doctrine est axée sur une vision absolutiste et manichéenne de l'univers. Pour les Jesus Freaks tous les événements viennent soit du Seigneur soit de Satan. Ainsi les problèmes sociaux comme la pollution, la guerre, la drogue, la criminalité sont perçus comme des machinations de Satan. Lorsqu'on parle à ces Jesus Freaks de racisme et d'injustice sociale, ils répondent: "C'est déplorable, mais l'important est d'aimer Jésus". Pour eux la solution à tous ces problèmes viendra avec le salut par la conversion qui dans leur vision du monde est le seul facteur de changement aussi bien individuel que collectif. Par exemple le problème de la pollution des villes sera résolu par l'élimination de la pollution de l'âme. Finalement le changement social dépend du changement spirituel qui s'opérera chez l'individu par la reconnaissance de Jésus comme leader et par la fidélité à son enseignement. Il y a donc à la base de cette idéologie une négation de l'idée de progrès selon laquelle l'homme par sa volonté et son travail peut améliorer sa condition et se changer lui-même. Pour le Jesus Freak il n'y a rien à faire, on n'a qu'à s'en remettre au bon plaisir de la divine Providence. L'homme par lui-même est impuissant. "Les choses changeront seulement lorsque Jésus vivra en nous". Dans leur logique tout système de pensée qui n'est pas le christianisme est le produit du diable.

De même le thème de la liberté pour eux prend une signification toute particulière. Pour les Jesus Freaks liberté veut dire: être libre de tout, de toute responsabilité, car tous les problèmes sont résolus par le Seigneur. Pour être libre on n'a qu'à croire une seule chose: que Dieu est assez juste pour récompenser ceux qui réellement veulent le connaître. L'erreur est impossible, car il est la voie, la vérité et la vie. La libération se fait donc sans révolution, sans action, elle résulte de la simple adhésion au mouvement. La libération se fait dans et par l'esprit et non par l'action contre l'ordre établi. Ainsi doté de cette certitude et de la sécurité affective qu'elle procure, l'individu vivra en paix et les dirigeants auront la paix.

On peut dire que cette philosophie vise essentiellement la réintégration de la jeunesse dans le conformis-

me social et le conservatisme politique et cherche à détourner les énergies d'une jeunesse qui auparavant s'attaquait directement et rationnellement aux problèmes sociaux. Le "Jésus trip" constitue donc un retour en arrière, car il permet d'éviter la réalité, de fuir les problèmes et les responsabilités. C'est une drogue qui se substitue à la drogue, permet l'évasion et par sa logique simpliste maintient une mentalité infantile inapte à la critique et prête à toutes les manipulations démagogiques. Ce mouvement, comme le précédent, est une justification idéologique du conservatisme social et peut fournir la base d'une aventure réactionnaire et autoritaire. Il n'est pas difficile de voir à qui profite la diffusion de cette idéologie d'autant plus que ces nouvelles sectes jouissent de la "tolérance miraculeuse" des autorités politiques là où elles s'implantent. A cet égard, "l'Association pour l'Unification du Christianisme Mondial" (AUCM) appelée plus communément "secte de Moon" est un exemple, très significatif.

la secte de moon

Selon un placard publicitaire paru dans **Le Monde**, le but de cette secte est l'unification du monde à partir de l'unification de toutes les religions. Un autre de ses objectifs, toujours tiré de la même source, est de "protéger la démocratie face au totalitarisme communiste". "Freiner le travail dévastateur de la contestation, de l'athéisme militant, de l'immoralité". Cette nouvelle religion a été fondée en 1954 par un Sud-Coréen, M. Sun Myung Moon, qui déclare que le Christ lui est apparu en 1936 et qu'il est le nouveau Messie. Voici un résumé de sa doctrine: "Dieu voulait que l'union d'Adam et d'Eve produise une famille parfaite pour gouverner le royaume de Dieu sur terre. Mais Eve fut séduite par un archange qui devint Satan et elle corrompit Adam. C'est alors que Dieu voulut que son Fils Jésus trouve une femme parfaite, mais ce fut à nouveau l'échec avec la crucifixion. Le monde attend donc un nouveau Messie qui doit naître en Corée en 1920" (Ce qui paradoxalement correspond à la date de naissance de Moon).

Moon voit dans les Etats-Unis une "nation centrale" dans le plan de Dieu. L'Amérique a été bénie de Dieu. "L'avenir du monde entier dépend de l'Amérique".



Rev. Sun Myung Moon

"L'Espoir de Dieu pour le Canada"

Le continent Nord-Américain a été béni par Dieu avec tant d'abondance. Le temps est venu de nous demander pourquoi? Quel est l'Espoir de Dieu pour le Canada? Dieu désirait-il répandre sa Bénédiction que sur nous ou bien voulait-il que nous la partagions avec les autres?

J'ai voyagé en Orient et en Europe. Les pauvres au Canada vivent comme des rois en comparaison aux pauvres dans la plupart des autres pays. Notre liberté politique et sociale trouve de parallèles dans aucune autre partie du monde. Mais je vous demande: sommes nous moralement meilleurs que les autres nations?

Le peuple Canadien est-il prêt à sacrifier volontairement sa bénédiction afin que d'autres puissent se développer pour en bénéficier aussi?

Il nous faut partager, avec l'Amérique et les autres nations du monde la divine mission de bâtir une famille d'hommes centrés sur Dieu, le Royaume des Cieux sur la terre.

Voici l'espoir de Dieu pour le Canada: que nous accomplissions cette tâche et que le coeur de Dieu et de l'homme ne fassent plus qu'un.

Robert S. Duffy

VENEZ ET ECOUTEZ CE MESSAGE DU REV. SUN MYUNG MOON DONNE PAR MR. ROBERT S. DUFFY, PRESIDENT DE L'EGLISE DE L'UNIFICATION DU CANADA.

FOR INFORMATION CALL
UNIFICATION CHURCH
56 SPARKS STREET, Suite 610
OTTAWA, CANADA
TEL: (613) 237-1511

FOR INFORMATION CALL
UNIFICATION CHURCH
56 SPARKS STREET, Suite 610
OTTAWA, CANADA
TEL: (613) 237-1511

Moon veut donc "subjuguier" le monde après avoir "subjugué" les Etats-Unis qui possèdent "60% des richesses mondiales". Il a entrepris à cette fin en 1972 une croisade qui a touché plus de 50 villes américaines où il fut reçu par les plus hauts dignitaires. Le 18 septembre 1974, 40,000 personnes ont inondé le Madison Square Garden pour entendre son message sur le "nouveau futur du christianisme". Le 8 octobre, au Capitole, un auditoire de 180 membres du Congrès l'écouta religieusement.

Quant aux adeptes de sa secte — au nombre de deux millions — ils suivent un régime austère: longues heures de travail et d'études, pas de tabac, pas d'alcool, pas de drogue, pas de relations sexuelles avant le

mariage. D'ailleurs, les mariages entre membres de la secte sont décidés par les dirigeants qui choisissent le partenaire parmi une liste de cinq candidats. Les jeunes convertis qui engagent "leur sang, leur sueur, et leur vie" pour le mouvement doivent quitter leur famille, souvent s'expatrier aux Etats-Unis, au Japon, en Corée du Sud, et promettre une obéissance inconditionnelle aux leaders, aux vrais parents de l'humanité que sont Moon et sa femme. On soupçonne même l'Eglise de l'unification d'utiliser ces jeunes comme infanterie lors de manifestations ou d'émeutes en Asie et ailleurs. On les a déjà utilisés aux Etats-Unis, en 1973-74, pour soutenir Nixon. Certains observateurs estiment que les plans ultimes de Moon consisteraient à engager ses fidèles dans une grande offensive anticommuniste en Corée et à devenir le dictateur d'une Corée réunifiée. Si pour l'instant les preuves irréfutables d'un tel plan manquent, il est certain toutefois que les néophytes sont utilisés comme main-d'oeuvre à bon marché, pour ne pas dire comme esclaves dans les différentes entreprises du mouvement. Ce témoignage d'une jeune Française publié dans le journal Ouest-France en dit long sur le rapport entre la crédulité religieuse et l'exploitation: "J'étais en recherche. Catholique, je m'interrogeais, je me sentais mal à l'aise dans une Eglise pleine de contradictions... Je me suis laissée, prendre par le système de l'AUCM. Admise comme militante, j'ai accepté d'entrer dans un atelier de bijouterie appartenant à l'AUCM à Fonteney aux Roses. Nous étions six garçons, six filles travaillant seize heures par jour sans salaire. "Vous êtes, nous disait-on, comme au temps de l'Eglise primitive. Vos salaires sont versés à la communauté"... Ma santé s'altérait. J'étais vidée, usée, inconsciente, ne me posant plus de questions". Sous le couvert de la religion se dissimule donc une entreprise très lucrative. Moon est un "businessman" prospère. Il avoue officiellement posséder \$15 millions. Parmi les entreprises connues (une douzaine) dont Moon est le président et directeur général, le New York Times cite la Tangil Industrial Co., près de Séoul qui fabrique des armements légers occupation des plus sanctifiante, la Korea Titanium Co., (on sait que le titane est un métal indispensable à l'aviation supersonique), la Ilwha Pharmaceutical Co., l'Ilshin Handycraft Co., la Tonga Titanum Co. Il a aussi des investissements aux Etats-Unis. A ces diverses sources de revenus, il faut ajouter le produit de la vente

des fleurs, des cierges, des quêtes, les subventions du gouvernement sud-coréen, les cotisations de l'extrême droite et le fait qu'aux Etats-Unis, les biens d'Eglise ne sont pas soumis à l'impôt.

Enfin on fait état de relations entre la CIA et cette secte qui en France, en Corée du Sud, au Japon jouit de la protection des gouvernants. Le premier ministre de Séoul, comme le fils de Tchang Kai Chek, premier ministre de Formose, et M. Kishi, récent premier ministre du Japon, passent pour être de hauts dignitaires de la secte. Il faut aussi mentionner, en terminant, que le conseiller politique de Moon M. Bohi Pak, a été le chef de la CIA sud-coréenne.

conclusion

Comme on a pu le constater à travers la description de ces mouvements millénaristes, la renaissance du mysticisme est une arme utilisée par le pouvoir afin de désarmer le potentiel critique inhérent à l'accentuation des contradictions du capitalisme et à la dégradation des conditions de vie. C'est une vaste entreprise de détournement de la réalité, des responsabilités et de l'action, opérée grâce à des techniques psychologiques qui provoquent la régression des individus à un stade infantile et qui les amènent à aliéner leur raison critique et à ressentir l'obéissance inconditionnelle aux leaders comme une libération. En ce sens on peut dire que le retour à l'irrationnel et au surnaturel en réaction à l'absurdité du monde capitaliste est au service de l'irrationalité économique et sociale consécutive à la domination de forces sociales réactionnaires. Il est difficile pour l'instant de saisir l'influence de ce renouveau mystique sur la vie politique québécoise, mais la vigilance envers le développement de ce nouvel obscurantisme s'impose. Le Dieu canadien-français est peut-être mort mais il n'est pas impossible qu'il ressuscite sous une autre forme!

Denis Monière

pour une théorie dialectique des représentations religieuses

Devant le phénomène relativement nouveau de mouvements tels que les Chrétiens pour le socialisme, les Chrétiens marxistes ou les Politisés chrétiens (1), un marxiste étranger à ces pratiques pose la question: "Comment conciliez-vous marxisme ou lutte de classes et christianisme ou spiritualité?"

Le sujet concerne ceux qui s'intéressent aux activités culturelles et politiques (2). J'en saisis l'occasion pour proposer une réflexion et un échange là-dessus, à un niveau essentiellement critique. Au fond, cette **pratique** de "conciliation" (réelle?, illusoire?) sur quelle base **théorique** peut-elle être analysée, encouragée ou combattue?

Le problème s'avère important dans la mesure où l'on parvient à le libérer du poids inutile des interdits

1- Pour consulter les documents de base, voir: Le Congrès de Santiago, les chrétiens et le socialisme, dans: **Relations** (Montréal, juin 1972); Les chrétiens dans le mouvement ouvrier, dans: **Relations** (Montréal, novembre 1974); Chrétiens pour le socialisme, dans: **Relations** (Montréal, juin 1975); **Cité Nouvelle**, Mensuel des chrétiens marxistes, Paris, 46 rue Vaugirard.

2- "...il y a non seulement place mais nécessité pour une revue qui couvrirait **chaque mois** les activités culturelles et politiques d'importance au Québec dans une perspective de lutte de classes". Les enjeux de notre lutte, dans: **Chroniques** (Montréal, janvier 1975), p. 9.

"traditionnels", précritiques et somme toute affectifs, et l'on se met à le traiter scientifiquement et politiquement.

position du problème

En termes de pratique quotidienne, le problème de cette conciliation se pose, et se résout, souvent, d'une manière bien aisée (3). Ainsi par exemple, tel groupe de chrétiens n'éprouve aucun embarras à participer sans restriction à la lutte des classes dans le camp des organisations marxistes. Pour eux, le marxisme est une méthode scientifique; la foi chrétienne, un appel à donner sa vie pour les autres. Ils ne ressentent donc aucune contradiction pratique dans leur double appartenance, mais bien au contraire, une profonde complémentarité.

En termes de pratique théorique, le problème est loin de se laisser poser avec autant de facilités. Soulignons, pour commencer, deux sources de confusion.

1. Le statut théorique des pratiques "religieuses".

Pour poser une question au niveau théorique, il faut travailler avec des concepts. Il est dès lors impossible de traiter, à ce niveau, des rapports entre socialisme et religion, tant qu'on ne dispose pas du **concept** de celle-ci (4). La question qui nous concerne est donc théoriquement confuse avant d'avoir produit le concept de religion.

2. Le statut théorique du rapport entre socialisme et idéologie.

Imaginons pour un moment que l'on pense avoir réglé la question conceptuelle en donnant à la religion le

3- Voir, entre autres, le bref témoignage, extrêmement clair, d'un travailleur social québécois, marxiste et chrétien: ASSELIN R., De Marx à Jésus-Christ, dans: **Relations**, (Novembre, 1974), p. 301

4- Marxisme et humanisme, dans ALTHUSSER, L., **Pour Marx**, Paris, Maspéro, 1972, pp. 225-258, développe en détail une idée parallèle à celle qui est exposée ici.



statut théorique de l'idéologie (5). Dans ce cas, il faut éviter la confusion entre "idéologie" en tant que "relais par lequel, dans une société de classe, le rapport des hommes à leurs conditions d'existence se règle au profit de la classe dominante" (6) et "idéologie" en tant que "substitut" (7) d'une théorie qui n'a pas encore été suffisamment élaborée. Cette notion de substitut est encore fort différente, s'il s'agit soit d'une méprise (à défaut de théorie on a le sentiment de la théorie) soit d'un besoin reconnu et accepté ouvertement (à défaut de théorie, on comble provisoirement le retard tout en poursuivant la recherche d'une théorie qui est entrevue comme latente et possible; dans ce cas l'idéologie prend un caractère utopique: nous y reviendrons).

Ces distinctions ne sont pas aussi transparentes que l'on voudrait souhaiter. Il faut donc prendre la peine de les examiner attentivement pour savoir de quel socialisme et de quelles représentations religieuses veut-on parler. Cet examen doit être poursuivi sur un double plan: la reconstitution historique de la théorie et de la praxis marxiste sur l'idéologie et la création d'une nouvelle religiologie, d'une véritable théorie scientifique des religions. Dans ces perspectives, je propose ici un élément (8) de réflexion: l'oeuvre d'Ernst Bloch.

ernst bloch: utopie et métareligion

Ernst Bloch est le premier théoricien marxiste qui a étudié de façon fondamentale l'importance des attitudes et des doctrines religieuses — "les structures spirituelles" — dans une perspective révolutionnaire.

5- Cette solution est excessivement simplificatrice. Elle s'avérerait vite contraire aux faits établis par l'étude scientifique de l'histoire des religions, des hérésies et des spiritualités religieuses.

6- ALTHUSSER, Pour Marx, o.c., p. 242.

7- *Ibidem*, *idem*, p. 248

8- Je prépare par ailleurs un ensemble de notes portant, d'une part, sur les analyses de Marx et de Lénine, ainsi des principaux mouvements socialistes, concernant les questions religieuses; d'autre part, sur les formes hétérodoxes d'implication entre socialisme et religion (les chrétiens pour le socialisme en Amérique latine et en Europe; le bouddhisme populaire au Viet-Nam et en Chine; les religions africaines chez les révolutionnaires noirs, etc.).

Aujourd'hui, en Amérique du Nord comme d'ailleurs un peu partout dans le monde, une nécessité impérieuse est à l'ordre du jour: développer un nouveau modèle de civilisation, à la fois efficace et égalitaire, mais avant tout profondément ressenti, compris et voulu par les plus larges couches de la population. Dans cette conjoncture, nous sommes concernés par toute forme d'appui à la réforme intellectuelle et morale des masses.

Parmi ces formes d'appui, l'oeuvre de Bloch pourrait s'avérer capitale. Elle est encore fort mal connue ici, à cause surtout de difficultés de traduction. Je viens d'apprendre à l'instant la parution en français de son ouvrage fondamental, **Le principe espérance** (9). N'attendons plus pour en faire une première présentation.

notice bibliographique (10)

Ernst Bloch est né en 1885 dans la grande ville industrielle de Ludwigshafen. Convaincu de la nécessité d'une révolution radicale en Allemagne, il adhère très tôt au socialisme et fait campagne contre le militarisme prussien. En 1915, avec ses amis dadaïstes, il s'enfuit en Suisse où il travaille pendant toute la guerre à la rédaction du journal anti-impérialiste allemand **Die Freie Zeitung**. Il publie en 1919 un pamphlet **La défaite de ses militaires**,

9- Texte de Bloch paru en français: **Thomas Münzer, théologien de la révolution**, Paris, Julliard, 1964. **Traces**, Paris, Gallimard, 1968. "La catégorie de possibilité", dans: **Revue de métaphysique et de morale**, Paris, janvier-mars 1958. **Genèse et structure**, La Haye, Mouton, 1964. **Le Principe espérance**, Paris, Gallimard, 1976.

Commentaires de l'oeuvre de Bloch, en français, dont je me suis servi abondamment pour la rédaction de cet article: FURTER, P. "Utopie et marxisme selon Ernst Bloch" dans: **Archives de sociologie des religions**, Paris, janvier-juin 1966, pages. 3-21. LOCHMAN, J. M., "Une interprétation athée de la bible", dans: **Christianisme social**, Paris, septembre-octobre 1970, pages 491-507. HURBON, L. Ernst Bloch... pourquoi?, dans: **La Lettre**, Paris, juillet 1971, pages. 1-15. HURBON, L., **Ernst Bloch. Utopie et espérance**, Paris, Cerf, 1974, 145 pages.

10- Reprise textuelle de l'article de P. Furter, o.c., pages. 19-20, avec deux petites modifications: 1) les titres sont traduits en français, l'original allemand est cité en note; 2) nous avons ajouté la liste des quinze ouvrages de Bloch selon l'édition complète de son oeuvre chez la maison Suhrkamp de Francfort.

bénéfice ou préjudice pour l'Allemagne? (11), où il conclut à la nécessité et aux bienfaits d'une défaite totale. Il retourne après la guerre en Allemagne où il publie **L'esprit de l'utopie** (12), puis sa thèse **Thomas Münzer, théologien de la révolution** (13).

Il continue sa lutte politique qu'il oriente peu à peu vers une dénonciation violente du nazisme. Ces articles ont été recueillis dans **Héritage de ce temps** (14). Ernst Bloch, à la suite de ces attitudes, est déchu de la nationalité allemande. Il cherche refuge comme son ami W. Benjamin en Suisse; puis, comme T.W. Adorno, il gagne les Etats-Unis. Dès 1938, il commence à ébaucher ce qui sera un jour son **Principe d'espérance**. Dans ce second exil, il ne reste pas politiquement inactif puisqu'il crée avec ses amis Th. Mann et B. Brecht une maison d'édition à New York, l'"Aurora Verlag" — au nom singificatif!



11- **Schadet oder nützt Deutschland eine Niederlage seiner Militäre?** Berne, 1919.

12- **Geist der Utopie** (1ère éd. prémarxiste à Leipzig en 1918; 2ème éd. Berlin, 1922, répudiée à Frankfurt a.M. en 1964).

13- **Thomas Münzer als Theologe der Revolution** (1ère éd. à Munich en 1922; 2ème éd. revue à Frankfurt a.M. en 1962).

14- **Erbschaft dieser Zeit** (1ère éd. à Zurich en 1935; 2ème éd. augmentée d'une postface à Frankfurt a.M. en 1962 où il mesure la distance entre ses espoirs de 1934 et son espérance ironique de 1962).

Après la deuxième guerre mondiale, Ernst Bloch refuse avec éclat une chaire à l'Université W. Goethe de Francfort pour une chaire de philosophie à l'Université Karl Marx de Leipzig - choix assez symbolique mais malheureux. Si Ernst Bloch connaît un énorme succès, il est peu à peu noyauté et isolé par l'orthodoxie stalinienne. Ses élèves, ses meilleurs disciples doivent s'exiler ou sont condamnés. S'il peut publier la première édition du **Principe d'espérance** en 1954-56 à Berlin-Est (15); s'il obtient l'estime par son interprétation de Hegel (16), ou pour sa défense de la gauche aristotélicienne, (17), ou, enfin, pour son histoire du droit (18), les hommages font bientôt place aux douches froides. Après l'avoir encensé en 1955 (19), ses collègues, les philosophes fonctionnaires de la très stalinienne République démocratique allemande le liquident dans une publication officielle (20). En 1959, l'Université de Leipzig l'accuse d'être "un corrupteur de la jeunesse". En 1961, enfin, il refuse de revenir en Allemagne de l'Est après une tournée de conférences (21). Depuis lors il est professeur à l'Université de Tübingue (22).

15- 2ème éd. définitive à Frankfurt a.M. en 1959

16- **Subjekt-Objekt: Erläuterungen zu Hegel** (Sujet-Objet. Commentaires à l'oeuvre de Hegel). 1ère éd. à Berlin-Est en 1951; 2ème éd. à Frankfurt a.M., en 1962.

17- **Avicenna und die aristotelische Linke** (Avicenna et la gauche aristotélicienne). 1ère éd. à Berlin-Est en 1952; 2ème éd. à Frankfurt a.M. en 1963.

18- **Abriss der sozialen Utopien** (Aperçu des utopies sociales). 1ère éd. à New York en 1946; 2ème éd. à Berlin-Est; 3ème éd. sous le titre: **Naturrecht und menschliche Würde** (Droit naturel et dignité humaine) à Frankfurt a.M. en 1961.

19- **Festschrift Ernst Bloch's zum 70. Geburtsjahre** (Mélanges en l'honneur du 70ème anniversaire d'Ernst Bloch) Berlin-Est, 1955.

20- **Ernst Bloch's Revisionismus des Marxismus** (Le révisionnisme marxiste d'Ernst Bloch), Berlin-Est, 1957.

21- Recueillis dans: **Philosophische Grundfragen I: Zur Ontologie des Noch-Nicht-Seins** (Questions philosophiques fondamentales. I. Vers une ontologie du "pas encore"), Frankfurt a.M. 1961.

22- **Tübinger Einleitung in die Philosophie** (Introduction à la Philosophie), 2 vols., Frankfurt a.M. 1963-64.

Voici enfin la liste complète de la Maison d'édition Suhrkamp: vol.

1. **Spuren** (Traces)

2. **Thomas Münzer als Theologe der Revolution** (Thomas Münzer, théologien de la révolution).

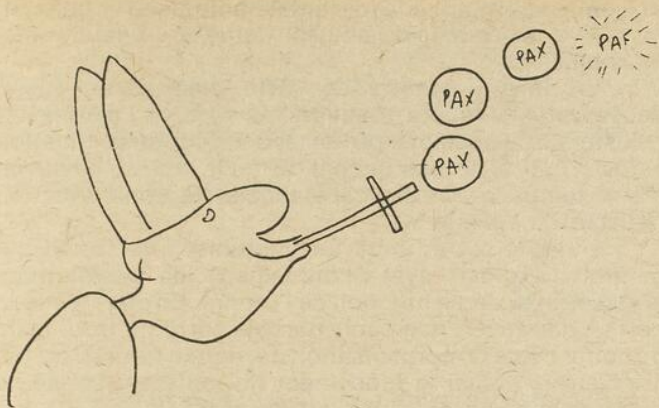
Voilà donc quelques traits majeurs de la vie et de l'oeuvre d'Ernst Bloch. Penchons-nous maintenant, sans entrer dans les détails, sur les points saillants de son oeuvre qui intéressent notre propos actuel : la recherche d'une formation théorique marxiste sur la religion.

l'utopie

"J'ai voulu montrer que le mot **utopie**, loin d'être un terme maudit, était la catégorie philosophique de notre siècle.

Elle est née avec la poésie, mais c'est aussi une grande figure logique. D'ailleurs, ce n'est pas un concept nouveau : elle a joué un rôle déterminant dans la révolution française, au cours de la Commune et aujourd'hui, dans toute la jeunesse qui lutte pour construire un autre monde et changer la vie. L'utopie n'est pas un simple mythe, elle désigne, lorsqu'il s'agit de cette **utopie concrète** dont j'ai parlé, une possibilité objective et réelle. C'est un principe de lutte. Ce qu'elle désigne, c'est le non-découvert du nouveau. Historiquement, c'est une force sociale qui joue un rôle, même si elle n'est pas toujours reconnue comme telle" (23).

-
3. **Geist der Utopie** (L'esprit de l'Utopie)
 4. **Erbschaft dieser Zeit** (Héritage de ce temps)
 5. **Das Prinzip Hoffnung** (Le principe d'espérance)
 6. **Naturrecht und menschliche Würde** (Droit naturel et dignité humaine)
 - 7- **Geschichte und Gehalt des Begriffs Materie** (Histoire et contenu du concept de matière)
 - 8- **Subjekt-Objekt. Erläuterungen zu Hegel**
 - 9- **Literarische Aufsätze** (Articles littéraires)
 - 10- **Philosophische Aufsätze** (Articles philosophiques)
 - 11- **Politische Aufsätze** (Articles politiques).
 - 12- **Leipziger Vorlesungen zur Geschichte der Philosophie**, (Cours d'Histoire de la Philosophie, à Leipzig)
 - 13- **Tübinger Einleitung in die Philosophie** (Cours d'Introduction à la Philosophie, tenu à Tubingue)
 - 14- **Atheismus in Christentum. Zur Religion des Exodus und des Reichs** (Athéisme dans le Christianisme. La religion de l'Exode et du Royaume)
 - 15- **Geist der Utopie** (L'esprit de l'utopie) première édition, 1918.
- 23— BLOCH., selon les propos recueillis par J.M. Palmier, dans : **Le Monde**, Paris, 30 octobre 1970.



L'homme qui parle ainsi au soir de sa vie a parcouru un très long chemin. A la recherche du "substrat utopique" des mouvements culturels, Bloch a scruté la **République** de Platon et la **Cité de Dieu**, les oeuvres d'un grand nombre d'hétérodoxes, comme Joachim de Fiore, Nicolas de Cuse, Thomas Münzer, des grandes oeuvres de la peinture (Giotto, Césanne, Gauguin), de la musique (Bach, Mozart, Beethoven), de la philosophie (Schelling, Leibnitz, Hegel). Bloch a repris et renouvelé la critique de Marx et Engels vis-à-vis des utopistes du XIXème siècle, en montrant notamment que l'opposition entre socialisme utopique et socialisme scientifique n'est pas l'opposition entre utopie et science, mais entre utopie abstraite et utopie concrète. Bloch a produit enfin un immense travail sur la Bible et proposé une nouvelle lecture qui met en lumière la suprême importance de son souffle prophétique pour l'avenir de l'humanité.

Bref, Bloch est l'auteur d'une monumentale encyclopédie qui rassemble d'innombrables manifestations d'une constante volonté anticipatrice de l'esprit humain.

En approfondissant son enquête historique sur le plan philosophique, Bloch cerne de près la catégorie du "pas encore", le possible que dévoile l'utopie. Il distingue quatre formes de possible. Le **possible formel**, celui de l'optimiste naïf qui n'aboutit qu'aux utopies abstraites construites seulement dans l'imagination; le **possible épistémologique** celui qui découvre l'imagination créatrice par l'analyse capable de dépasser les contradictions apparentes; le **possible objectif** qui fait partie des choses elles-mêmes; le **possible dialectique**

ou **concret** qui étant à la fois épistémologique et objectif, surmonte les écueils du subjectivisme et du déterminisme objectiviste.

En tenant compte de cette dialectique, Bloch découvre la première fonction de l'utopie: manifester l'existence du possible, protester donc contre la situation actuelle qui n'est **pas encore** ce qu'il faut et ouvrir en même temps la voie de l'espérance en la transformation radicale de l'existence.

L'utopie est en plus un instrument de travail qui permet d'explorer systématiquement les possibilités. C'est une deuxième fonction de l'utopie. En effet, celle-ci permet d'avancer, non seulement de sortir du trou, mais de pointer vers la réorganisation du monde futur. L'utopie concrète est ainsi le fondement de toute entreprise de planification, de prévision ou de prospective.

Par cette dialectique anticipatrice, l'utopie rencontre une troisième fonction, celle de permettre l'engagement de l'intelligence dans la transformation révolutionnaire du monde. "L'utopie n'est pas seulement un jeu, elle n'est pas un rêve ni une simple oeuvre d'art c'est une idée-force qui provoque notre enthousiasme, nourrit nos espoirs et nous appelle à l'action efficace" (24).

Ces fonctions de l'utopie, font elles-mêmes partie de la réalité, c'est-à-dire, elles ont une racine anthropologique. Bloch insiste sur la radicalité de la faim, un besoin premier qui réveille la conscience du manque et de la carence. Contre l'**uchronie**, nostalgie démobilisatrice d'un passé parfait, les pulsions du corps humain (faim physique et faim psychologique) mettent l'homme devant la conscience de son imperfection et, simultanément, de sa capacité pour la surmonter victorieusement au moyen d'un effort, d'une mobilisation de ses forces.

L'utopie concrète dont parle Bloch est aux antipodes de l'idéalisme. En effet, le fondement dernier n'est point une idée subjective ni même la constitution corporelle de l'individu humain, mais la **réalité** toute entière de la matière. "La matière est toujours en pleine germination d'elle-même et ne constitue jamais une totalité fermée... le propre du réel, son caractère spécifique est d'être à lui-même sa propre possibilité. Autrement dit, le réel ne se comprend que par son dynamisme interne, son

24- FURTER, "Utopie et marxisme...", o.c., p. 12.

déploiement, son ouverture vers "ce qu'il n'est pas encore". Il y a donc un foyer d'attraction pour le réel vers son à-venir et la tâche de toute philosophie devrait consister dans la recherche et le dévoilement des tendances latentes (ou des latences tendancielles) qui sont encore cachées dans le processus de la matière, et qui constituent la médiation entre le possible et la réalisation du possible" (25)

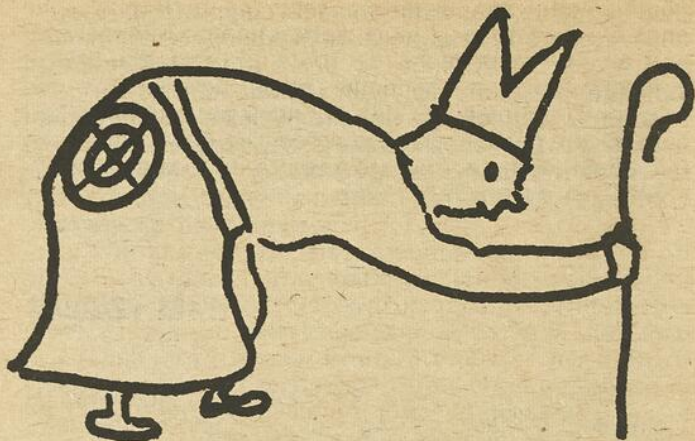
la religion

"Chaque rêve d'une vie meilleure, supérieure et pleinement réalisée, ne serait qu'une enclave intérieure, étroite, tout à fait isolée et énigmatique, s'il ne se manifestait à travers le monde entier une grande aspiration et un mouvement vers ce qui n'est pas encore advenu : l'utopie concrète est la théorie-praxis essentielle de cette tendance. A la vérité, l'intention utopique n'est limitée ni à la simple enclave du rêve intérieur ni au problème de la meilleure compréhension de la société. Son champ est socialement beaucoup plus vaste : il comprend tout le monde des objets du travail humain en soi. Il s'étend tout aussi bien... à la technique et à l'architecture, à la peinture, la littérature et la musique, à la morale comme à la religion... Et chaque chef-d'oeuvre, chaque philosophie importante ont eu et ont encore une fenêtre utopique où s'inscrit un paysage qui ne fait que s'esquisser... Il n'est pas de réalisme véritable qui puisse faire abstraction de cet élément, le plus puissant que comporte la réalité : son caractère d'inachevé. Certainement c'est d'abord par là que l'utopie appelée socialement à réussir, en liaison avec le progrès technique, laisse préciser cette anticipation dans l'art et dans la religion, anticipation qui n'est pas illusion, encore moins superstition" (26).

L'utopie concrète s'annonce dans l'espérance qui anime le coeur des hommes depuis des millénaires. Au niveau social et culturel, la religion reste pour Bloch le

25- HURBON, "Ernst Bloch...pourquoi?" o.c., p. 7.

26- BLOCH, E., **Principe d'espérance**, o.c., pp. 726-729 (Traduction de R. Blanchet, dans **La Lettre**, 155 (juillet 1971), p. 15).



terrain naturel pour la floraison et l'épanouissement de cette espérance.

Bloch reprend la critique de la religion de Marx, en faisant notamment un long commentaire critique des thèses sur Feuerbach (2). "Mit Marx aber über Marx hinaus". Bloch accueille l'héritage de la religion en considérant tout le potentiel de contestation radicale de l'ordre établi au nom d'un ordre meilleur que l'on **croit** possible. Il renverse ainsi une "évidence" idéologique profondément anti-révolutionnaire, à savoir, cette sorte d'**anti-foi** qui anime généralement les esprits progressistes et qui les oblige à ignorer la capacité positive de l'élan religieux en vue de la transformation du monde.

Bloch rend probablement un grand service lorsqu'il oblige à prendre conscience du caractère propre du religieux et de sa profonde ambiguïté. Celle-ci, en effet, se trouve déjà à l'origine, car la formation religieuse peut tout aussi bien procéder d'un subterfuge exploité par les classes dominantes que d'un véritable cri émanant de la volonté contestatrice et libératrice des masses. La même ambiguïté se trouve dans les conséquences du mouvement religieux, capable de conduire au conformisme, à la consolation, à l'illusion, comme à l'éveil, au travail, voire à la révolte et à la guerre.

L'ambiguïté de la religion se manifeste aussi dans un autre sens. En effet, il y a une dimension **religieuse** qui

27- BLOCH, *Principe d'espérance*, o.c., pages. 288-327.

peut se cacher dans n'importe quel comportement, et il y a les religions institutionnalisées; de manière similaire, il y a des institutions et des **dimensions** morales esthétiques, juridiques, philosophiques, etc.

Cette distinction à vrai dire fort élémentaire permet de prendre plusieurs précautions: d'une part, ne pas mettre dans le même sac les orthodoxies et les hérésies, l'ordre des prêtres et le réquisitoire des prophètes; d'autre part, se méfier du fanatisme **religieux** qui se mêle si souvent avec le juste zèle de tant de militants progressistes, ainsi que reconnaître la véritable part de l'espérance **religieuse** qui accompagne la soif d'absolu, qu'à juste titre ressentent tous ceux qui luttent pour le triomphe de la vérité et de la justice.

Bloch nous invite donc à dépasser tout dogmatisme facile, à traiter la question religieuse comme problème intellectuel et politique, à examiner cette "chose" avec réalisme. En guise d'illustration, suivons-le maintenant dans sa lecture **matérialiste** de la Bible.

La bible

Dans **l'athéisme dans le Christianisme** Bloch rapporte un mot de son ami Bertolt Brecht à qui on avait demandé quelles étaient ses lectures préférées: "Vous allez rire, mais c'est la Bible".

Ayant fait une imposante enquête à la recherche des indices majeurs de l'utopie et de l'espérance transformatrices, Bloch estime également que la Bible est le monument littéraire le plus important de toute l'histoire de la culture. Cette importance ne se mesure pas seulement par la qualité esthétique, narrative, dramatique, etc. du récit, mais surtout par la magnitude de son message fondamental: la conquête collective du possible, sans limites, à l'infini. "Vous serez comme Dieu". A ce niveau là, Bloch estime qu'il n'existe rien de comparable, ni dans la mythologie orientale, ni dans la pensée grecque.

Comme il est d'ailleurs bien connu, la Bible est le résultat d'un amas composite où se trouvent réunis des auteurs, des styles, des contenus très divers. Bloch ne se laisse pas égarer par cette diversité et propose une sorte d'hypothèse herméneutique qui donne une nouvelle lumière au récit biblique. Il s'agit de distinguer à chaque page la **Biblia pauperum** (le livre de la révolte, du

renversement de l'ordre établi, de l'espérance eschatologique) de la **Biblia sacerdotalis** (le manuel récupérateur des dirigeants et des prêtres intéressés à émousser la virulence de la veuve et de l'orphelin qui réclament une justice sans merci).

Cette distinction de base ne fait que débloquer une obstruction systématiquement entretenue justement par la tradition sacerdotale pendant de très longs siècles. Elle permet une lecture "nouvelle", profondément subversive. Celle-ci, pour simplifier, tient entre deux pôles que Bloch explore consciencieusement en se servant de deux symboles typiques: athéisme et métareligion.

l'athéisme de la bible

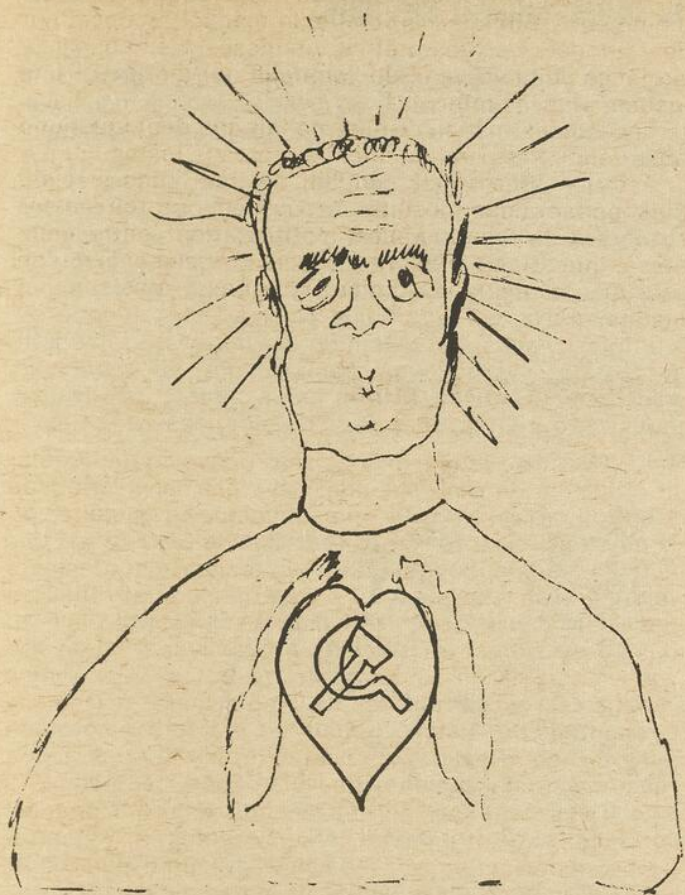
"Bloch se sépare de tous ceux qui voudraient régler le problème de Dieu par une idéologie de la "mort de Dieu". Le Dieu de la métaphysique (populaire ou sophistiquée) est en vérité mort. Mais le Dieu de la Bible est "je suis celui qui suis ou (dans une meilleure traduction du texte hébreu) "Je serai qui je serai". Un Dieu qui vient, "Deus spes", "Bon espoir". Il n'est pas le Dieu des âges révolus, mais celui de l'avenir, le Dieu de son avènement. Dans l'intelligence de Bloch, le Dieu des prophètes n'est pas un despote oriental mais "la venue de la plénitude de justice". Il était le Dieu dont le royaume est celui de la paix et de la liberté des hommes: son royaume est la demeure finale de l'homme" (28)

Il est fort important de recourir, dans un premier temps, dans le titre même de son ouvrage, au symbole extrêmement ambigu d'"athéisme". D'abord parce que l'effet premier est un effet de choc qui prépare à une sorte de rupture épistémologique nécessaire: La Bible, ne le saviez-vous pas?, est un livre athée.

Ce symbolisme est ambigu, car le terme "athéisme" ne signifie strictement rien de précis avant d'avoir esquissé une théodicée. L'expression: "Dieu n'existe pas" n'a aucun sens tant que ce qui est censé ne pas exister, n'aura pas été défini au préalable.

Avant donc de se leurrer pitoyablement dans le non-sens du débat sur l'existence ou l'inexistence de Dieu, il faut se demander de quoi veut-on parler. C'est

28- LOCHMANN, o.c., p. 495.



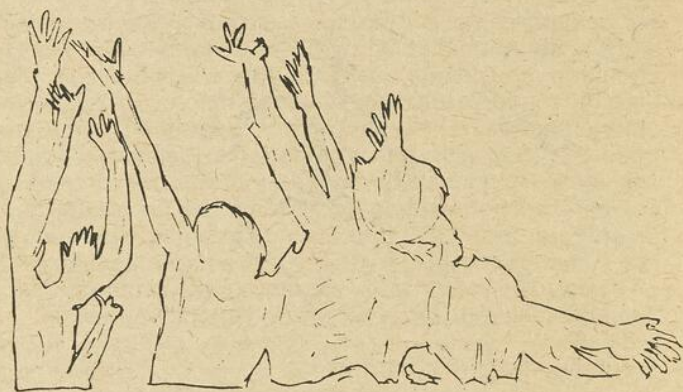
ainsi que Bloch pose la question, en termes parfaitement réalistes, voire scientifiquement: au fond, qu'est-ce que c'est "Dieu" dans la Bible? Seulement, comme Bloch se méfie du "sens commun" qui, subtilement imposé par l'idéologie dominante semble savoir la réponse à l'avance, il a l'astuce de poser la question en termes négatifs: Saviez-vous qu'au fond "Dieu", dans la Bible, n'est point ce que l'on a voulu nous faire croire?

La question est donc posée en termes-choc. La réponse, elle, est étayée scientifiquement: "Dieu" dans la Bible est autre chose que ce que la tradition nous a transmis. Quoi donc?

la métareligion biblique

Les historiens des religions s'accordent pour affirmer que la notion de Dieu ne se trouve pas nécessairement dans toutes les structures religieuses fondamentales.

Cette affirmation ne fait pas de doute si on présuppose que la notion de Dieu correspond aux images familières du monothéisme, polythéisme, panthéisme, etc. La question est beaucoup plus complexe lorsqu'on présuppose que la notion de Dieu ne correspond pas à une sorte d'acteur (cosmique ou personnel, unique ou multiple), mais à une catégorie fondatrice qui prendrait des formes symboliques, par exemple, du genre que voici: "ce qui est désirable en fin de compte, par dessus tout", "ce qui est capable de se développer sans limites", etc.



Bloch s'emploie à montrer que, dans la Bible, "Dieu" n'est pas toujours cette sorte de "super quelqu'un", déjà tout fait, parfaitement heureux, tout-puissant, etc. Par rapport à ce Dieu-là, les prophètes de la Bible—y compris Jésus— ce sont des athées. Dieu, dans la Bible n'est pas le Transcendant, mais la Transcendance (29). Il s'agit donc d'une sorte d'athéisme, qui n'est pas une négation, tout simplement, mais le

29- "Entscheidend: Ein Transzendieren ohne Transzendenz".
BLOCH, *Atheismus in Christentum*, o.c., p. 15.

premier temps d'un mouvement qui appelle à un complément dialectique. C'est ici qu'intervient le deuxième pôle, celui de la métareligion.

Avec ce terme on résume la croyance en ce que le principe ou la fin de toute chose n'est point ni dans l'en-deçà, ni dans l'au-delà, mais plus loin, dans l'à-venir (possible concret, utopie, espérance). La Bible parle donc d'un métathéisme. Dieu n'est pas quelqu'un ou quelque chose, Dieu n'est pas, non plus, une pure invention inexplicable. De même que le Diable, qui n'est pas non plus quelqu'un ni quelque chose, mais une forme d'expression anthropomorphique du Mal, de l'erreur, de la Laideur, de l'Incohérence...portés, imaginaires, à des extrêmes sans limite. Dans cette même perspective, Dieu, dans la métareligion biblique est, en surface, une forme personnifiée du Bien absolu; mais au fond, Dieu c'est la plus géniale expression que les hommes ont pu créer pour manifester la dynamique—véritable mais cachée—qui lie le réel et le possible.

Dieu n'est donc pas le résultat du désir gratuit ou de l'imagination idéaliste et par conséquent radicalement réactionnaire de quelques intellectuels en quête d'opium mental pour endormir l'impatience des masses (Feuerbach). Dieu est l'expression de l'utopie fondamentale, la racine de la matière, la capacité de son développement sans limites.

Cette notion de Dieu, horizon de la praxis, appel idéologique—fondé sur une expérience multiséculaire de ceux qui ont faim—à la transformation constante de n'importe quel obstacle...cette notion, complétée par la connaissance et la pratique de l'ensemble des lois qui régissent l'évolution de l'histoire, n'est elle pas profondément révolutionnaire?

"Un mouvement athée, mais non banal, peut et doit lire la Bible. Une lecture matérialiste, hérétique, paradoxale, de la Bible, peut et doit promouvoir le mouvement athée. Les deux choses sont positives. La première pour toucher le fondamental (la banalité, dit Isaak Babel, est contre-révolutionnaire). La deuxième, pour une compréhension active, prométhéenne, athée, utopique, du devenir humain"(30)

José A. Prades

30- BLOCH, *Atheismus in Christentum*, o.c., p. 22.

N.D.L.R. José A. Prades a recopié des caricatures de Sadabel publiées dans *Cité nouvelle*, mensuel des chrétiens marxistes, 46 rue Vaugirard, Paris.

voix/vents

blues/valse à propos d'un chant d'amour

Les sons qui composent la musique sont eux-mêmes dépourvus de contenu. Ce sont des vibrations limitées dans le temps, de fréquence et de durée entièrement déterminées, qui se situent dans un ensemble organisé ou libre de relations mutuelles.

Arno Münster

Mais ce que l'on met en musique c'est toujours l'homme entier, l'homme qui sent, qui pense, qui respire et qui souffre.

Gustav Mahler

pour Hervé Moustapha Lapointe
le Héron tapi levé
vivierant vagabond du Lac Saint-Jean
photographe, imprimeur et cycliste
fanfares
compagnons de symphonies Wilson de

coeur
le camarade de **musique à 2 voix**

CHANT D'AMOUR

Rêste BouyjdèKalmiya
O Vien dijteurdo v kourdièsa
Kourdièsa alderdo Diosa
Térosia
Zoumayerdo eutchè
eutchè
Ardésio mèia Akardosièjtu
Uèrnayel do Diterdquiè
O Vraidèjtio osienda jtèio

Olkerdá eusanayasto

Ouvèsta ouvèsta
Ontièrda ontièrda Kardéfieujtè
Oldum Kaldim Eurenmièdovkado
Ajododifieujta olstentia
Kaldo Kochtèrdè
uzdè uzdèyimkordè
Larde yoznèya
oztaya oznèvreu
Ujtè nayo niède
élardeusiè mokardojtè
(gh)anésio armensiè
utchtèrdamen sieu
Corda senti
Oldum Kaldim
mavoyè sionnéerkoziastè
utchva rèstètoyè gargo siè najtè
ardosientikiè
oulèrdazè koziajtè
nâsiè utchna Diterjtè
âsianda Kordè

Euyanajtè
meuzdayè
meuzdayèjtè
youjto
sey.....

Claude Vivier



CLAUDE VIVIER

«Prolifération», 1968-1975, pour piano, ondes Martenot et percussion.

«Chants», 1973, pour 7 voix de femmes.

«Lettura di Dante», 1974, pour un ensemble de 6 instruments et voix.

«Liebesgedichte», pour 4 voix et ensemble instrumental.

«Siddharta», 1975-1976, pour grand orchestre.

Atmosphères / aventures d'un Chevalier à la rose...

Rien de vraiment neuf dans «**Liebesgedichte**» (1975) de Claude Vivier, composition de 35 minutes exécutée en première mondiale le 2 octobre 1975 à la salle Pollack, sous la direction de Serge Garant, lors du 1er concert de la 10e saison de la Société de Musique Contemporaine du Québec, qui avait commandé l'oeuvre.

N'apportent rien de neuf non plus Edith Piaf à la chanson, Jean-Paul Lemieux à la peinture, Howard Hawks au cinéma, Roger Vailland au roman, dont les productions correspondent pour moi à certains des **moments** les plus beaux et les plus importants dans chaque champ, des moments aussi fondamentaux que ceux qu'on doit à Jean Ferrat, Pablo Picasso, Jean-Luc Godard ou James Joyce dans les mêmes champs, qu'eux «révolutionnent».

S'il n'y a pas changement de la forme, l'écriture, la **composition** sont d'une maîtrise et d'une richesse qui permettent une véritable **plénitude**, extrêmement rare, laquelle par le **plaisir** qu'elle procure incite à repenser la représentation qu'on se fait du monde, des rapports productions culturelles / style de vie et l'Histoire (le sujet y intervenant selon une réceptivité qu'infléchit le style adopté après tel ou tel événement culturel).

J'ai énormément aimé en «**Liebesgedichte**» une plénitude excitant mon corps et activant ma pensée. Un équilibre d'énergies, qu'alimentent non plus une longue expérience mais une intuition et une générosité jeunes, qui découvrent d'un premier coup avide un classicisme, un savoir (et ce savoir alors sensible, comme souvent il ne l'est plus quand il est acquis au terme d'une trop longue expérience) — ici Vivier similaire à Hawks qui dès ses premiers films contrôle entièrement une dynamique du récit cinématographique encore efficace et passionnante 40 ans plus tard à Vailland dont ce sont les tout premiers livres qui demeurent des écritures militantes et des romans historiques auxquels toujours emprunter, tant pour le plaisir de la lecture que pour le travail didactique qu'ils proposent.

4 voix, 2 trombones, 2 trompettes, 1 clarinette, 1 hautbois, 1 basson, 1 cor anglais, 1 heckelphone. **Combinaison** qui «résonne» en moi profondément, il y a là sons à quoi je vibre immédiatement. Les alliages m'absorbent — nappes étales étirées, défoncements percutants. Des stridences cassent une gymnastique au ralenti, des calmes monocordes enveloppent des masses déferlantes. Juxtaposition de tissus à la fois brûlants et



l'ensemble de la s.m.c.q. avec Serge Garant

frais, parfois certains s'accrochent, s'effilochent. Incertains ou accés jamais ne brisent le flux des masses retentissantes qu'ils déplacent en reliefs. M'émouvant, dans ces échanges et ces confrontations des sons, dans l'ensemble des spécificités instrumentales et vocales et son remuement mélodique / rythmique, un **lyrisme** et un **dépouillement** dont c'est l'**accord** qui génère cette plénitude dense dont je jouis intensément. Mon attention n'a de cesse pendant cette musique grave et qui danse, une simplicité et un sérieux me pénètrent qu'émaillent des pirouettes qui font rire — telle séquence des voix prend appui sur les claquements de mains d'une cantatrice: inscription d'un débraillé; tel fragment avec les trompettes bouchées répète l'écho urbain d'un jazz facile: inscription d'une vulgarité; et débraillé et vulgarité s'incorporant sainement à un déroulement dont c'est une certaine noblesse vibratile qui me semble fonder la facture.

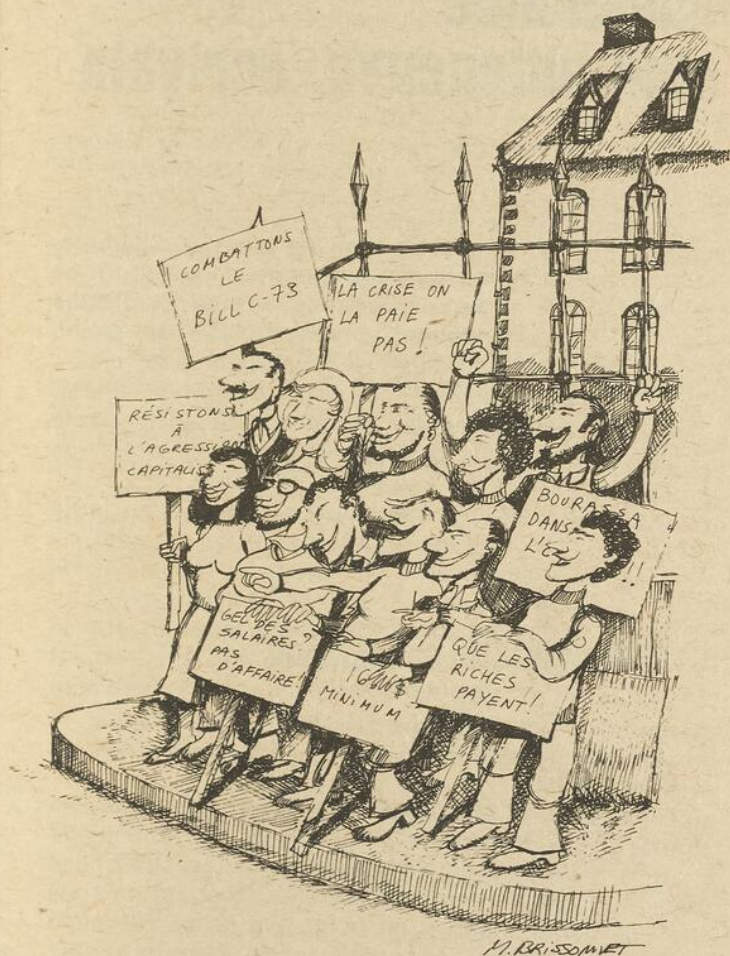
J'ignore s'il s'agit d'une musique savante, je ne suis pas musicien, l'auditeur / écrivain que je suis a pris un plaisir très stimulant à l'une des musiques coïncidant le plus avec sa perception et ses idées d'aujourd'hui et avec son désir d'écouter, et il tente d'y **répondre**.

(3 octobre 75, **2 heures du matin au Ellada**)
Patrick Straram le Bison ravi

COUP D'ŒIL SUR L'OPÉRATION
"DRAGON II" LANCÉE PAR LA
S.Q. CONTRE LES TRAVAILLEURS
DU FRONT COMMUN. IL S'AGIT,
ENTRE AUTRES, DE LES ÉCOEURER
EN LES PHOTOGRAPHIANT BIEN
OSTENSIBLEMENT SUR LES LIGNES
DE PIQUETAGE... A VOTRE DROITE,
UNE HORDE DE PIQUETEURS ÉCOEURÉS.



dans le cadre de l'opération «dragon II»



philippe haeck
questionne
paul villeneuve, écrivain

A force de connaissances et d'humiliations, les hommes commencent à sentir ce qui ne va pas; de plus en plus d'individus coprennent avant même d'être en pleine force de l'âge. Nous n'avons pas encore relevé la tête, nous vivons encore, il est vrai, dans les souterrains de l'intelligence et de la vie. Mais des signes avant-coureurs nous annoncent l'avenir de l'homme.

Pour ma part, je sais et je sens que je vis encore dans un souterrain au moment où j'imagine avec épouvante les possibles de ma vie. Je dis "avec épouvante", car cette comparaison entre **ce que pourrait être la vraie vie** et ce qu'est ma vie actuellement m'est insoutenable; je dois parfois faire taire mon esprit au risque de me détruire en l'espace de quelques mois ou de quelques années.

Un fait banal m'a toujours frappé: la distance entre les raisons, les rationalisations des hommes et leurs actes. Une chose est de penser et de réfléchir et autre chose est d'agir, à tel point que je me demande pourquoi les parents, les professeurs et tous

ceux qui se sentent responsables d'enseigner à vivre ne disent pas aux enfants que la seule loi est la loi du talion, qu'il faut mentir, frauder, voler, haïr, assassiner pour se tailler un chemin dans la vie...

Au-delà des explications scientifiques des différentes écoles psychologiques ou sociologiques (...) je me demande souvent le pourquoi de l'inaptitude des hommes à accepter de voir les choses en face. Pourquoi est-ce toujours la même chose?

Paul Villeneuve, **Le Pays Souterrain**

Paul Villeneuve, né à Jonquière en 1944, a fait des études de sociologie et exercé différents emplois. Parallèlement à ces emplois (recherche dans un projet de télévision éducative, sociologue à l'hôpital St-Jean de Dieu, enseignant de sociologie au cégep Ahuntsic) il a mené une intense activité d'écriture: ses publications les plus importantes sont **J'ai mon voyage** (Ed. du Jour, 1969), **Le Pays souterrain** (Ed. du cri, 1971) et **Johnny Bungalow. Chronique québécoise, 1937-1963** (Ed. du Jour, 1974); une pièce de théâtre, **Le Hangar à bois**, sera présentée à la radio de Radio-Canada à l'automne. A l'occasion d'un texte critique, "Le fou du peuple", présenté au Centre de recherche canadienne-française de l'Université McGill (dans le cadre d'un cours de l'économiste Pierre Lamonde) et qui paraîtra à l'automne dans un volume collectif, Paul Villeneuve a accepté de répondre aux questions suivantes.

mysticisme et individualisme

Comment justifier les deux exergues de ton texte: la première renvoie au mysticisme ("Mon royaume n'est pas de ce monde") et la deuxième à l'individualisme ("ce dont j'avais besoin, c'était, non de travail, mais d'une vie plus riche." Henry Miller)? Comment être le fou du peuple quand on est le fou de l'esprit individualiste, quand on refuse la lutte contre la bourgeoisie qui oppresse le

peuple? N'es-tu pas plutôt que le fou du peuple le fou de l'écriture?

Avant de répondre à ta première question, j'aimerais faire quelques remarques générales.

D'abord à propos de la citation du début qui donne une image biaisée de mon orientation idéologique et existentielle. Je m'explique: ce texte est tiré d'un livre de 50 pages écrit en 1970, justement à une période d'intense et dramatique questionnement provoqué par les événements d'octobre. Et, à cette période d'auto-questionnement, une partie de la réponse que j'ai donnée fut la rédaction du roman **Johnny Bungalow**.

Je considère **Johnny Bungalow** comme mon livre le plus représentatif des travaux que j'ai publiés jusqu'à maintenant. J'ai d'ailleurs pu écrire ce livre grâce à la "pratique" et au cheminement que j'avais poursuivi dans les travaux et les livres antérieurs. Il est nécessaire de voir toute chose et surtout la vie d'un homme dans son déroulement historique. Je dois ajouter ici que j'ai près de 1,500 pages de textes publiables (romans, théâtre, poèmes, essai, nouvelles) qui attendent des éditeurs favorables, des troupes de théâtre ou des cinéastes ou des réalisateurs etc. C'est pourquoi, tout jugement qui se voudrait totalisant sur "mon oeuvre littéraire" ne peut actuellement qu'être très partiel.

Le fait que la plus grande partie de mon travail littéraire ne soit pas publié limite énormément les dialogues et les discussions qui pourraient s'établir entre des lecteurs, des gens engagés dans le travail critique et moi. Mais cette situation est assez généralisée au Québec, et je partage le sort de plusieurs autres écrivains et artistes québécois; je connais par exemple de jeunes écrivains chevronnés qui n'ont pratiquement jamais rien publié... Je suis donc amené à m'expliquer pour orienter le lecteur dans une oeuvre en bonne partie souterraine ou semi clandestine. Le fait de pouvoir m'exprimer dans **Chroniques** me donne l'occasion justement de dissiper certains malentendus ou certaines mal-perceptions que je crois déceler d'après l'orientation de tes questions. Cet entretien serait très utile s'il permettait seulement de dissiper les malentendus, les pré-jugements, les manques d'informations concernant mon travail et ma vie, car je n'ai rien à dissimuler, de ma table à mon lit, en passant par mon origine sociale, mon style de vie ou l'état de mes revenus. Apparaîtra alors l'orientation de mon travail et de ma vie, et mes interlocuteurs pourront y déceler les

similitudes, les complémentarités, les différences, les divergences et aussi les conflits entre leurs orientations de vie et les miennes...

Si les orientations à prendre dans la vie se divisaient toujours selon un processus simple et exclusif symbolisé par **oui** ou **non**, **noir** ou **blanc**, la société serait déjà toute cybernétisée: c'est d'ailleurs ce à quoi travaillent actuellement explicitement des milliers de techniciens de la connaissance au service des pouvoirs et des grandes entreprises et même implicitement un certain nombre d'idéologues de gauche qui n'ont aucun respect des différences possibles et souhaitables à l'intérieur d'une même aire de pensée. Le livre "Vers le Cybernanthrope" d'Henri Lefebvre me semble assez éclairant là-dessus. Si le dogmatisme n'est jamais la meilleure arme pour venir à bout de nos adversaires, il est trop souvent la meilleure arme pour éliminer nos propres camarades, ceux qui luttent dans le même sens que nous, même s'ils ne portent pas le même "uniforme". Et rappelons-nous que l'uniforme, c'est la platitude organisée...

Je crois que j'ai utilisé l'expression "mon oeuvre littéraire". Je n'utilise pratiquement jamais cette expression imprécise; j'aime mieux l'expression "travail littéraire" qui exprime bien la démarche de transformation, de production, d'analyse, voire de lutte qu'implique pour moi **l'agir d'écriture**. Lorsqu'on me questionne sur cette chose qui s'appelle "mon oeuvre" et que des artistes considèrent trop souvent uniquement comme un objet à l'extérieur d'eux, un produit détaché d'eux, je réponds que l'oeuvre d'un homme, c'est l'ensemble de sa vie, non seulement ses idées, et le discours qu'il tient plus ou moins habilement, mais aussi son comportement, son agir, ses rêves, ses projets, inachevés et tout ce qu'il a touché... Personnellement, je considère que mon travail littéraire ne constitue qu'une première partie -- très importante sûrement -- de mon oeuvre ou plus exactement de mon projet de vie.

Et mon projet de vie, que je formulais d'une façon mystique à dix-sept ans (et nous arrivons à ta première question) consiste précisément à chercher à unifier mon discours et ma pratique personnelle, autant dans ma vie "privée" que dans ma vie "publique". D'ailleurs, j'ai toujours pensé que le privé et le public ne pouvaient pas se séparer ainsi. Notre culture occidentale nous a habitué à voir la vie humaine, la société, et l'univers

toujours selon des catégories de disjonction. Cette civilisation a inventé une série d'oppositions qu'elle présentait comme irréductibles entre ce qu'elle appelait le spirituel et le temporel, l'esprit et le corps, l'homme et la femme, l'essence et la forme, les fins et les moyens etc.

Comment pourrais-je refuser la répression d'une façon théorique ou dans la vie politique si je me permets de l'exercer quotidiennement chez moi, avec mes enfants, ma compagne, avec mes amis, dans mon travail etc...? Ce que je formule-là d'une façon simple, c'est finalement le problème de la conjonction entre la théorie et la pratique. J'avoue, parce que j'ai gardé une bonne mémoire de même que des milliers de pages de notes de mon adolescence, que ce problème, je le vivais intensément à cette époque. Je le vivais, certes, je crois à l'intérieur de catégories mentales idéalistes et mystiques. Et je crois que ce serait me mettre la tête dans le sable que de ne pas considérer ce fait.

Selon ma méthode d'analyse, je considère ma vie dans son déroulement historique, comme lorsque je considère l'histoire d'une société; je ne vois pas pourquoi j'essaierais d'être le plus lucide possible lorsque j'analyse une société et que je me mentirais lorsque je considère ma vie. Ce que je cherche en toutes circonstances de l'existence, c'est la vérité trop souvent dissimulée sous le magma des apparences... Je ne cherche pas à vendre ou à présenter des images plus ou moins apologétiques de moi-même. Ceci signifie également que je n'ai pas de réponse à toutes les questions que je me pose ou que d'autres pourraient me poser; devant certaines questions, j'exprime ouvertement mon ignorance ou l'insuffisance de mon expérience. Or nous vivons dans un monde fortement idéologisé, je veux dire qu'il flotte encore un poids énorme de croyances présentées d'une façon d'autant plus dogmatiques qu'elles ne sont pas vérifiées ou parfois qu'elles n'ont aucun fondement le moins scientifique. Des centaines de gens se présentent comme possédant un système global d'explication de l'ensemble du réel. Pensons à toutes les formes de réductionnisme, du psychologisme, au sociologisme, à l'ésotérisme; pensons à la majeure partie du discours psychiatrique qui a une fonction de contrôle; je pense au discours de la sexologie; je pense également aux projections marxistes sur le futur de l'humanité: c'est une sorte d'âge d'or inversé, comme si l'histoire avait

une finalité nécessaire... Je ne veux pas dire que seul le nominalisme est possible; bien au contraire: je crois que des systèmes d'explication sont nécessaires et possible et d'ailleurs ces systèmes existent; mais ce que je veux dire c'est ceci: à force de chercher une **cohérence à tout prix**, ces efforts se retournent contre nous et on tombe dans le farfelu ou l'idéalisme, voire la religion. Je crois que toute connaissance ou tout système d'explication exige une certaine dose d'humilité.

Je crois qu'il est possible et souhaitable de vivre sans que tout soit programmé et bien casé dans son cerveau; une certaine forme d'incertitude est sûrement garante d'un niveau proportionnel d'inventivité, d'aptitude au changement, à l'éclatement de la spécialisation et de la division du travail et surtout au jeu...

Pour revenir à ce que je voulais dire précédemment, lorsque j'étais adolescent, je trouvais l'organisation sociale scandaleusement injuste, mensongère et répressive. Mais j'utilisais les catégories produites par mon milieu et par mon époque pour contester cette société; même les catégories de contestation d'une époque ou d'un milieu sont le produit de cette époque ou de ce milieu. Mes premiers maîtres à penser étaient Rimbaud (il fut en fait mon premier maître, au singulier) Baudelaire, Julien Green, Georges Bernanos, l'Abbé Pierre, Joseph Lebreton, Emmanuel Mounier, Dostoïevski, Simone Weil etc. et mes héros furent d'abord des explorateurs, des hommes hors du commun comme Maurice Herzog, Roald Amundsen, Mermoz, Blériot, Jacqueline Auriol, les frères Wright ou des personnages de Jules Verne principalement dans **Michel Strogoff** ou **l'Île Mystérieuse**; Cela, de l'âge de dix ou onze ans à l'âge de quinze ou seize ans. Puis, à quinze ans, j'ai commencé à écrire dans mon journal; quelque chose qui ne m'apparaît pas encore clairement s'était brisé dans ma vie vers l'âge de neuf ou dix ans; j'étais introverti, isolé et réflexif. Je m'intéressai assez tôt à la politique internationale, aux révolutions et surtout à celle de Cuba. Et mon premier héros politique fut Fidel Castro que je découvris dans la Sélection du Reader's Digest; il y eut également monsieur Dag Hammarskjöld, secrétaire général de l'ONU que je considérais alors comme un héros de la paix!

Par la suite, comme beaucoup d'étudiants de mon âge, j'ai découvert Sartre, Camus et Malraux. De Malraux, j'admirais la volonté de dépassement et

d'engagement révolutionnaire, surtout en Espagne... De Camus, j'étais marqué probablement par un certain mythe qui flottait autour de lui, particulièrement ici au Québec, et j'admirais la forme de sa sensibilité et sa volonté de présence aux choses et aux êtres dans l'instant. Camus m'a aidé à m'orienter dans ma démarche vers l'agnosticisme, d'autant plus que je vivais le "problème de la foi" d'une façon intense et dramatisée... Chez Sartre, j'admirais et j'admire toujours la démarche intellectuelle; ce qui me frappe surtout, c'est sa capacité d'autocritique, sa capacité de rectifier sa pensée et de dire par exemple: "comment ai-je pu écrire cela?..." Son radicalisme intellectuel constitue un exemple important pour moi; Sartre s'est toujours refusé — à ma connaissance — à jouer le rôle de conseiller du prince; il m'a sûrement aidé à comprendre finalement qu'un intellectuel "révolutionnaire" qui ne refuse pas systématiquement les postes de gestion, de contrôle ou de propagande de la société bourgeoise n'est qu'un croque-mort gangrené par les cadavres-mots qu'il mâchouille quotidiennement... Et il y a trop d'intellectuels québécois qui deviennent des croque-morts vers l'âge de trente-cinq, quarante ans, justement l'âge où les choix idéologiques que l'on a faits commencent vraiment à se répercuter sur notre style de vie, notre niveau de vie...; alors ces choix ne demandent pas seulement une certaine cohérence intellectuelle ou des capacités à rationaliser, mais du courage, de l'humilité et de la générosité...

Je désire également répondre d'une façon explicite à ta question sur le mysticisme et l'individualisme. La citation du Christ, "mon royaume n'est pas de ce monde" ne va évidemment pas dans le sens de la valorisation d'une autre vie après la mort, puisque je suis devenu agnostique il y a une dizaine d'années. Alors qu'est-ce à dire?

Il s'agit pour moi d'une façon d'écrire en faisant usage d'une formule choc ou d'utiliser une expression connue par tout le monde, dans un sens différent ou tout à fait opposé du sens qu'on lui accorde communément. Je ne sais pas s'il y a un nom pour ce genre de figure de style; je sais en tout cas que je l'utilise parfois dans les romans et surtout pour les dialogues. Il s'agit finalement de questionner le lecteur (ou l'auditeur ou le spectateur), de l'étonner ou de le forcer à lire attentivement ce que j'écris; car l'explication ou les explications se trouvent souvent dans l'implicite de mes écrits. Finalement,

"mon royaume n'est pas de ce monde" signifie pour moi qu'il faut **changer la vie**. En clair, cela signifie pour moi qu'il est nécessaire de considérer les anciennes critiques de la société d'une part, et d'autre part d'élaborer une nouvelle critique à mesure que certaines structures se transforment ou se complexifient: ceci en un premier temps. Dans un deuxième temps, il m'apparaît important d'inventer de nouveaux moyens pour transformer radicalement cette société; en un troisième temps, je crois qu'il est nécessaire (et souvent passionnant) d'inventer des moyens de transformation à **tous les niveaux** de la société: par exemple refuser le mariage et expliquer aux gens pourquoi ce refus; inventer de nouveaux milieux de formation des enfants autres que l'école actuelle; transformer la médecine en apprenant à devenir son propre médecin et en apprenant à d'autres comment il est possible de devenir son propre médecin dans une grande partie des circonstances de la vie; inventer ses thérapies avec ceux dont on partage la vie et / ou le dialogue quotidien etc.

Synthétiquement, cela veut dire qu'il est possible et nécessaire de faire usage de toutes les fissures à tous les niveaux de la société pour élargir ces fissures et pour y insérer des ferments de transformation. Je sais qu'un certain idéal révolutionnaire sépare d'une façon manichéenne la destruction de l'édifice social dans son ensemble et la reconstruction par la suite. Cela mène au nihilisme pur, car il faudrait tout détruire y compris soi-même car nous sommes dedans cette société, nous en sommes également un produit. Dans le nouveau perdure toujours l'ancien, et je crois que les révolutionnaires qui ont bien réussi, à mon sens, comme en Chine et à Cuba ont su édifier une révolution en utilisant les ressources originales de leur peuple... **Cela révient à dire qu'il y a un travail monstre à faire pour ajuster un idéal révolutionnaire théorique et généralement trop universalisé ou trop abstrait à l'histoire, à la mentalité et aux ressources (naturelles, techniques et humaines) du Québec.** Et dans ce sens-là, si le peuple québécois sait prendre le temps, travailler à tous les niveaux de la société et du territoire), faire usage de ruse avec les bourgeoisies, j'entrevois les chances intéressantes de réaliser une expérience historique socialiste originale et passionnante. Mais, nous avons une tradition, d'une part de résistance passive et d'autre part de colère aveugle et suicidaire de dernière heure; je crains parfois que la colère aveugle et suicidaire ne

l'emporte sur la rue quotidienne...

Quant à la phrase de Miller, elle signifie simplement que je ne pouvais pas et ne voulais pas m'intégrer à l'intérieur des rôles que m'offrait la société, surtout à la fin de mon adolescence; pour moi, vivre, ça n'a aucun rapport avec le travail de fourmi de neuf à cinq ou de minuit à huit dans un bureau ou une usine, un collège, un hôpital ou une université. Je ne peux pas accepter une société où non seulement la force de travail d'un homme mais sa vie est déterminée et contrôlée par une minorité d'autres qui définissent comment doit s'orienter la société et tous les aspects de la vie qui en découlent. Surtout qu'il ne reste pratiquement plus d'énergie et de temps pour les jeux amoureux, l'amitié, le jeu et toutes les activités "gratuites" dans tous les sens du mot. Le capitalisme industriel a terriblement assujéti la majorité des hommes au principe de réalité entendu dans le sens des activités de reproduction, de production et de sur-production.

Les raisonnements sur cette incapacité de jouer avec bonheur les rôles qu'on m'offrait, je les ai élaborés après coup, a posteriori, car je ne comprenais pas immédiatement ce qui se passait en moi-même et entre les autres et moi. Et les préoccupations de sécurité matérielle, de carrière, de réponse adaptée à mon entourage, de sauvegarde de l'image que les autres se faisaient de moi n'ont guère compté dans ma vie. Les motivations qui orientent toutes mes décisions étaient à dix-sept ans et sont encore celles-ci: connaître et comprendre le monde, voyager et contribuer à transformer la vie par l'écriture et ma participation à différents projets. J'ajoute ici que le plaisir et les satisfactions que je retire de ces choses est un aiguillon fondamental et que je n'agis pas ainsi par obligation morale ou pour répondre à un surmoi révolutionnaire que je me serais forgé. C'est en basant ma vie sur le plaisir et la passion que j'ai été amené à contester toutes les structures sociales...

Je n'ai évidemment jamais dit que je refusais la lutte contre la bourgeoisie qui oppresse le peuple. Je suggère aux lecteurs de **Chroniques** de lire même seulement le prologue et l'annexe historique de **Johnny Bungalow** pour s'apercevoir qu'il y a un parti-pris explicite pour le peuple dont je fais partie. D'ailleurs, ce que je viens de dire depuis le début répond sûrement à cette interrogation. Je n'utilise cependant pas très souvent le mot bourgeoisie parce qu'il a de trop

nombreuses connotations selon les interlocuteurs à qui on s'adresse; j'ai découvert cela en travaillant avec des étudiants au Cégep Ahuntsic. Alors, lorsque j'utilise le mot bourgeoisie, j'essaie d'analyser comment ce concept **s'articule** dans les différents niveaux de la réalité. Tu travailles dans un cégep, et tu dois savoir encore mieux que moi qu'il flotte un certain vocabulaire marxiste relâché et qui parfois signifie tout et rien pour beaucoup de gens; je crois que cela nuit en fait à **l'usage** qu'on peut faire du marxisme ici. Mais nous touchons là un problème plus grave de la perte du sens (et des significations) dans la société post-industrielle, "société bureaucratique de consommation dirigée", selon l'expression d'Henri Lefebvre... On pourrait dire qu'il existe une terrible anomie non seulement au niveau du comportement et des valeurs mais aussi au niveau du langage; il faudrait voir justement comment cette imprécision dans les significations est entretenue par les mass media et sert probablement à renforcer la position des bourgeoisies multinationales... Mais, dans un autre sens, cela annonce peut-être quelques mutations fondamentales...

le poète maudit

Ce "mélange de demens et de sapiens" en toi, ces "jours de délire et de vóyance" que tu coñnais, cette impression d'être "toujours suspect où je passe", ce **grand refus** (...) au mensonge, à l'aliénation, au rôle déterminé d'avance, aux préoccupations de famille, d'argent ou de carrière", cette "faim métaphysique", etc., tout ça ne nous ramène-t-il pas au mythe du poète maudit incapable de tenir un rôle dans la société autre que celui de l'exclu, du marginal? Tout ça n'about-il pas à l'opposition suivante: d'un côté le peuple aliéné préoccupé par la famille, le travail salarié, de l'autre l'intellectuel passionné préoccupé par sa vie qu'il veut riche?

Je commencerai à répondre à ta dernière sous-question. Je mène effectivement une vie trépidante et passionnante, même en cette période historique très difficile au niveau international comme au Québec, et, malgré mon isolement social très difficile à porter certains jours et que j'essaie de briser en lançant des perches à des gens que j'aime... Cependant, je considère que, malgré le charnier objectif où nous vivons, il existe encore beaucoup de fruits à cueillir en ce voyage. J'ajouterai que je ne me sens absolument pas hors du peuple, d'abord parce que je ne possède que ma force de travail. Je vis dans un milieu agricole et ouvrier durant l'été et j'apprends à construire une maison, à aménager un territoire libéré avec d'autres gens, je suis membre actif d'une coopérative locale de consommation alimentaire et je fréquente des gens qui ont des occupations très variées. Lorsque je travaillais au cégep, je partageais étroitement la vie de mes camarades étudiants. Je me sens en période de formation permanente, pas seulement au niveau intellectuel: j'apprends à analyser mes erreurs, à faire la tendresse, à cuisiner, éventuellement pour en faire un métier d'appoint qui me donnerait la possibilité d'écrire et de réfléchir systématiquement et librement. Il est fondamental pour moi de récupérer le plus de **temps** possible pour mener à bout mes projets littéraires qui ne comprennent pas seulement des romans. Il y a un an ou deux, je me suis amusé à faire le bilan des projets littéraires que j'avais en tête: même si je n'avais pas de nouveaux projets, cela donnerait environ dix ans de travail, d'écriture, pratiquement à plein temps... Depuis août 1975, j'ai fait un choix important: récupérer mon temps pour me permettre de travailler librement à l'écriture et à d'autres projets qui s'amorcent lentement. Financièrement, je me suis arrangé avec en moyenne environ près de \$100 par semaine depuis quelques années. Je n'accorde cependant aucune valeur magique à ma pauvreté, et j'espère bien qu'un jour prochain (tout en maintenant mon choix) je pourrai vivre moins endetté et moins cassé!

N'ayant pas de sécurité financière, ni de revenu fixe, ni de fonds de pension devant moi, ni d'assurance chômage, il y a des gens qui me trouvent courageux! Pour moi, ce n'est nullement une question de courage, mais une question de projet de vie: lorsque votre vie, le travail que vous faites a un sens, vous êtes en-dehors des préoccupations financières. Tu sais que l'aliénation

à l'argent et à la magie du chiffre est une maladie déjà bien analysée par Marx et qui pénètre tous les niveaux de la société; le fameux fétichisme! L'argent devient le symbole universel et abstrait de toute chose. Or, la vie, l'amour, l'amitié, le temps, la santé, etc. toutes choses qualitatives par excellence m'apparaissent irréductibles à une quantification quelconque.

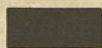
Ce que je viens de dire concerne mon état mental actuel; mais cet état intérieur, généralement positif, dans lequel je me sens, résulte d'une longue démarche douloureuse, souvent solitaire qui s'est déroulée sur une période d'une quinzaine d'années. J'ai connu effectivement un grand nombre de rejets objectifs: non seulement à l'intérieur de mes travaux littéraires mais dans les différents milieux que j'ai traversés; effectivement, j'ai été suspect à beaucoup de gens, depuis mes parents jusqu'à de proches amis, et j'ai connu la solitude et l'isolement qui mènent à une conscience atroce de la mort... Subjectivement, cela laisse des traces; et une partie du travail que j'ai effectué sur moi-même dans les dernières années fut de **dépasser ces handicaps psychologiques**. Parce que je crois qu'avec une attitude intérieure positive, je peux aller plus loin, mener à bout mes projets, être plus fort dans les luttes à mener; tu vois là que j'ai travaillé beaucoup pour éliminer de ma vie la conscience malheureuse qui aurait pu me miner... Car, tôt ou tard, la conscience malheureuse se retourne contre celui qui s'y complait; on revient ici à la nécessité d'apprendre la **ruse quotidienne** dont je parlais plus haut. Par exemple, lorsque je conteste, j'essaie maintenant d'expliquer aux gens pourquoi je pense ainsi et quel est pour moi le sens de mon refus ou de ma façon différente d'agir et de voir les choses; j'essaie de développer ce que j'appellerais une certaine discipline pédagogique ou une sorte de maïeutique, parce que je crois que la parole est un instrument puissant... Aussi, parce que je crois et j'ai vu que beaucoup de gens sont disponibles à changer leur façon de voir et d'agir, justement en cette période d'incertitude généralisée. En général, nous ne voyons pas les gens ou les groupes de gens qui, au-delà des apparences, des images, des réputations, sont déjà rendus très loin dans leur tête (et se sentent très seuls) même si leur comportement se situe parfois en-deça de leur façon de penser.

...Finalement, un effort de communication et de confiance peut nous faire découvrir des gens prêts à changer leur mode de vie et à faire le saut dans des

projets dont ils rêvent secrètement...

Nous en arrivons ici aux rapports essentiels entre le micro-politique et le macro-politique qui me préoccupent beaucoup. David Cooper a écrit des choses qui me semblent éclairantes là-dessus: "C'est un présupposé dangereux de croire que les mouvements révolutionnai-

Paul Villeneuve



Johnny Bungalow

**Chronique québécoise,
1937-1963**

9 editions
du jour

res peuvent se produire et continuer comme tels sans qu'on prête attention à ce qui se passe concrètement entre les personnes réelles qui se font face (au niveau micro-politique). Pourquoi, par exemple, comme je l'ai déjà dit, Lénine n'a-t-il pas vu comme il l'aurait dû (bien qu'il l'ait tardivement entrevu) que, sous son nez, Staline étendait son contrôle sur la bureaucratie naissante, tandis que Trotsky essayait de perpétuer et d'étendre la Révolution? Sans une vue juste et complète du début d'un processus humain, la vision ne peut le pénétrer jusqu'à sa fin. Il en alla tout autrement en Chine, quand Mao Tsé-toung et un petit groupe de camarades qui avaient vraiment appris à se connaître dans le Yunnan, commencèrent à rassembler des militants autour d'eux. Il suffit de comparer les Révolutions russe et chinoise. Ou la révolution cubaine: Fidel et sa petite bande avaient appris à se connaître intimement à Mexico avant de s'embarquer sur le Granma." (in **Une Grammaire à l'usage des vivants**, Seuil, 1975, p. 123-124).

La réflexion et l'expérience de Cooper nous invitent à ne jamais négliger les rapports entre le micro-politique et le macro-politique. Et à mon sens, même si nous changeons de niveau, il y a des couloirs qui mènent de l'un à l'autre, et, en terme plus précis, il y a des médiations concrètes du micro-politique au macro-politique: et nier ces médiations, ce serait comme vouloir flotter dans l'eau en tenant une grosse pierre dans les mains...

la tragédie québécoise

Pourquoi endosses-tu la vision nationaliste de certains écrivains: "Je suis pris par un sentiment d'urgence tragique, dans la mesure où ce que je vois ici me semble (au-delà des apparences) tragique; nous sommes collectivement en train d'agoniser; notre culture se bâtit sur la somme de nos échecs; nous sommes des indiens ou des "Nègres blancs d'Amérique", ainsi qu'un penseur politique l'a écrit dans un livre important"? Cette vision ne fait-elle pas que donner à l'écrivain un rôle plus fou, plus

désespéré: écrire pour un peuple qui agonise? On revient à l'écrivain maudit: cette fois à cause du peuple colonisé! Ta croyance que le Québec agonise s'appuie sur quels faits?

Ici, je ne peux qu'exprimer mon incertitude et l'oscillation de ma pensée selon les périodes personnelles que je traverse et selon les éléments que je sélectionne dans l'histoire actuelle du Québec. J'illustrerai ceci en citant des extraits de texte que j'ai écrits depuis deux ans au sujet du Québec. En janvier 1974, dans l'annexe historique de *Johnny Bungalow*, j'écrivais ceci: "Je crois que l'expérience québécoise, ce que quelques-uns ont appelé, la "québécoïté" n'est qu'une variante parmi les multiples possibilités explorées réellement ou simplement hypothétiques d'expériences nationales. Si, comme de grands adolescents, nous croyons encore que notre cas est particulier, notre situation tout à fait exceptionnelle, c'est tout simplement parce que, comme les adolescents, nous n'avons pas encore assez vécu et accumulé d'expérience intérieure. Je veux tout simplement dire que nous n'avons pas vu grand-chose, que nous avons le nez collé sur notre malheur national jusqu'au jour où nous découvrons que cet apparent malheur est le lot de dizaines de minorités, et qu'isolés, nous le sommes seulement si nous nous voyons tels; car, à partir du moment où nous nous ouvrons au monde, où nous développons ce que j'appelle une conscience planétaire, sans abandonner notre nationalisme (ou notre narcissisme national, le narcissisme étant pour moi un phénomène sain en soi et devenant pathologique seulement lorsqu'il paralyse la créativité, l'agir ou l'autocritique) nous prenons une distance critique par rapport à nous-mêmes pour nous considérer dans un processus d'ensemble, dans une sorte de totalité de l'histoire. Que nous le voulions ou non, nous n'échappons pas au "village planétaire", et notre histoire collective est tributaire de ce qui se passe dans la politique et l'économie internationale" (*Johnny Bungalow*, éd. du Jour, page 385).

En décembre 1975, dans un article intitulé "Le fou du peuple", j'écrivais ceci: "Je ne crains pas le génocide réel du peuple québécois, mais je crains que nous demeurions une minorité boiteuse qui reporte toujours dans ses rêves ses désirs d'indépendance, de paix, de

grande vie ricaneuse et folle. Nous entrerons certainement un jour prochain dans l'Histoire, mais il est possible que ce soit à travers les prisons, les camps de travail, et l'occupation militaire; la Tchécoslovaquie ne sera pas loin dans notre coeur et dans nos ruelles; et je sais alors que l'oeuvre élaborée par moi dans une semi-clandestinité prendra tout son poids et redonnera peut-être à celui ou celle qui me lit clandestinement le goût de vivre, de cueillir les bons fruits de la vie, et de lutter pour se réapproprier son temps et son espace..."

Voici un autre texte écrit aux alentours du 20 mars dernier: "Si nous comparons les rêves collectifs avec l'histoire réelle des Québécois, nous pouvons affirmer que nous sommes collectivement un peuple bâtard. Je n'écris pas ces mots avec le sourire ironique de celui qui observe de loin ce phénomène! Bien au contraire, j'écris ceci avec une grande tristesse au coeur, non pas la tristesse suicidaire de celui qui pense qu'il n'y a plus rien à faire, mais la tristesse de l'amoureux qui voit son peuple manquer trop souvent le bateau de ses rêves... Or un peuple, comme un individu, qui voit ses plus beaux rêves refoulés, ne peut qu'être triste jusqu'aux larmes..."

Et à chaque fois que je songe à l'histoire du peuple québécois, je reviens aux analyses d'Albert Memmi et de Franz Fanon sur la situation et la mentalité du colonisé. Individuellement et collectivement nous ne savons pas aller au bout de nos rêves parce que nous avons peur du risque et que nous pratiquons souvent cette auto-flagellation dont parlent Memmi et Fanon; **nous vivons à l'intérieur de frontières définies d'un côté par la dimension de notre garde-manger et de l'autre par la sécurité d'emploi et le fonds de pension.**

Je m'étonne de rencontrer tant d'individus en notre pays (comme ailleurs) qui vivent leur vie à moitié et attendent que quelqu'un, un syndicat ou un parti ou un souffle militaire prenne en charge leur vie.

Par ailleurs, les Québécois, ayant été échaudés par leurs leaders, ont développé une sorte de rejet viscéral des formes de leadership qui pourraient les représenter vraiment... ce qui laisse la porte ouverte à deux types de leaders que nous rencontrons très fréquemment ici:

- le leader autocratique et dictateur comme Jean Drapeau
- le leader-marionnette qui se maintient avec de l'argent comme Robert Bourassa

Ces deux types de leaders que nous retrouvons à tous les niveaux de la société contribuent évidemment à

dilapider les ressources originales du pays et ne font que lécher le cul des bourgeoisies locales et continentales..."

Par ailleurs je disais ceci: "Il y a un travail monstre à faire pour ajuster un idéal révolutionnaire théorique et généralement trop universalisé et trop abstrait à l'histoire, à la mentalité et aux ressources (naturelles, techniques et humaines) du Québec. Et dans ce sens-là, si le peuple québécois sait prendre le temps, travailler à tous les niveaux de la société et du territoire (nous oublions trop souvent les avantages de notre territoire), faire usage de ruse avec les bourgeoisies, j'entrevois des chances intéressantes de réaliser une expérience historique socialiste originale. Mais nous avons une tradition d'une part de résistance passive et d'autre part de colère aveugle et suicidaire de dernière heure; je crains parfois que la colère aveugle et suicidaire ne l'emporte sur la ruse quotidienne..."

Effectivement, lorsqu'on reste dans l'enclos idéologique de l'université ou d'un groupuscule, on voit la société à travers une fenêtre pleine d'illusion où le moindre incendie semble se transformer en processus révolutionnaire irréversible; mais le voyage dans différents milieux de la société nous fait prendre conscience d'au moins deux choses fondamentales: même s'il y a un grand phénomène actuel d'insatisfaction dans les grandes administrations, les écoles, les collèges, des usines, des corporations privées, la majorité des gens me semble encore courir derrière l'hameçon capitaliste, et entre dans le schéma d'analyse purement quantitatif de la mentalité capitaliste. Le deuxième phénomène a un impact direct sur le premier: pour transformer radicalement une situation, il faut une analyse radicalement différente; il m'apparaît donc nécessaire que l'analyse marxiste pénètre dans tous les milieux de travailleurs (travailleurs manuels, semi-spécialisés, spécialisés, employés, techniciens, techniciens de la connaissance...).

D'ailleurs, tant que cette analyse marxiste — à condition de ne pas tomber dans un dogmatisme univoque ou un messianisme naïf et idéaliste sur le paradis futur de l'humanité — n'aura pas pénétré des couches importantes des milieux de travailleurs, les processus révolutionnaires en puissance ne pourront guère dépasser le stade de flambées localisées plus ou moins épiques. Alors, la question qui nous vient en tête immédiatement est celle-ci: comment est-il possible

d'accélérer le processus de formation et d'analyse dans les milieux de travailleurs? Personnellement, je n'ai aucune réponse globale; les réponses vont s'inventer à mesure que des **travailleurs eux-mêmes dans leurs milieux respectifs** se formeront et continueront à former les autres...

Pratiquement, en période d'élection j'appuierai probablement le P.Q. pour différentes raisons et sans aucune illusion sur l'orientation capitaliste du P.Q. qui n'est pas un parti de masse. Je vois cela comme une sorte de coalition; dans la conjoncture actuelle, je ne vois guère de solution de rechange à court terme. Il y a un sérieux coup de barre à donner avant que le territoire et nos ressources ne s'évaporent; et plus nous attendons, plus les luttes à venir risquent d'être difficiles et ardues. Je crois que l'avènement du P.Q. favoriserait une clarification dans la complexité de la situation historique québécoise. Du point de vue classe sociale, l'avènement du P.Q. risque de favoriser surtout des strates de fonctionnaires, de technocrates, de techniciens de la connaissance, qui aspirent à un peu plus de pouvoir et de prestige. Personnellement, je n'aspire absolument pas à ce genre de prestige ou de pouvoir. L'avènement du P.Q. provoquera probablement une réaction de grand espoir populaire, espoir qui sera déçu assez rapidement. La situation sera alors probablement favorable à la fondation d'un véritable parti de masse autogéré et décentralisé, ayant pour objectif la réalisation d'un socialisme d'autogestion... C'est un rêve auquel, entre autres certains de mes prochains livres feront abondamment référence...

Ce que je viens de dire concernant le Québec et surtout le P.Q. ce sont des points de vue personnels sujets à changement, parce que je manque d'informations et que mes opinions ne sont pas définitivement arrêtées... Il y a peut-être des lecteurs qui pourraient m'éclairer un peu plus là-dessus.

J'ajoute que je me méfie de notre habitude de prendre des rêves pour des réalités déjà bien ancrées. Individuellement et collectivement, nous phantasmons beaucoup, et nous avons une forte propension à attendre quelques messies, et en cela nous ne sommes pas encore libérés de nos catégories mentales religieuses inconscientes.

Parce que ce n'est pas la foi qui déplace les montagnes, mais **le travail et la lutte quotidienne** sous-tendus par cette foi... Et dans ce sens-là, je vois

encore trop de grands rêveurs qui ont les deux pieds dans les mêmes bottines... Croire que l'homme est aussi le sujet de l'histoire, cela signifie qu'il est utile de se mettre à l'oeuvre.

l'écriture agonique

Nous n'avons pas ou nous ne pouvons pas écrire d'une façon bien figiolée, bien littéraire, selon les règles de la prosodie et de la construction littéraire; cela est peut-être triste pour les règles de l'art; mais nous ne pouvons pas faire autrement." Lier la pauvreté stylistique de plusieurs de nos livres au destin québécois qui serait d'agoniser n'est-ce pas une pauvre justification? N'est-ce pas continuer à inviter les écrivains à faire des livres bâclés? A propos des règles de la prosodie et de la construction littéraire: ne crois-tu pas qu'une oeuvre forte invente ses propres règles? Les autres oeuvres qui suivent les règles (énoncées par qui?) ne sont-elles pas mortes au départ?

Depuis une dizaine d'années, je décide régulièrement de cesser d'écrire. Mais je reprends le métier pour m'y mettre avec plus d'ardeur, de rigueur et de foi. Cela n'est sûrement pas agonique! Et le choix que j'ai fait de travailler pratiquement à plein temps à mes projets littéraires ne me semble pas agonique!

Je vais essayer de replacer la citation que tu donnes dans son contexte global. Ce texte est tiré d'une lettre à un de mes amis français, professeur de grammaire et de poétique de Montpellier. Après la première lecture de **Johnny Bungalow**, il m'écrivit en me disant qu'il trouvait cela trop long, emmêlé et que le lecteur pouvait s'y perdre... Ma réponse fut émotive et viscérale mais elle ne sert absolument pas de caution à une écriture bâclée. Bien au contraire! Avec les années, et justement grâce à l'écriture de **Johnny Bungalow**, je suis devenu rigoureux, méticuleux, et je travaille beaucoup l'articulation du langage, le choix du

vocabulaire en fonction des situations, des personnages, des milieux décrits... Par exemple, en fonction de telle émotion que je désire communiquer ce sont des phrases plutôt courtes ou plutôt longues que je vais écrire; le rythme est fondamental et je me relis plusieurs fois à haute voix. D'ailleurs j'écris mes livres sur de longues périodes de temps, de sorte que j'ai la possibilité de faire mon autocritique à mesure, de prendre du recul etc. La langue que j'utilise, j'appelle ça du "Québécois international", donc une langue moins analytique et moins carrée que le français, plus paysagée, imagée, "américaine"; ce que j'espère, c'est que la langue que j'utilise décrive et fasse bien sentir ce que je veux communiquer. Je crois, pour avoir vu travailler longuement mes oncles cultivateurs dans mon enfance, et pour avoir acquis une petite expérience dans la construction, que la qualité des outils influence directement la **définition** d'un travail, manuel et aussi littéraire; cela m'apparaît maintenant comme une évidence, mais le genre d'évidence qui prend assez de temps à nous entrer dans la peau! Mais cela peut aller encore plus loin. Au début de **Bungalow**, Johnny dit ceci: "Une langue, c'est un outil simplement; vous savez qu'il existe des outils plus ou moins perfectionnés; le mécanicien et le soudeur moyens ont absolument besoin d'outils de première classe; mais le soudeur et le mécanicien hautement spécialisés peuvent se débrouiller avec les moyens du bord; **et surtout, ils peuvent inventer leurs propres outils...**" Ce que dit mon personnage Johnny rejoint peut-être ton idée quand tu dis "qu'une oeuvre forte invente ses propres règles". J'espère que j'arrive ou que j'arriverai à réussir cela; mais c'est au lecteur de le déceler dans mes oeuvres, s'il y a lieu!

Et le joul au fait, faut-il en parler? J'avoue que c'est un débat dont je me suis toujours tenu éloigné, justement parce que j'avais beaucoup d'autres "chevaux" de bataille qui m'occupaient! C'est d'ailleurs justement parce que je viens d'un milieu ouvrier et que j'ai appris à écrire en partie dans les tavernes (en écoutant les gens) que je ne suis pas capable d'écrire en joul. Autre chose: pour essayer de nous particulariser, si nous réduisons la puissance de nos outils, nous ne faisons que nous mutiler. Quand un soldat n'a pas beaucoup de munitions, il ne tire pas en l'air simplement pour se rassurer avec le bruit de son fusil! Il essaie de viser le plus juste possible!

le marxisme

Qu'entendus-tu par "une application pratique (praxis) dans le domaine littéraire du concept marxiste de la **totalité**"? A qui empruntes-tu ce concept? Comment cela joue-t-il dans **Johnny Bungalow**?

En écrivant **Johnny Bungalow**, j'ai élaboré plus ou moins consciemment une sorte de méthodologie personnelle d'écriture romanesque que j'utiliserai dans deux ou trois prochains romans. Il s'agit de combiner trois niveaux:

1- **une description de la vie quotidienne** de certains personnages et de certains milieux; des milieux populaires.

2- **un arrière-champ socio-historique**: beaucoup d'événements vécus par mes personnages sont situés à l'intérieur du contexte socio-culturel et historique dans lesquels ils prennent place. Sans être un roman dit sociologique, **Johnny Bungalow** et certains autres de mes romans revêtent par moment l'aspect de roman-reportage...

3- **Un niveau lyrique et poétique**: sans lequel la littérature ne serait qu'une photographie bête et plate de la réalité, et sans lequel Paul Villeneuve abandonnerait son travail d'écrivain pour devenir océanographe, marin ou producteur agricole ou hobo etc. Par ailleurs, dans la littérature comme dans la vie, le niveau lyrique et poétique est fonction, en bonne partie du type de regard qu'on porte sur la réalité. Et pour **Johnny Bungalow**, il s'agissait de recréer une certaine poésie propre à des milieux populaires; pour moi il était plus important de faire vivre de véritables milieux populaires que de peindre ou même critiquer des milieux bourgeois.

La combinaison de ces trois niveaux dans ma démarche romanesque procède de la recherche d'une vision globale et **totalisante** de l'homme et de la société. A mesure que j'avais dans la conception de **Johnny Bungalow**, je découvrais à la fois l'importance du cadre socio-historique dans lequel évoluaient mes personnages, et la dimension quotidienne de leur vie. Il devenait nécessaire par exemple de comprendre de quelle façon les gens des années trente et quarante vivaient et percevaient l'amour, le couple, le mariage, le travail, les

enfants, la douleur, la souffrance, la joie, la réussite, l'échec, la mort, etc. Parce que je pensais ou j'intuitionnais que la vie quotidienne et les valeurs les plus profondes sont en lien direct avec les structures de la société, et le moment historique; s'il s'agit d'un lien direct —théoriquement— il s'agit rarement d'un lien transparent. Et c'est justement dans cette recherche des médiations entre la culture et l'histoire d'une part, et la vie concrète des individus, que réside le travail de reconstruction romanesque. Pour moi, l'individu est à la fois sujet et objet de l'histoire, c'est-à-dire qu'il constitue une sorte de lieu géométrique où se concentrent les courants dominants de sa culture; c'est pourquoi il s'agit d'une erreur épistémologique fondamentale (en littérature comme en sciences sociales) de considérer l'individu "privément" et isolément; nous revenons à la critique des réductionnismes que je faisais au début de ma réponse. Pour moi, **l'individu hors contexte n'existe pas**, comme, complémentaiement, le contexte ne détermine pas totalement l'individu; et l'écriture romanesque constitue justement pour moi la transcription et le récit de cette marge indéterminée de jeu qui existe entre l'individu ou des individus et sa (leur) culture...

Comme j'ai l'impression que généralement l'histoire et la culture traversent les individus un peu comme s'ils étaient hypnotisés, l'écriture comme je la conçois, exige une sérieuse discipline de dés-hypnotisage de soi-même; il s'agit d'une ascèse qui se fait au cours de crises dramatiques et surtout par un constant travail d'éveil de soi-même. Je présume alors que des oeuvres lucides contribuent à éveiller d'autres personnes et peut-être à les émouvoir aux sens profonds du mot! (les crises dramatiques auxquelles je fais référence ne sont évidemment pas l'apanage des seuls écrivains ou artistes!)

Par exemple, dans le roman que je prépare actuellement qui relate l'histoire d'un couple (donc un sujet banal!) je m'aperçois que je dois opérer un véritable balayage panoramique sur la famille de ces deux personnes de même que sur le milieu social dans lequel baigne ces familles; **un couple, comme un individu, ne peut pas être pris isolément**. Ceci fait que pour raconter l'histoire d'un couple, je suis amené à parler assez abondamment d'une grève importante qui s'est déroulée au Québec il y a une vingtaine d'années, et cela, même si ce couple n'est pas impliqué dans cette

grève... Quand on plonge là-dedans on est débordé de travail et de recherches, mais c'est bougrement passionnant!

Un peu trop brièvement, c'est à peu près cela que j'appelle une application pratique (praxis) dans le domaine littéraire du concept de totalité. Il s'agit pour moi d'un concept fondamental (comme forces productives, rapports de production, classes sociales, etc.) que j'ai toujours gardé en mémoire comme une sorte de guide méthodologique même dans les périodes où je ne lis pas d'écrits proprement marxistes. D'ailleurs, l'important pour moi, ce n'est pas la mémorisation de tel ou tel passage (sauf quand il s'agit d'enseigner tel élément précis) mais l'usage que je peux faire d'une théorie à travers une méthodologie.

En fonction du concept de totalité, on ne peut pas prendre isolément un phénomène (comme le couple dont je parlais plus haut), et même plus, on ne peut pas prendre isolément un concept; une théorie est un corpus de concepts qui forment un ensemble...à tel point que l'adjonction d'un phénomène ou d'un concept nouveau ou non cohérent avec cette théorie déplace le centre de gravité de la théorie ou oblige parfois à inventer une théorie plus large pour englober ce phénomène ou ce concept...

C'est donc lorsque j'ai étudié Marx, à partir de 1965, que j'ai commencé à découvrir cela, et par la suite aussi à travers des commentateurs de Marx comme Lefebvre, Lukacs (que je trouvais pas mal compliqué) et quelques autres. Plus tard, Edgar Morin, à travers l'analyse multidimensionnelle du réel sociologique et surtout l'ensemble de sa démarche intellectuelle (**Le Paradigme perdu: la nature humaine**, spécialement) m'a beaucoup influencé.

A cet entretien qui m'a poussé à préciser ma pensée, j'ajouterai d'abord que du point de vue théorique, je suis en période de recyclage et d'apprentissage, et que cela est long, surtout lorsque vous êtes occupé à des travaux plus immédiats. Entre autres, des auteurs comme Edgar Morin, R.D. Laing, David Cooper, Laborit, François Jacob, Jacques Monod, Serge Moscovici et plusieurs autres qui me restent à découvrir, constituent des guides précieux autant dans le domaine théorique que dans l'orientation générale de ma vie. J'allais oublier Henry Miller qui m'a déjà sauvé la vie et qui m'apprend à vivre!

pour qui écrire et pour dire quoi

“Je commence à savoir à qui et pourquoi je parle”: à qui parles-tu? Pourquoi parles-tu?

Quand j'y réfléchis sérieusement, malgré toutes les raisons que je puis donner, je ne sais pas encore vraiment ce qui me pousse à écrire ainsi. Financièrement, pour des milliers d'heures d'écriture, cela m'a donné environ 50 cents de l'heure (bourses comprises). Socialement, cela m'a pendant un certain temps amené au bord du rejet et de l'animal de cirque plus ou moins original et bizarre; la plupart des gens, dans ce monde axé sur la production-consommation ne peuvent pas comprendre qu'un occupe sa vie à une activité inutile dans l'immédiat et non lucrative, simplement parce qu'il aime la vie et qu'il désire connaître et dire la vérité. De plus, jusqu'à maintenant, la plupart de mes manuscrits sont refusés partout.

Alors, qu'en est-il? J'écris, follement, par amour, j'ose dire ce genre d'Amour avec un grand A qui est trop rare maintenant. Aujourd'hui, les gens s'aiment ou se prennent le cul avec des gants blancs et des manuels de sexologie ou de psychologie!

J'écris pour chercher la vérité, voilà le fond de l'affaire! Dans mon enfance, je fus l'acteur et le témoin de plusieurs événements dramatiques. Entre autres, deux de mes oncles, travailleurs, sont morts dans des circonstances dramatiques (qu'il fut impossible de dévoiler vraiment) au cours de mon adolescence, en 1959 (j'avais 15 ans) et en 1963. En 1963, devant le cadavre de Camille... mort dans une circonstance comme l'enquête de la Ceco en dévoile maintenant des dizaines depuis un an, moi, l'adolescent idéaliste et rêveur, je m'étais juré qu'un jour je me vengerais de cette société qui instaure l'opacité, le mensonge et la domination en règle générale et absolue!

Jusqu'à maintenant je crois avoir été fidèle à ce serment de jeunesse. J'espère qu'un jour, tous ces hommes et ces femmes dont je trace et tracerai la vie dans mes livres, ceux du peuple, que j'ai vus lutter contre l'oppression, et le mensonge, ceux que j'ai observés ou avec qui j'ai partagé le rire, l'espoir ou les larmes, mes oncles, mes amis(es) des inconnus(es) des

compagnons et compagnes de fortune, des confidents et confidentes de la première et de la dernière heure, à Jonquière, Arvida, Rouyn, Montréal, Dolbeau, Boischatel, Québec, etc. et ailleurs sur cette planète, j'espère qu'ils sauront que je suis amoureux et que j'écris pour porter le plus haut possible le flambeau de notre vie à réinventer quotidiennement. Les mots sont des choses qu'il faut manipuler avec délicatesse et dextérité parce qu'ils recèlent également beaucoup d'énergie...

avril 1976

me vient un nouveau discours

Me réjouit la parution de **L'Etrangeté du texte. Essais sur Nietzsche Freud Blanchot et Derrida** (VLB éditeur, 1976) de Claude Lévesque, enseignant à l'Université de Montréal. Me réjouissent aussi ces jeunes étudiantes et ces jeunes étudiants qui marchent dans la rue pour protester contre le gouvernement Bourassa qui par sa loi veut briser les demandes justes des travailleuses et des travailleurs de nos hôpitaux et de nos écoles; il est dix heures quinze, c'est le 14 avril, il fait beau: la lumière est belle. L'été approche: les manteaux enlevés, les blouses, les chandails, les jupes, les pantalons affichent des couleurs variées et vives. On aurait envie d'arrêter là les cours et d'apprendre la vie de cette saison, le printemps, de cet air bleu entre matin et midi. Me réjouit **L'Etrangeté du texte** car ça s'ouvre sur une lecture de Nietzsche, une lecture de ce livre que Nietzsche considérait comme son meilleur avec **La Naissance de la tragédie: Ainsi parlait Zarathoustra**. Et dans la fermeture il y a cette phrase: "Quoi qu'il en soit, à cette époque de capitalisme avancé, le philosophe se doit d'avoir une physionomie aisément déchiffrable, il se doit d'avoir le visage de qui se refuse au consentement, de qui se reconnaît solidaire des revendications du prolétariat comme destinataire ultime — sinon toujours immédiat — de son travail; il doit se faire le porte-voix de cette classe silencieuse à qui l'on impose une culture qui l'asservit et

l'enfonce toujours plus dans l'aliénation de ses désirs et de son travail; à qui l'on suggère constamment des choix qui ne peuvent être les siens, un mode de vie qui ne peut qu'étouffer la vie" (p. 240). Cela fait plaisir venant de qui enseigne dans une université encore tellement réactionnaire.

Me réjouit Nietzsche autant que Marx: il y a, ce printemps, dix ans que je les lisais pour la première fois. C'était pour un cours de philosophie: à lire le **Manifeste du Parti communiste** ("10 / 18", no 5) et **Par delà le bien et le mal** ("10 / 18", no 46); voici sur quoi se fermaient ces deux livres:

Les communistes ne s'abaissent pas à dissimuler leurs opinions et leurs projets. Ils proclament ouvertement que leurs buts ne peuvent être atteints que par le renversement violent de tout l'ordre social passé. Puissent les classes dirigeantes trembler à l'idée d'une révolution communiste! Les prolétaires n'ont rien à perdre que leurs chaînes. Ils ont un monde à gagner. PROLETAIRES DE TOUS LES PAYS, UNISSEZ-VOUS!

Dehors: "Bourassa dans le cul!"; de jeunes étudiantes et de jeunes étudiants scandent cette phrase dans la rue. Il fait soleil, un conducteur les klaxonne, accélère, freine juste avant de frapper les trois jeunes étudiantes qui ferment la marche; elles continuent à marcher du même pas: elles n'ont pas peur, elles ont raison. Le conducteur est enragé: que font ces jeunes filles et ces jeunes garçons hors de leurs écoles-gardiennes, de quoi se mêlent-elles, de quoi se mêlent-ils, qui sont-elles, qui sont-ils pour oser scander une phrase outrageante pour le premier ministre en pleine rue, en plein soleil? Illes (elles et ils) sont l'avenir mais comment le conducteur pourrait-il le savoir?

Célébrons, assurés d'une même victoire, la fête entre toutes les fêtes. Zarathoustra est là, l'ami, l'hôte des hôtes! Le monde rit, l'affreux rideau s'est déchiré, Voici que la Lumière a épousé la Nuit!

Voit-on que ces deux fermetures ouvrent, que ce que Marx et Nietzsche proposent c'est d'en finir avec l'ancien monde, de lutter pour renverser le passé—l'ordre social passé, l'affreux rideau—. **CEUX QUI SAVENT CHANGER SONT SEULS DE MON LIGNAGE.** Marx, Nietzsche: un monde nouveau.

A partir de la lecture d'**Ainsi parlait Zarathoustra** et

de quelques textes autour (1), je veux non pas confronter des interprétations, donner par exemple des positions diverses sur la signification de l'éternel retour, de la volonté de puissance, du grand midi, mais montrer quels renversements Nietzsche opère, quelles luttes il mène. Si je me réjouis de la parution du livre de Lévesque, qu'il fasse entrer ici Nietzsche (2), je dois dire que je ne suis pas d'accord avec le mouvement de sa lecture qui me paraît parfois trop douce ou encore trop encline à une pensée du manque; j'en donne pour preuve le dernier paragraphe du texte: "L'oeil infini de la montagne, l'abîme de Midi, le puits d'éternité, toutes ces métaphores vertigineuses nous renvoient à une profondeur, verticale ou horizontale, du livre, à un trou béant dans le texte, à la fois menaçant et fascinant, que le mouvement de l'écriture cherche constamment à combler, dansant et déclinant au bord de l'abîme". Si je dis cela, la douceur de Lévesque, c'est parce qu'il déclare vouloir être "solidaire des revendications du prolétariat", qu'il veut "se faire le porte-voix de cette classe silencieuse" (silencieuse pour qui? J'entends encore dans la rue des jeunes qui scandent "Bourassa dans le cul!", j'entends encore les chefs syndicaux du Front commun Pépin, Laberge, Charbonneau dénoncer à la télévision clairement le caractère répressif des lois qui

1- Je cite la traduction de Maurice de Candillac ("Idées" no.267, 1975); m'ont aidé à lire ce livre: Claude Lévesque ("Le puits d'éternité" dans *L'Etrangeté du texte*), Henri Lefebvre (*La Fin de l'histoire*, Ed. de Minuit, 1970, p. 68-91), Gilles Deleuze (*Différence et répétition*, P.U.F., 1968, p. 311-314, 376-385), Martin Heidegger ("Qui est le Zarathoustra de Nietzsche?" dans *Essais et conférences*, Gallimard, 1969), Bernard Patrat ("Retour à l'est" dans *Versions du soleil*, Seuil, 1971). Ecouter *Carmen* de Bizet (Angel SCL-3767) que Nietzsche aimait tant - le grand Midi-, la *Symphonie no 3* de Gustav Mahler (London CSA 2223) composée à partir du *Gai savoir* et *Also sprach Zarathoustra* de Richard Strauss (Ace of Diamonds SDD 2102) ne peut nuire.

2- Si Marx et Freud sont déjà actifs dans les analyses d'enseignants progressistes, je ne connais pas de textes québécois qui empruntent à Nietzsche son questionnement - pour être juste je dois souligner la part nietzschéenne du roman *La Faim de l'énigme* de Patrick Straram, le Bison ravi (*L'Aurore*, 1975): tout ce qui est du côté de la rythmanalyse. La modernité ici commence à se frayer des chemins: la modernité c'est-à-dire l'effort critique déployé par Marx contre l'économie politique, par Nietzsche contre la religion et la philosophie classique, par Freud contre la psychologie, c'est de cette critique de l'idéalisme que commence à surgir une pensée matérialiste.

interdisent aux travailleuses et aux travailleurs des hôpitaux et des écoles tout débrayage, pendant quatre-vingts jours, pour protester contre le peu de sérieux qu'apporte le gouvernement dans les négociations pour une convention collective, comment par conséquent ce gouvernement risque en ne donnant pas de bonnes conditions de travail à ces femmes et à ces hommes de détériorer la qualité des services offerts: et la qualité des soins et la qualité de l'enseignement si elles sont diminuées c'est au détriment du plus grand nombre!); si je dis cela, la douceur de Lévesque, c'est que cela va à l'encontre du mouvement nietzschéen qui invite à la résistance, à la dureté:

**Plus haut que ta propre tête, et au-delà,
plus haut que ton propre coeur! Maintenant
le plus doux en toi ne peut encore que
devenir le plus dur!**

**Qui grandement toujours s'est ménagé,
à la fin celui-là de son grand ménagement
tombe malade. Louange à ce qui rend dur! Je
ne loue le pays où beurre et miel — coulent!**

**Désapprendre à se voir est nécessaire
pour beaucoup voir; — de cette dureté tout
grimpeur a besoin.**

“Le Voyageur”, p. 192

Ne faut-il pas pour qui veut travailler pour le prolétariat apprendre à être dur, “au diamant pareil” (p. 88): ce que Nietzsche a fait.

contre les prêtres: les terriens

Les prêtres sont “des prêcheurs de mort”, des “phtisiques de l'âme; à peine sont-ils nés que déjà ils commencent à mourir et nostalgiquement aspirent aux leçons de lassitude et de renoncement” (p. 61): “Ce furent malades et moribonds qui méprisaient le corps et la Terre, et se sont inventé le céleste et les rédemptrices gouttes de sang” (p. 43). Ce renversement est un des plus importants chez Nietzsche: mettre la Terre au-dessus du ciel, prêcher le royaume de la Terre plutôt que celui du ciel:

Oui certes, si vous ne devenez comme les petits enfants, ainsi vous n'entrerez dans CE royaume des Cieux (et Zarathoustra montrait des mains le Ciel).

Mais nous, en ce royaume des Cieux, d'aucune manière ne voulons entrer; hommes virils sommes devenus: — AINSI C'EST LE ROYAUME DE LA TERRE QUE NOUS VOULONS.

“La Fête de l'âne”, p. 380

“Jadis l'outrage contre Dieu fut l'outrage le plus grand, mais Dieu est mort, et avec lui moururent aussi ces outrageurs. Faire outrage à la Terre est maintenant le plus terrible, et estimer plus haut les entrailles de l'insondable que le sens de la Terre!” (p. 22). Le “petit homme” a le sens du Ciel, le “surhomme” a le sens de la terre: l'homme oscille entre les deux; même les “hommes supérieurs” qui travaillent à substituer aux valeurs célestes des valeurs terrestres se laissent parfois aller à la prière (lire “Le Réveil” et “La Fête de l'âne” dans la quatrième et dernière partie: “ils étaient tous agenouillés comme des enfants et de vieilles dévotes, et ils adoraient l'âne” p. 375). Et ainsi parle Zarathoustra de la prière: “Mais c'est ignominie que prier! Non pour tous, mais pour toi et pour moi, et pour quiconque a dans la tête sa conscience. Pour toi, c'est ignominie que prier!” (p. 225).

Si aujourd'hui de telles affirmations ne paraissent pas scandaleuses aux moins de trente ans — elles ont et ils en ont tellement entendu depuis leur naissance qu'ils ont développé une certaine tolérance blasée — il n'en reste pas moins que les colères de Nietzsche contre ceux qui prient restent fortes: la tentation de la magie demeure. Prier Dieu ce n'est pas tellement croire en Dieu que poser un geste absurde dont on attend comme il sort de la rationalité quelque chose d'extraordinaire; quand le monde ne se transforme pas à mon goût je suis tenté d'abandonner toute action rationnelle, d'essayer des gestes qui paraissent n'avoir aucun sens. Mais la prière a un sens: elle calme, elle endort — dans quelle mesure la tentation de la magie n'est-elle pas une volonté de soumission? —, elle résout toutes les contradictions (si ça va mal c'est une épreuve qui montre que Dieu a confiance en moi, si ça va bien je rends grâce à Dieu qui me donne tant, etc.); Dieu est commode parce que je peux lui faire dire n'importe quoi: il n'est pas comme le monde qui m'entoure qui n'arrête pas de montrer des résistances à mes désirs, à mes volontés. Prier Dieu

signifie que je suis incapable de sentir le monde, la terre; prier Dieu c'est espérer être récompensé de faire de ma vie une mort; prier c'est tenter de convertir mon impuissance en force: pour cela je n'ai qu'à croire supérieur le Ciel à la Terre: d'un point de vue individuel ce n'est pas là un mauvais marché: substituer à ma faiblesse dans le monde une force dans l'au-delà — celles et ceux qui prient sont-ils des extra-terrestres? —, d'un point de vue collectif je constitue un obstacle — comme quoi les morts sont actifs! — à toutes celles et à tous ceux qui travaillent à faire un monde meilleur. Heureuses et heureux qui n'ont pas appris à prier!

Ce qui se présente dans un premier temps comme un renversement des valeurs de l'Europe chrétienne: la Terre et le corps à la place dominante, Dieu et l'âme à la place dominée, comme un changement de places donc, vise dans un second temps à l'élimination complète des anciennes valeurs: il s'agit d'en finir avec Dieu et la prière, il s'agit de faire un bond en avant vers le surhomme, de s'éloigner des petits hommes et des petits enfants qui parlent du "bon Dieu": ils ont "de pieuses sucreries la bouche et l'estomac gâtés" (p. 226). Dieu: un gros morceau de sucre, un gros bonbon que les prêtres font sucer à leurs malades en attendant la mort.

Zarathoustra s'amuse à renverser l'enseignement de Jésus: "Plus haut que l'amour du prochain est l'amour du lointain et de l'avenir: plus haut encore que l'amour des hommes est l'amour des choses et des spectres. (...) Ce n'est pas le prochain que je vous enseigne, mais l'ami. Que l'ami soit pour vous la fête de la Terre et un avant-goût du surhomme!" (p. 83). Le prochain n'est pas aimable pour Nietzsche car il obéit à ces comédiens que sont les hommes d'Eglise et d'Etat:

Etat, ainsi se nomme le plus froid de tous les monstres froids. Et c'est avec froideur aussi qu'il ment; et suinte de sa bouche ce mensonge: "Moi, l'Etat, je suis le peuple." [...]

Où cesse l'Etat, là seulement commence l'homme qui point n'est superflu, là seulement commence le chant du nécessaire l'unique, l'irremplaçable mélodie.

"De la nouvelle idole", p. 69

Ce qui est aimable c'est le lointain, l'avenir, "C'est le **pays de vos enfants** que vous devez aimer" (p. 253). Zarathoustra n'a pas de pitié ou d'amour pour les faibles, il n'aime que les forts qui feront l'avenir; ce qu'on peut lui

reprocher c'est de passer un peu vite sur les causes de cette situation. C'est vite fait quand on est du côté des forts d'afficher notre force, de mépriser les faibles — la grande majorité—, de saluer nos amis— la minorité critique —; le mot de Brecht est toujours juste:

Quand on parle de belles races et de races dégénérées, il faut du courage pour demander si par hasard la faim, et l'ignorance, et la guerre ne produiraient pas de terribles malformations.

SUR LE REALISME, p. 13

A lire Nietzsche on ne peut que marquer son idéalisme qui laisse entendre que chacune et chacun a le choix d'être du côté des faibles ou des forts: mes parents qui sont d'un milieu ouvrier ont-ils eu le choix de prier Dieu dans les années vingt et trente ici au Québec?

Il y a parfois des renversements qui ne renversent rien. Jésus: "Qui est ma mère, et qui sont mes frères?" Et, étendant la main vers ses disciples, il dit: "Voici ma mère et mes frères! Car quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, c'est lui qui est mon frère, et ma soeur, et ma mère." (**Evangile selon Mathieu, 12, 49-50**). Zarathoustra: "Où trouver mon égal? Et sont mes égaux ceux-là qui eux-mêmes se donnent leur vouloir et de toute résignation se libèrent" (p. 213). Je fais la volonté du Père ou je fais ma volonté: c'est du pareil au même; je crois dans le Père ou je crois en moi cela veut toujours dire que je ne crois pas aux autres, que je ne crois pas avec les autres, que je m'élève seul. Mystification idéaliste dans les deux cas. Des positions contraires ne sont pas nécessairement contradictoires; le moi ne contredit pas Dieu, il se substitue à lui mais il reste dans l'ordre de l'unique (ce qui contredit l'unique c'est le multiple; chaque individu tire son existence de ses liens aux autres individus — il y a des évidences qui paraissent parfois inaccessibles!).

contre les gens de bien : les créateurs

"Des compagnons cherche le créateur, et non des cadavres et non plus des troupeaux et des croyants. Des co-créateurs cherche le créateur, ceux qui inscrivent sur de nouvelles tables de nouvelles valeurs" (p. 32)., "Le peuple ne conçoit guère ce qui est grand, c'est-à-dire ce

qui crée. Mais il a des sens pour tous les présentateurs et tous les comédiens de grandes causes. Autour de ceux qui inventent de nouvelles valeurs gravite le monde: — sans qu'on le voie il gravite. Mais c'est autour des comédiens que gravitent le peuple et la renommée; ainsi va le monde" (p. 70). "Mais ce que hait le peuple, comme les chiens le loup, c'est l'esprit libre, l'ennemi des chaînes, celui qui point ne prie et qui hante les bois" (p. 132). "N'est ce jour d'hui jour de la populace? Or populace ignore ce qui est grand, ce qui est petit, ce qui est droit et loyal; elle est innocemment retorse, elle ne cesse de mentir" (p. 350).

"Encore sont mille sentes où personne jamais ne chemina; mille sentes et mille secrets îlots de vie. Inépuisés, inexplorés, tels sont encore toujours et l'homme et la Terre des hommes" (p. 102). "Sur des voies nouvelles je chemine; me vient un nouveau discours; comme des créateurs, des vieilles langues me suis lassé" (p. 108). "Des poètes suis las, des anciens et des nouveaux: superficiels sont tous pour moi, et mers sans profondeur. Jusques aux profondeurs assez ne vinrent leurs pensées; en sorte que jusqu'aux fonds ne plongea leur sentiment" (p. 165). "Ma virile provende fait son effet, le suc et la vigueur de ma maxime, et certes de flatulents légumes point ne les ai nourris! Mais d'une provende de guerriers, d'une provende de conquérants; c'est de nouveaux désirs que j'éveillai" (p. 374).

Un. Nietzsche quand il oppose la grandeur de sa création au mépris qu'en a le peuple joue à l'écrivain romantique solitaire et tourmenté, au poète maudit. Il ne lui vient pas à l'idée de se demander pourquoi le peuple ne le reconnaît pas; il découvrirait alors que le peuple est ignorant ("qui est de la populace, sa mémoire remonte jusqu'au grand-père, — mais avec le grand-père cesse le temps" p. 252) non pas naturellement mais historiquement: la bourgeoisie a intérêt à ne donner au peuple comme culture que le minimum pour effectuer convenablement son travail. Mais si Nietzsche méprise la populace servile il méprise autant la bourgeoisie, les puissants: "Infortunés, ainsi je nomme tous ceux qui n'ont qu'un choix: devenir de méchantes bêtes ou de méchants dompteurs; chez eux ne dresserais mes tentes" (p. 243). Où Nietzsche plante-t-il alors sa tente? Dans l'avenir parce que son époque est trop petite, mesquine, méchante; dans l'avenir seul il y a prodigalité des créateurs.

Deux. Quand Nietzsche parle des créateurs comme des producteurs de nouvelles valeurs, il n'entend pas vouloir le nouveau pour le nouveau, il ne s'agit pas de créer des modes nouvelles, il s'agit plutôt de créer un mode de vie nouveau. L'homme nouveau, le surhomme, sera un créateur c'est-à-dire: un négateur (lire "D'anciennes et de nouvelles tables" dans la troisième partie où le créateur est invité à briser les anciennes tables: par exemple "me brisez donc les tables de ceux qui ne s'éjouissent" p. 254), un homme qui se sert de sa liberté "Libre de quoi? S'en moque Zarathoustra! Mais que ton œil clairement me l'annonce: libre **pour quoi?**" p. 85), un homme qui affirme sa vie ("De tout ce qui est écrit, je n'aime que ce qu'on écrit avec son sang." p. 54), un homme qui se dépasse ("J'aime celui qui au-dessus et au-delà de lui-même veut créer et, de la sorte, court à sa perte." p. 86), un guerrier de la connaissance ("Dire le vrai, et bien manier l'arc et les flèches", — voilà qui tout ensemble paraissait cher et pesant à ce peuple d'où vient mon nom — le nom qui m'est ensemble cher et pesant" p. 80). Pour un tel homme toujours en lutte, toujours en train de se dépasser, il ne saurait y avoir d'égalité entre les hommes; Zarathoustra n'est pas un "prêcher d'égalité" ("**Egaux ne sont les hommes.**" Et ne le doivent devenir non plus! Que serait, en effet, mon amour du surhomme si d'autre manière je parlais?" p. 130). Prêcher l'égalité, qui serait un nivellement c'est prêcher la mort de la vie, la mort de l'affirmation des sangs différents — "Il n'est guère facile d'entendre le sang des autres" (p. 54). Il faut plutôt prêcher la lutte, la contradiction, c'est ainsi que la vie vit; il faut donc briser les tables de ceux qui nient les contradictions, empêcher toute lutte, car ils mentent.

Il arrive que Zarathoustra soit du côté de Jésus: quand celui-ci dénonce ses ennemis; ainsi parle-t-il:

O mes frères! Dans le coeur des gens de bien et des justes un jour quelqu'un a regardé, et lors ainsi parla: "Ce sont les pharisiens". Mais on ne l'entendit.

Aux gens de bien et aux justes eux-mêmes il ne fut permis de l'entendre: leur bonne conscience tient captif leur esprit. D'une insondable prudence est la sottise des gens de bien.

Mais voici la vérité: il FAUT que les gens de bien soient pharisiens, — ils n'ont pas le choix.

Qui sa propre vertu s'invente, il FAUT

que les gens de bien le crucifient! Telle est la vérité. [...]

C'est le CREATEUR qu'ils haïssent le plus, celui qui brise tables et anciennes valeurs — qu'ils nomment criminel.

Car les gens de bien — ceux-là ne PEUVENT créer; de la fin ils sont toujours le commencement;

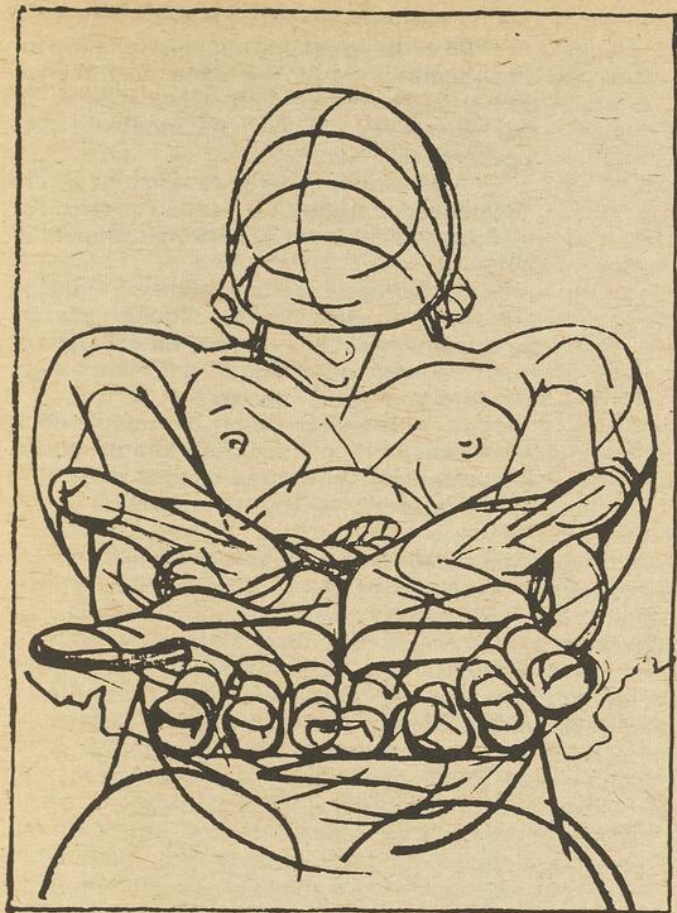
— ils crucifient qui sur des tables nouvelles écrit de nouvelles valeurs, pour LEUR profit ils font le sacrifice de l'avenir, — ils crucifient tout avenir humain!

“D'anciennes et de nouvelles valeurs”, p. 263

C'est ici que s'opère le véritable renversement: les créateurs n'ont pas à vaincre la populace mais les gens de bien qui la dirigent (dans une note: “Il existe un de fourberie incarnée qu'on nomme la “bonne conscience”” p. 469-470). La lutte se fait donc entre les gens de bien qui ont intérêt à conserver l'ordre établi parce que c'est leur ordre fait pour leurs profits, et les créateurs qui proposent des mondes nouveaux où les femmes et les hommes ne seraient plus des esclaves ou des maîtres. Les créateurs en n'arrêtant pas de se dépasser, de se transformer, empêchent toute hiérarchie; ils créent un monde où on rivalise de prodigalité — on sait que les gens de bien rivalisent de mesquinerie: ils sont économes, ils calculent, ce sont de bons administrateurs —. Ici encore le renversement vise dans un second temps à l'élimination complète des gens de bien: **“Brisez, me brisez donc les gens de bien et les justes! — O mes frères, entendites-vous aussi cette parole?”** (p. 264).

contre les rationalistes: les exubérants

Ce n'est pas en vain que Nietzsche a vécu et écrit. De même qu'on ne nie ni ne dépasse le formalisme esthétique en l'ignorant, de même on ne dépasse pas plus qu'on ne nie l'idéalisme en l'ignorant, ou en le traitant comme une simple question de culture. Les questions de culture ne sont pas un simple jeu d'idées qu'on pourrait résoudre en faisant abstraction de la réalité. Dans la lutte entre l'érudition classique allemande et Nietzsche, c'est Nietzsche qui vainc parce que son oeuvre c'est la vie de la pensée qui ne connaît pas de limites et qui se pose



E/E

Pablo Picasso
1945

• Notre Image actuelle •

elle-même comme quelque chose de transitoire, de dépassable, quelque chose qui se renouvelle sans cesse comme l'histoire, et que l'érudition classique c'est la mort de la vie intérieure, un problème de culture, non un fait historique. Nietzsche, comme Hegel, est à dépasser mais ce n'est pas par l'ignorance que le dépassement s'opère.

Ainsi parle Zarathoustra:

En vérité, c'est une bénédiction, non un blasphème, lorsque j'enseigne: "au-dessus de toutes choses se tient le ciel Hasard, le ciel Innocence, le ciel Accident, le ciel Exubérance".

"Par accident" — telle est la plus vieille noblesse du monde; à toutes choses l'ai restituée, les libérant de l'asservissement au but.

Cette liberté, cette céleste sérénité, je l'ai placée, telle une cloche d'azur, au-dessus de toutes choses, en enseignant que ni au-dessus d'elles ni par elles aucun "éternel vouloir" — ne veut.

Au lieu de ce vouloir j'ai mis et cette exubérance et cette bouffonnerie quand j'enseignerai: "en toutes choses une seule est impossible — la rationalité!"

"Avant que se lève le Soleil", p. 207 Et ceci encore: "Epreuve et questionnement, ce fut toute ma façon d'aller, — et à pareilles questions, en vérité, il faut **apprendre** aussi l'art de répondre. Mais tel — est mon goût: — ni bon ni mauvais goût mais bien mon goût, duquel plus ne me fait honte ni mystère. "Voilà — maintenant **mon** chemin; — où est le vôtre?" à ceux qui me demandaient "le chemin" ainsi ai répondu. Car **le** chemin — cela n'existe pas!"(p.243). Et encore ceci: "Et gardez-vous aussi des érudits! Ils vous haïssent, car ils sont inféconds! Froids et secs sont leurs yeux; pour eux il n'est oiseau que déplumé! Ces gens se targuent de ne mentir; mais impuissance à mentir n'est encore, et de loin, amour de la vérité. Prenez garde! Etre libre de fièvre n'est encore, et de loin, connaître! A des esprits refroidis point je ne crois" (p. 351).

A lire la première citation qui affirme l'exubérance on pourrait croire que Nietzsche invite au spontanéisme à la mode chez les contreculturels; ce serait là une bien mauvaise lecture, mauvaise lecture également que celle qui voit là une invitation à la dérive deleuzienne ou lyotardienne. Pas de spontanéisme, pas de dérive-délire chez Nietzsche: Nietzsche est un guerrier de la connaissance pour qui il y a encore de la vérité et de la fausseté: alors que chez les spontanéistes et les dérivistes il n'y a ni vérité ni fausseté. On demandera vérité et fausseté par rapport à quoi: me traitera-t-on

d'idéaliste si je réponds par rapport à la vie? L'exubérance chez lui n'est pas séparable de son "dire le vrai", de son questionnement critique sur les valeurs; son travail par là ne s'oppose pas seulement aux contreculturels mais également à tous ces universitaires friands de structuralisme et de sémiotique: cela leur permet de jouer la carte de la science neutre, de ne pas prendre parti dans la lutte des classes, ce qui est une façon d'être du côté de la classe dominante en faisant comme si on n'y était pas. L'exubérance nietzschéenne naît de la critique: c'est sa façon de répondre au questionnement des valeurs de son époque. Nietzsche ne répond pas en se cachant derrière l'érudition; il répond en s'envolant au-dessus de l'érudition, il pratique une critique exubérante: c'est la course ("Mais qui m'appartient ne peut avoir que les os robustes et des pieds légers" p.344), la montée ("Monter, c'est ce que veut la vie, et, en montant, se dépasser!" p. 130), la danse ("Belle folie est le langage: c'est par lui que danse l'homme sur toutes choses" p. 269), le chant ("Qu'il me faille à nouveau chanter, — c'est **cette** consolation que je me suis découverte et cette guérison" p. 272), le rire ("Et soit fausse pour nous toute vérité où il n'y ait un seul éclat de rire!" p. 261), le vol ("Celui de qui les hommes un jour apprendront à voler, il aura renversé toutes bornes-frontières; toutes bornes-frontières mêmes pour lui dans l'air voleront; la Terre par lui sera rebaptisée — "la légère"." p. 241). Il répond par le vol, mais le vol s'apprend:

Et surtout j'ai appris à me tenir debout et à marcher et à courir et à sauter et à grimper et à danser. Mais voici ma leçon: qui une fois veut apprendre à voler, il faut que d'abord il apprenne à se tenir debout et à marcher et à courir et à sauter et à grimper et à danser, — ne s'attrape au vol le vol!

"De l'esprit de pesanteur", p. 243

Il a appris par l'étude: l'histoire de la philosophie, la civilisation grecque (les présocratiques, la tragédie), la science de son époque, la littérature française, la musique (Wagner, Bizet), et par sa vie: succès (amis, livres brillants, etc.) et échecs (maladies, querelles familiales, amours déçus, postes d'enseignant refusés, critiques mesquines, etc.). La force de Nietzsche vient de la variété de ses connaissances, du questionnement incessant qu'il pratique qui donne à ses livres une allure polémique, guerrière, de son courage à dire la vérité, sa

vérité; aussi celui qui a tellement été agacé par la servilité de la populace peut-il écrire: MON LANGAGE — EST DU PEUPLE; TROP CRU JE PARLE, ET A COEUR TROP OUVERT, POUR LES LAPINS ANGORAS. ET PLUS ETRANGE ENCORE SONNE MA PAROLE POUR TOUS POISSONS D'ENCRIER ET TOUS RENARDS DE PLUME (p. 240).

L'exubérance est matérialiste, elle souligne la diversité de la matière, elle fait de l'accident et du hasard des ciels, elle est du côté des transformations, des luttes, des contradictions. Nietzsche vit lui-même une contradiction: d'un côté il proclame le hasard un ciel, une libération de la nécessité, de l'autre il le dit cruel: "Et voici toute ma poésie et toute ma visée: pouvoir en une chose unique considérer et rassembler ce qui est fragment, énigme et cruel hasard! (p. 177). Enseignement contradictoire à celui de l'exubérance qui montre bien que la lutte a lieu sans cesse, qu'il ne faut pas tenir l'ennemi mort trop vite: Nietzsche qui commence à saper le discours métaphysique reste tenté par ce discours qui anéantit la diversité du monde dans un principe unique. Il ne faudrait cependant pas lire le refrain du texte "Les Sept Sceaux (ou Le Chant de Oui et de l'Amen)" qui ferme la troisième partie — "Oh! comment de l'éternité n'aurais-je concupiscence, et du nuptial anneau des anneaux, — de l'anneau du retour? Jamais encore je ne trouvai la femme de qui volusse des enfants, sinon de cette femme que j'aime; car je t'aime ô Eternité!" comme un discours métaphysique: l'éternité n'y est pas celle des chrétiens, un ciel pour récompense, mais une éternité païenne, celle d'un homme de la terre qui veut danser sur toutes ses sentes, humer toutes ses odeurs, ou encore l'éternité du musicien qui veut jouer de tous les tons, de toutes les variations, de toutes les répétitions: ce qu'il dit de la mer en témoigne:

**Si de la mer je suis épris, et de tout ce
qui a façon de mer, et le plus épris encore
lorsque dans sa colère elle me contredit;**

**S'il est en moi cette quêtuse envie qui
vers l'inexploré pousse ma voile, en mon
envie s'il est envie de navigateur;**

**Si s'écria jamais ma joie: "On ne voit
plus la côte, — est maintenant tombée ma
dernière chaîne — c'est l'infini qui bruit
autour de moi, au loin pour moi splendent
espace et temps, courage! courage! vieux
cœur!**

L'éternité ou la sensation de l'infinité de la matière; cette sensation le rationaliste qui procède à ses classifications, à ses schémas ne l'aura jamais: il est celui qui ordonne la matière infinie, qui cherche à lui donner des limites. L'exubérant sent l'infinité de la matière c'est pourquoi il vole au-dessus des systèmes pour chanter l'amour de la terre (du corps, de la matière, etc.) foisonnante de diversités, pour enseigner la guerre entre les éléments afin que le meilleur, c'est-à-dire le plus vif, le plus actif, gagne. Le renversement ici opéré consiste à préférer une connaissance critique bondissante et guerrière à une connaissance descriptive structurante et scientiste; l'animation critique vainc la pâleur érudite.

De l'idéalisme

Un. Nietzsche s'il a encore des marques idéalistes — et qui n'en a pas qui a reçu depuis son enfance un enseignement idéaliste! — est avant tout un des plus grands critiques de l'idéalisme, de ce système de pensée qui ramène le monde, la matière à l'esprit. Contre le ciel des prêtres il ne cesse de proclamer le sens de la terre, contre la bonne conscience des gens de bien il ne cesse d'attendre un peuple créateur de nouvelles valeurs, un peuple qui ne soit pas un troupeau de croyants ou d'ignorants, contre le scientisme des rationalistes il ne cesse d'opposer la critique bondissante, le gai savoir des exubérants, des guerriers.

Deux. Nietzsche est un idéaliste parfait par la large place qu'il fait à son idéal du surhomme, de cet homme qui a le sens de la terre, qui n'est plus comme ces petits enfants qui prient le bon Dieu, qui crée ses propres valeurs, qui arrête de croire ce qu'il n'a éprouvé dans sa vie, qui ne se contente pas de cataloguer le monde mais de le transformer. Cet idéalisme qui espère en l'avenir n'est pas mauvais. Mais Nietzsche est un philosophe idéaliste quand il laisse entendre que le surhomme est un choix qui dépend de l'individu, qu'il n'en tient qu'à moi de me détacher de ma servilité, de mon ignorance: cet idéalisme n'est pas bon puisqu'il détourne de l'organisation des masses. N'a pas fini d'attendre un peuple de créateurs, le pays de ses enfants, celui qui ne travaille pas à renverser le pouvoir d'une bourgeoisie dont c'est l'intérêt que les masses ne soient pas créatrices. L'erreur de Nietzsche aura été de n'avoir pas identifié ses amis; n'identifiant que ses ennemis il a été amené à un

combat solitaire que les bourgeois peuvent détourner au profit d'idées réactionnaires: Nietzsche devient alors un génie tourmenté, un poète fulgurant, ce qui masque bien sa critique impitoyable des valeurs dominantes de son époque.

Trois. Nietzsche quand il exige des créateurs de nouvelles valeurs de travailler avec leur sang sait ce qu'il dit; combien de révolutions ne se font pas parce que celles et ceux qui disent les désirer ne les désirent pas vraiment, que la révolution n'est pas dans leur sang, leur peau, leur vie intérieure mais seulement à l'extérieur dans des admirations faciles pour des révolutionnaires (on ne sait alors rien de leurs efforts, on croit qu'ils sont révolutionnaires naturellement), dans des phrases prononcées du bout des lèvres pour ne pas paraître réactionnaires. Nietzsche enseigne à dire vrai: il ne tait rien de ce qu'il sait, il ne craint pas le ton guerrier qui effraie tant les idéalistes prêcheurs d'harmonie, il ne cache pas ses contradictions comme le font tous ceux qui font de leur savoir un système, il travaille pour l'avenir.

Il faut avoir le courage de dire que les bons ont été vaincus non parce qu'ils étaient bons, mais parce qu'ils étaient faibles.

Il ne suffit pas de la droiture, il faut des connaissances susceptibles d'être acquises et des méthodes susceptibles d'être apprises. En ces temps de complications et de grands bouleversements, les écrivains ont besoin de connaître la dialectique matérialiste, l'économie et l'histoire.

Or on ne peut comme cela écrire la vérité, sans plus; il faut absolument l'écrire à quelqu'un, quelqu'un qui peut en faire quelque chose.

La vérité est militante, guerrière, elle ne combat pas seulement le mensonge, mais aussi certains hommes qui le répandent.

"Cinq difficultés pour écrire la "vérité", dans Sur le réalisme

P.S. Je n'ai rien dit de la virilité de Zarathoustra, de ce qu'il dit des femmes: "De forte et virile provende nous as nourris, Zarathoustra, et de robustes maximes; ne permets qu'au désert nous assaillent les esprits mous et féminins!" (p. 367). Le bouquet étant sans doute: "Ce qui est de féminine sorte, ce qui est né de service race, singulièrement le populacier salmigondis, voilà ce qui se

veut à présent le maître de toute humaine destinée, — ô nausée, nausée, nausée!" (p. 348). Nietzsche on le voit met les femmes dans le même sac que le peuple: du côté de la servilité; mais il y a aussi dans "Le Chant de danse" à propos de la sagesse qui est comparée à une femme ceci: "Elle est changeante et entêtée; souvent je la vis qui se mordait la lèvre et à contre-poil se peignait." Assez paradoxalement, du moins à la surface, l'enseignement de Nietzsche ne peut trouver d'amis que chez les femmes et le peuple, que chez celles et ceux qui font partie des masses montantes prêtes à renverser l'ancien monde des Créons virils qui imposent leurs lois; la virilité de Zarathoustra n'est pas celle de Créon, c'est la virilité créatrice: elle ressemble à la grossesse des femmes. Aussi ne faut-il pas se surprendre qu'aujourd'hui l'esprit de Nietzsche vive le plus intensément dans les travaux d'une féministe et d'un communiste (3): qu'on lise **Le Troisième corps** (Grasset, 1970), **Neutre** (Grasset, 1972), **Révolutions pour plus d'un Faust** (Seuil, 1975), **Souffles** (Des femmes, 1975) d'Hélène Cixous, **Introduction à la modernité** (Ed. de Minuit, 1962), **Métaphilosophie** (Ed. de Minuit, 1965), **La Fin de l'histoire** (Ed. de Minuit, 1970) d'Henri Lefebvre pour s'en convaincre!

Philippe Haeck

3- Deleuze et Foucault qui se réclament de Nietzsche m'en paraissent éloignés: le premier par sa théorie des machines désirantes qui mène à ne plus considérer la qualité des désirs (on nie ainsi tout effort critique pour améliorer la qualité des désirs), et le second dans sa façon qu'il a de surmonter l'homme par des synthèses conceptuelles qui affectent l'érudition. Deleuze acritique et Foucault systématique s'éloignent de l'enseignement de Nietzsche.

histoire et désirs du sujet

Le désir du sujet ne vient pas à la place de l'Histoire, le sujet qui le porte est d'abord sujet de la lutte des classes. Le désir du sujet, en dernière instance, c'est l'histoire elle-même, puisque c'est elle qui organise jusqu'à la subjectivité du sujet et la parole qui parle de son désir.

L'inconscient, tel que défini par la psychanalyse dans son rapport à la sexualité et au langage n'est pas ce qui produit le sujet même si le mérite historique de la psychanalyse a été de relier l'inconscient au langage: l'inconscient n'existe pas en dehors d'une pratique de classe pas plus que la conscience n'existe en dehors de l'organisation matérielle des rapports sociaux. Il s'agirait notamment d'entendre l'inconscient de celui qui parle, ses proliférations imaginaires, ses rationalisations, de percevoir et théoriser corps, désirs, sexualités et refoulements, non plus comme de purs faits structuraux, clôturés à "la" famille, mais cet inconscient, ces proliférations imaginaires, ces corps, ces désirs, ces sexualités, ces refoulements comme fondamentalement déterminées dans leurs structures par les idéaux et les refoulements, les pratiques propres à une famille dont le type dépend toujours d'une classe, dépend des rapports sociaux en cours, dans un système particulier en cours, dans un système social particulier, où l'idéologie d'une classe domine en même temps qu'elle dépérit sous la

pression d'une autre classe qui se lève" (1).

Sortir le sujet du fantasme de la scène primitive, du désir du meurtre du père, du fantôme d'Oedipe, de la réminiscence de l'origine mythique et du temps primordial, aller vers ce qui force à la lumière du jour, levée du sujet à partir du bon pied.

les conditions objectives et subjectives de l'individu

Les conditions objectives de l'individu, c'est qu'il est d'abord assujéti à la production et à la reproduction de la vie immédiate: d'une part, la production des moyens d'existence, d'autre part, la production des hommes et des femmes mêmes (reproduction de la vie). En régime capitaliste, le procès de production économique, fondé sur la division sociale du travail et la propriété privée des moyens de production, engendre des oppositions de classes et subordonne la reproduction de la vie à la nécessité de reproduire la force de travail.

Tout individu, sujet de l'histoire, est alors soumis à l'histoire de la lutte des classes. Il naît dans une famille bourgeoise ou prolétarienne, la famille étant ce dans quoi le sujet fait l'apprentissage de ses premiers rapports sociaux, lesquels sont déterminés par des rapports de production qui dominent à une époque donnée: s'il s'agit d'une société bourgeoise basée sur la propriété privée, les rapports de production sont nécessairement des rapports d'inégalité et d'exploitation; seule une société communiste peut fournir des conditions matérielles propices à des rapports d'égalité, de partage et d'échange.

Sujet de classe, sujet de famille, l'individu est marqué jusque dans sa sexualité par les rapports de force en présence: la division sociale du travail découpe de multiples subdivisions dont la division sexuelle des tâches: hommes et femmes sont codifiées dans leur différence sur cette base matérielle qu'est le travail et le jeu pour le tout jeune enfant.

"Dans la famille l'homme est le bourgeois, la femme

1- M.-Boons, "Fusil et Divan", in **Marxisme-léninisme et psychanalyse**, Cahier Yénan no 1, Maspéro, p. 32.

joue le rôle du prolétariat" (2).

Et les conditions subjectives de l'individu? La force de travail, même si elle n'a de sens que par rapport et dans le procès de travail (donc, que par rapport aux conditions objectives), même si elle est produite et reproduite selon les exigences du procès de production, existe aussi comme puissance de travail: un **potentiel** de facultés physiques et intellectuelles disponible dans le corps du sujet et que ce dernier veut éprouver, construire, transformer continuellement dans des pratiques où ses désirs d'individu se réaliseraient d'une façon non contradictoire avec la production collective de l'histoire. Ce n'est qu'en régime capitaliste que la force de travail est réduite à la marchandise, c'est-à-dire achetée et vendue et qu'elle est vidée de tout potentiel créatif. La division technique du travail ne permet pas à l'individu d'user d'initiatives qui lui permettraient de joindre travail et jouissance, elle tue dans l'oeuf, parce qu'elle isole, ce qui appelle à être multiplié dans tous les sens.

C'est le propre du mode de production capitaliste que de nier l'inscription de la subjectivité des individus dans l'organisation du travail.

Quant à la sexualité, elle n'est pas réductible, chez les hommes et les femmes à la reproduction de la vie, à sa fonction biologique. C'est une pratique historique du désir qui, loin de mettre en scène le refus de l'histoire, exige pour s'exercer un rapport social — le besoin sexuel a besoin de la présence des autres (autre sexe ou le même) pour être satisfait — et des conditions matérielles propices à sa réalisation. Le désir sexuel n'est pas une mythologie ou un fantasme lié à une origine abstraite, mais une réalité concrète du corps du sujet auquel la subjectivité de l'individu est constamment reliée, et qui ouvre, pour autant qu'elle ne soit pas niée ou soumise à l'exploitation économique, à des pratiques nécessaires à l'échange qualitatif des individus dans l'histoire.

C'est encore une fois le propre de l'idéologie dominante que d'avoir voulu reléguer la subjectivité désirante des individus derrière les portes closes, c'est le propre de la division sociale du travail que d'avoir assujéti la sexualité des hommes et des femmes à des impératifs de rentabilité et à des rapports de domination.

2- Friedrich Engels, **L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat**, in Marx, Engels, Oeuvres choisies, Tome III, Editions du progrès, Moscou, 1970, p. 260.

Les conditions subjectives de l'individu-que je défends ici, ce n'est pas l'individualisme bourgeois, narcissique, appropriateur, mais le plaisir / désir que JE éprouve à se transformer dans chacune de ses pratiques, le plaisir / désir de rentrer dans l'histoire avec tous ceux et celles qui travaillent à la transformer.

Le plaisir / désir de **pratiquer autrement** le travail et le corps quotidiens.

l'appropriation

Action de s'approprier, c'est-à-dire de s'attribuer une chose ou des personnes déterminées.

Appropriation par une classe des moyens de production, la bourgeoisie; expropriation de la classe productive, la classe prolétarienne. La bourgeoisie vit de l'exploitation du travail salarié en extorquant à la classe prolétarienne la plus-value de sa production. La propriété privée des moyens de production et la concentration des richesses dans les coffres de quelques-uns, lesquelles sont justifiées par l'idéologie dominante comme exprimant un rapport naturel des hommes vis-à-vis les choses, masquent, en fait, un rapport social: un rapport de classes antagonistes qui modifie dans l'histoire les rapports des hommes et des femmes à la nature et les rapports que ceux-ci et celles-ci entretiennent entre eux et elles.

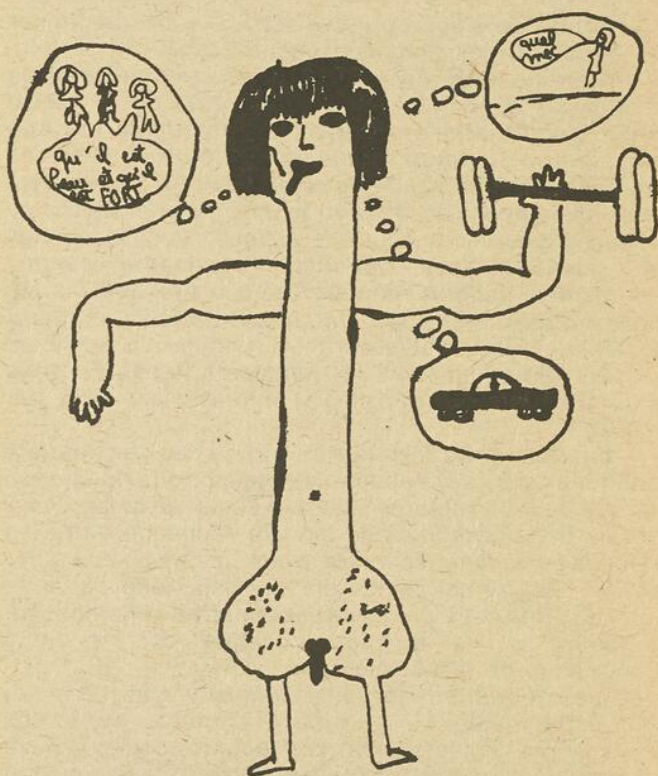
La victoire de la propriété privée sur la propriété commune où se développent les oppositions de classes transforme les structures et le rôle social de la famille et sur ces transformations se modèle l'échange entre les hommes et les femmes, entre le sexe masculin et le sexe féminin: la forme de famille correspondant à cette victoire est "la monogamie, la suprématie de l'homme sur la femme et la famille conjugale comme unité économique de la société" (3).

L'appropriation est objectivement masculine au plan économique et elle place l'homme dans une situation privilégiée au sein des rapports sociaux, dont entre autre la pratique de la sexualité. "L'assujettissement d'un sexe par l'autre" (Engels) n'est pas un fantasme

3- Engels, *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat*, p. 352.

mais une réalité concrète manifestée concrètement dans différentes pratiques.

Telles sont les conditions matérielles sur lesquelles dans le mode de production capitaliste s'érige le pouvoir phallocrate: une pratique de classe bourgeoise et une expression de la sexualité et de la masculinité obéissant à l'idéologie de cette classe.



Reproduit de La fabrication des mâles, Seuil

le symbolique, le langage

Hier à la réunion-fête du 1er mai, j'aurais aimé, puisque cela était aussi la fête des ouvrières et des femmes, qu'une militante me parle des luttes qu'elles mènent.

Le langage est une autre des pratiques sociales et historiques du sujet. C'est ce par quoi le sujet parle de ses rapports conscients / inconscients au réel qui le détermine. "Marx, prenant l'affirmation du caractère social et du caractère de classe de la nature humaine pour point de départ, a considéré qu'elles hommes reflétaient généralement le monde objectif selon une position de classe déterminée et selon leurs intérêts de classe, et que ce reflet, qu'il fut fidèle ou erroné, comportait toujours par là un net caractère de classe" (4). L'organisation signifiante à laquelle le sujet est soumis n'obéit pas aux mécanismes de répétition d'un donné qui serait le Verbe primordial mais aux mécanismes de répétition de l'idéologie de la classe qui impose sa dictature à l'autre à tous les niveaux de la formation sociale. L'appropriation des moyens de production par la classe bourgeoise permet à celle-ci d'imposer ses pratiques et le langage où celles-ci se manifestent symboliquement.

"Le militantisme ne vient pas à la place d'une analyse (psychanalytique, R.J.) devenue inutile, et il ne faut pas lui demander ce que la plus belle fille du monde ne peut donner. C'est que l'action révolutionnaire n'a pas affaire à cela, qui se vit comme l'histoire individuelle du désir" (5). "n'a pas affaire à cela" et pourtant "cela" lui échappe, lui glisse sur la langue, fait surface; et si le langage naît de la pratique, il exprime ici une pratique qui manque la femme: "la plus belle fille du monde", elle n'existe pas, elle n'est qu'une représentation idéaliste de la femme que l'idéologie bourgeoise impose, voir la publicité par exemple, pour masquer les conditions réelles des femmes.

Et le signifiant phallus? Un mythe de plus?

Non, dans la mesure où il est compris comme étant

4- Tchang en-tsé, **Connaissance et vérité**, nbe, Paris, p. 38.

5- B. Sichère, "Ghetto symbolique", in **Marxisme-léninisme et psychanalyse**, p. 75.

l'organisation signifiante des rapports de domination engendrés par le régime de la propriété privée et la mise en scène patriarcale qui en découle et qui place les hommes dans une situation privilégiée par rapport aux femmes. Il est l'expression d'une pratique de classe bourgeoise, l'expression du conditionnement idéologique des hommes et de leurs désirs dans l'histoire.

Jusqu'à maintenant il semble bien que ce sont des femmes surtout qui parlent de leur différence et de leur subjectivité; doublement exploitées dans l'histoire de la lutte des classes, elles sont une force indispensable au renversement de l'ordre bourgeois et au processus de transformation des individus en individus complets.

Un camarade me dit qu'il a l'impression que les textes des femmes tournent en rond à réclamer constamment le droit à la parole; je lui réponds que c'est un droit qu'elles n'ont pas encore acquis même parfois auprès de ceux qui parlent d'une société nouvelle.

En dernière instance, le désir du sujet, pour autant que ce dernier ou cette dernière soient sorties de la représentation soumise aux rapports d'exploitation et d'inégalité, c'est le désir de l'histoire nouvelle où le procès de travail des femmes et des hommes permettraient l'égalité, la différence, et tout le plaisir de leur corps.

Réjean Jacques

une nouvelle exigence

Pour leur témoignage violent, authentique, dévastateur.

Pour leur appel généreux, pour celles qui au fur et à mesure de leur solitude réussissent à mettre un nom, un coeur, un corps à leur désir de libération.

Pour celles de qui j'apprends qu'il faut maintenant remplacer le tribunal de nos voix par l'expression vivante d'un quotidien où se mêlent à la curiosité et à la peur, le plaisir, l'émerveillement et l'invention.

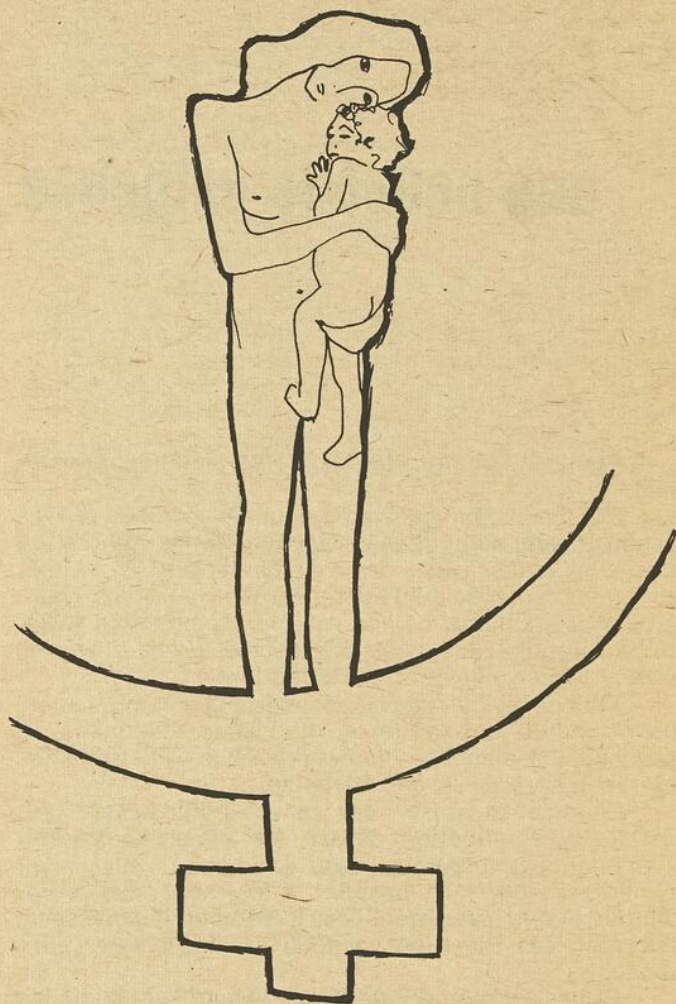
Pour celles qui, dans leurs poésies des jours entiers disent la nuit qui s'étire en mangeuse d'hommes, le fourneau ruisselant des amoureux, la ville en débâcle, les miroirs tordus de la cité barbelée.

Pour celles qui en ces temps bouleversent leur histoire et se permettent de vivre leur plaisir au présent.

Elles osent démesurées, anonymes. Elles sont symboles, vedettes, images. Elles sont des corps charnus et des lèvres gonflées. Elles sont des blessées, des défoncées. Elles sont voyageuses dans la vie qu'elles bousculent.

Et ce n'est pas nécessairement leur discours qui me parle, mais le parcours de leur fragilité et de leur force, les mots qu'elles savent donner à leurs sentiments. Leurs désespoirs, leur angoisse des soirs nus, leur désir du plaisir et leur peur de ce plaisir. Leurs contradictions. Leur langage qui se donne au mien. Leurs nuits de pendaison, de saoulerie, de mort dans l'âme. Leur

perspicacité. Leur incroyable beauté quand le vent se soulève.



Filles d'à présent nous avons été mises au monde par des femmes qui avaient déjà commencé à nous le rendre moins hostile. Le moment de l'élaboration de notre histoire se trouve entre nos mains: voilà pourquoi nous serons belles sans nous cacher. Voilà pourquoi

nous ferons tomber peu à peu la censure qui règne sur nos corps en mouvement.

Au bonheur de soi-même se joint celui du partage.

Nous ne nous marions plus, nous nous apprivoisons.

Et la jouissance n'a de sexe que celui qu'on lui choisit.

Nous ne nous poserons jamais plus comme victimes.

Le voyeur est un sexe honteux, un désir tailladé au couteau. L'impuissant, le perplexe, le méfiant est un corps qui même nu ne se déshabille jamais. Dépasserons-nous la peur d'avoir peur ou de faire peur afin de provoquer l'éclatement qui le fera lui aussi basculer dans le cirque lumineux des amoureux: là où langage n'est plus isolé de jouissance. Là où la parole n'est plus emmurée dans son sens. Là où l'étreinte n'est plus le visage à deux faces du pris et du prenant, du bu et du buveur, du joui et du jouisseur.

Serons-nous des Fiancées avec qui il pourra transformer son discours-armure, son masque-solitude: nous sommes le poème vivant de nos désirs.

Nous vivons une vie de fin et de début. Une vie de passage qui n'est déjà plus effaçable. Une vie criblée aux cent coups à l'image de nous-mêmes.

Parce qu'existe encore la violence impudique des regards en oblique. Parce qu'existe encore le désir de travers au coin des rues, et aussi le sentiment d'être violée quand une ombre se colle à notre peau.

Parce qu'existe encore le non-choix de celles qui optent pour la clandestinité, celles qui se font violence dans le piège d'une folie par d'autres organisée.

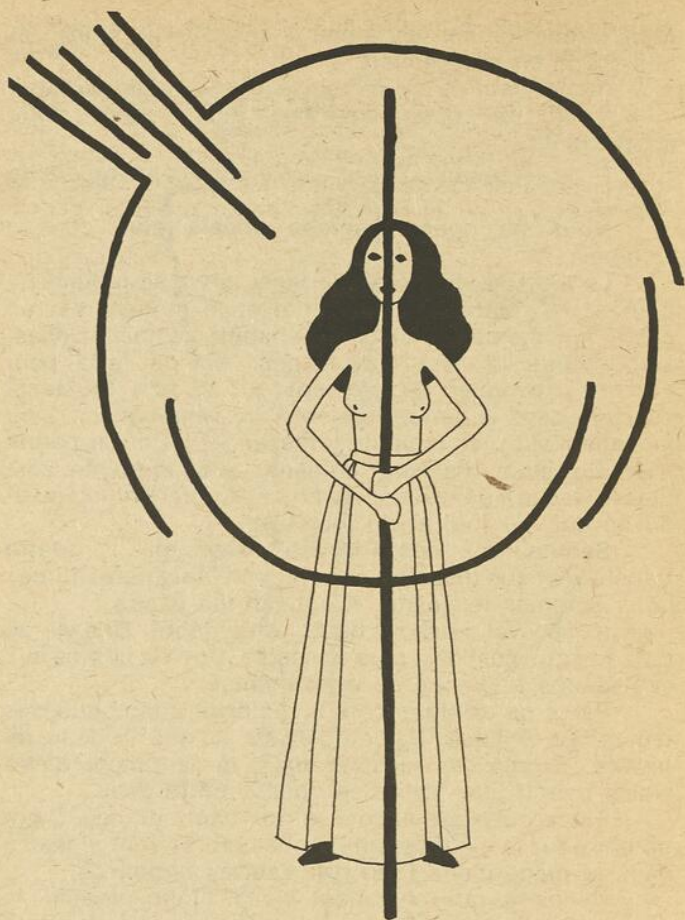
Celles-là qui cherchent dans l'inimaginable le poème de leur dissonance, l'image grossie de leur dépaysement.

Celles-là qui faillirent être servante, mascotte, admiratrice pour des hommes qui continuent dans leurs luttes extravagantes à séparer les rôles, les plaisirs et les soins.

Celles qui ont dû parfois retourner la violence dirigée contre elles.

Et qui, dans le verbiage impuissant ont voulu poser la marque de leur sexe, ont eu le courage de vérifier ce que leur beauté signifiait.

Dans la poussière publique elles soulèvent leurs jupes. Leur langage est extrême qui fait peur de désordre



et de blessures à vif. Le malaise est grand pour qui est spectateur.

De elles à moi. De moi à elles. De une à une. Je suis un réseau minuscule de signaux lumineux. Je suis à l'écoute. Me prolongerai-je moi-même en me provoquant au jeu de l'à tout prendre. Aurai-je la nudité facile et le côtoiement généreux: se donner à soi-même le plaisir des mains, du travail, du corps. Creuser, tailler, moudre, battre, fendre: la Centauresse redevient femme, elle porte une chaîne à sa cheville, un anneau à son cou, un tatouage à son poignet, une offrande en demi-lune au

bout de ses bras. Elle porte aussi des mots lourds comme des bateaux, amers dans leur limpidité, invitants comme des dialogues éclatés.

Il nous faut savoir écouter le discours inévitable, abrupt de la lucidité en marge et reconnaître entre ses lignes le désir d'une nouvelle signifiante. En refuser le délire c'est aussi en détruire les racines et risquer de se saboter soi-même au tournant d'une nouvelle exigence.

Geneviève Letarte

NDLR: les dessins sont de Lysanne Langevin.

informations

la répression policière



"L'Association des juristes québécois" vient de publier, en prévision de l'intensification de la répression qu'entraînera la tenue des Jeux Olympiques, un guide intitulé **Les militants et la police**. Ce guide vise, entre autres, à faire le point sur les principales mesures préven-

tives et de sécurité que doivent connaître les militants pour éviter de tomber dans les pièges de la police. Mentionnons que, face à la police, la première règle à suivre est celle du silence et qu'il s'agit de répéter inlassablement cette formule: "Je n'ai rien à déclarer, à moins (de savoir de quoi je suis accusé,) d'être en présence de mon avocat et devant le tribunal compétent."

J.-M. P.

tentatives de réunification des marxistes-léniniste

Depuis un an déjà, divers groupes politiques ont amorcé un processus d'auto-critique dans le but de promouvoir l'unité des marxistes-léninistes et tenter de mettre fin au fractionnement qui règne actuellement parmi eux au Québec. C'est dans ce processus que s'inscrit la publication par le

groupe "En LUTTE" de la brochure intitulée **Contre l'économisme**, dans laquelle il explique pourquoi il était nécessaire de dissoudre le Comité de solidarité aux Luttes Ouvrières (CSLO), lié à une conception spontanéiste et économiste de l'organisation des travailleurs. Tout dernièrement, le groupe responsable de la production et de la publication de la revue Mobilisation publiait son auto-critique: "**Liquidons le spontanéisme, l'opportunisme et l'économisme**". Centré sur la critique du Révisionnisme moderne auquel Mobilisation dit avoir participé, Mobilisation trace un portrait du mouvement marxiste-léniniste au Canada "marqué surtout par des courants anti-marxistes dont l'opportunisme et l'économisme, le spontanéisme, l'étapisme et le localisme".

Un autre document s'avère important pour situer l'orientation prise récemment par d'autres groupes marxistes-léninistes. Il s'agit du "**Document d'entente politique pour la création de la Ligue Communiste (Marxiste léniniste) du Canada**". Cette organisation est issue de la fusion de la Cellule ouvrière révolutionnaire (COR), de la Cellule militante ouvrière (CMO) et du Mouvement révolutionnaire des étudiants du Québec (MREQ) et se veut une étape dans la lutte pour la création du parti Commu-

niste marxiste-léniniste au Canada. On peut se procurer ces brochures et documents dans les librairies respectives de ces organisations politiques: la librairie l'Étincelle pour le groupe En Lutte, la librairie Progressiste pour le groupe de Mobilisation et la librairie Ho Chi Minh pour la Ligue communiste.

C. S.-P.

un manuel de biologie de la ceq



La Centrale de l'enseignement du Québec vient de publier une pré-édition de **Apprentissage de la biologie au secondaire (V)**. Ce manuel théorique pour l'étudiant est accompagné d'un guide méthodologique: **Apprentissa-**

ge individualisé de la biologie au secondaire et d'un cahier pour les expériences de laboratoire: **La méthode expérimentale au laboratoire de biologie.**

On ne peut qu'encourager cette initiative qui contribue au développement du manuel scolaire au Québec "il est de notre conviction que le Québec est capable de mettre sur pied un secteur de production de manuels scolaires qui soit autre chose qu'un gigantesque service de traduction de manuels étrangers".

Sans nier l'importance et la nécessité de renouveler la pédagogie de l'enseignement des sciences et de l'enseignement en général, j'ai des doutes cependant sur l'efficacité d'une méthode d'**enseignement individualisé.** L'apprentissage individuel n'est productif que dans la mesure où il sert à faire avancer le travail critique d'un groupe donné. Sinon les connaissances restent livresques, elles ne servent qu'à l'étalage élitique d'une culture et d'un savoir impuissants à transformer la réalité. L'apprentissage individuel qui n'est pas relié à la pratique d'un projet commun risque d'isoler les étudiants et de répéter le chacun pour soi de l'idéologie en place.

Et la biologie est-elle uniquement cette pure science expérimentale de la

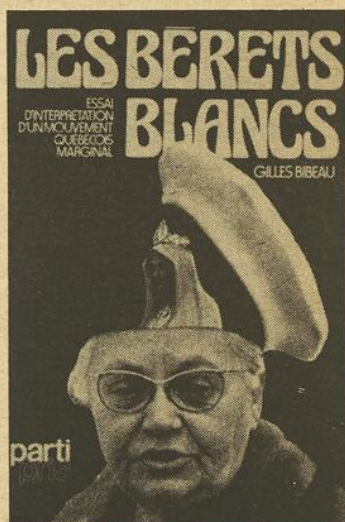
vie? A quoi sert-elle au moment où les maladies industrielles font de plus en plus de ravages chez les travailleurs? Il semble bien à regarder ce manuel que l'enseignement de la science est encore réduit à des formules sèches.

Où sont passés les objectifs du **manuel du 1er mai** publié aussi par la CEQ?

J'invite tous ceux qui sont concernés de près ou de loin par l'expérimentation et l'enseignement des sciences à nous écrire pour débattre de ces questions.

R.J.

éditions parti pris



Cinq nouveaux livres ont été lancés par Gérald

Godin le 22 avril. **Mémoires d'une relocalisée** ("Paroles", no 43): Thérèse Hardy raconte la vie de la paroisse St-Thomas-de-Cherbourg en Gaspésie de ses origines (1935) à sa fermeture (1971). **Lâche pas la patate. Portrait des Acadiens de La Louisiane** ("Chien d'or", no 6): Revon Reed présente ainsi son livre: "L'histoire des Cajuns de la Louisiane est une histoire d'une lutte culturelle, d'un combat acharné, mais jamais désespéré, d'un groupe ethnique pour préserver son identité dans le contexte plus large de la société américaine." Une nouvelle édition corrigée et augmentée d'un chapitre inédit de **La Question du Québec** ("Aspects"; no 30) de Marcel Rioux. Un roman psychanalytique écrit du point de vue de l'analysé: **L'Enfant dans le grenier** ("Paroles", no 45) par Julien Bigras. Et un essai de Gilles Bibeau: **Les Bérêts blancs. Essai d'interprétation d'un mouvement québécois marginal** ("Aspects", no 29); y sont montrés les liens des Bérêts blancs avec le Crédit social.

PH. H.

c.c.h.a. et la gestalt

J'ai suivi un atelier d'introduction à la gestalt avec le C.C.H.A. (1500 Stanley, suite 305, Montréal — 844-7729): c'est un trip d'acide, à jeun. Pour ceux qui veulent approfondir leur comportement émotif et qui désirent améliorer leurs relations aux autres, c'est plus efficace que l'acide et pas dangereux pour son corps.

J.-M. P.

la c.s.n. et la question nationale

Dans **La CSN et la question nationale depuis 1960** (éd. Albert Saint-Martin, 1976), Louis Le Borgne analyse et questionne les façons dont la CSN a articulé les problèmes vécus par les travailleurs à la question nationale. Cet ouvrage, bien documenté, sera utile à ceux qui s'interrogent sur la problématique québécoise et aux militants / chercheurs qui aimeraient mieux connaître la CSN.

J.-M. P.

formule d'abonnement

Nom.....

Adresse.....

.....tél.:.....

A partir du numéro.....

Date.....Signature.....

Abonnement d'un an (douze numéros)
individu, \$20.00; institution, \$25.00; abonnement de soutien, \$40.00 et plus.

Veillez expédier votre chèque ou mandat à l'ordre de:
CHRONIQUES, case postale 747, succursale "N", Montréal, Qué.

Tous les numéros antérieurs sont disponibles. Ecrire à Chroniques, C.P. 747, Succ. N. Montréal.

chroniques

Case Postale 747, Succ. N, Montréal.

Collectif de production: Thérèse Arbic, Michel Brissonnet, Madeleine Gagnon, Philippe Haeck, Réjean Jacques, Jocelyne Lefebvre, André Morf, Jean-Marc Potte, Céline Saint-Pierre, Marcel Saint-Pierre. Secrétaire à la rédaction: Philippe Haeck.

Courrier de la deuxième classe: Enregistrement no 3451. Dépôt légal à la bibliothèque nationale du Québec. Couverture: Mario Leclerc. Maquette intérieure: Roger Des Roches. Illustration: Michel Brissonnet. Composition: Agence de presse libre du Québec. Impression: Journal Offset. **Chroniques** jouit d'une subvention du Conseil des Arts du Canada.

.....
.....
.....
.....

de
e:
réal,
re à

ssonnet,
ocelyne
t-Pierre,
Haack.
1. Dépôt
e: Mario
stration:
libre du
it d'une

Prix: \$4.00

Si les contreculturels ont eu au départ une attitude positive en critiquant la culture officielle et ses idoles, ils ont eu tort de croire que cette culture était morte, figée; elle n'était morte et figée que pour eux c'est-à-dire pour des jeunes qui avaient assez d'intelligence critique ou de flair pour comprendre que les promoteurs de la culture dominante n'étaient pas les promoteurs d'une culture vivante, en transformation, créatrice, mais les prêtres des valeurs établies. Ils ont surtout eu tort de ne pas comprendre que la culture officielle était bourgeoise et qu'ils ne pouvaient la combattre que par une théorie et une pratique de la culture qui n'ignorent pas l'apport du matérialisme historique et dialectique, d'une pensée et d'une pratique pour le prolétariat.